e ANNÉE. N° 22. 1er OCTOBRE 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50 net.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,
JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an : France 15 frs., Étranger 18 fr.

Pour les membres du corps enseignant : 10 fr.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

LE SACRIFICE DES APPARENCES

A PROPOS DES LETTRES ET ÉCRITS D'EUGÈNE CARRIÈRE

" *Je me suis senti maître de mon âme.* "
EUGÈNE CARRIÈRE.

Il n'est point excessif, ni le moins du monde original, de dire que la vie implique un sacrifice incessant de presque tout ce qu'elle nous présente de possibilités heureuses. Ce sacrifice, à vrai dire, le plus souvent involontaire et inconscient, est par là même à la fois moins douloureux, et moins riche en compensations morales. Mais il n'est pas moins véritable : notre droit chemin glisse à travers la vie universelle, comme un train parmi les paysages ; et nous sommes presque tous pareils à des voyageurs nocturnes, enfermés dans notre destinée rapide, éclairés de notre petite lumière qui rend plus profondes les ténèbres autour de nous. Dormant, lisant, rêvant, parlant, limités à des tendresses proches et à des activités restreintes, nous ne pouvons parfois nous empêcher de regar-

der, à travers la vitre douteuse, les pays que nous traversons sans les voir. Et nous les devinons, comme on devine dans la nuit et comme on abandonne avec un infini regret, les ruisseaux tout seuls au clair de lune, les arbres tout seuls au bord des eaux, les prairies flottantes, les champs étendus, les coteaux couchés au pied du ciel, beauté perdue, dont il nous semble que nous sommes diminués, et qu'elle est diminuée de nous !

Si nous allons au fond de nous-mêmes, nous connaissons que cette souffrance est humiliation, au moins autant que désir et regret. Pourquoi ceci et pas cela ? pourquoi tels abandons, pourquoi tels sacrifices ? L'arbitraire de notre fortune nous est plus cruel que cette fortune même, quand elle est mauvaise, et lui ôte son prix quand elle est bonne.

Et c'est pourquoi ceux-là seuls sont paisibles qui trouvent en eux-mêmes la force de marcher libres dans leur route nécessaire et consentie ; d'accepter, de vouloir les sacrifices indispensables à la réalisation de leur vrai destin : puissant effort, " lente et dure conquête, " [1] œuvre vraiment humaine, qu'il nous est rarement donné de suivre, et qu'il faut contempler longtemps quand elle se révèle : " Je me suis senti maître de mon âme, " a dit et a pu dire Carrière ; une telle parole

[1] Toutes les citations sont extraites des *Lettres et écrits d'Eugène Carrière* (éd. Mercure de France 1907.)

demeure en nous. Elle est tombée, lourde et riche, au milieu de nos humbles trésors ou de notre dénuement. Faisons-lui sa place et regardons-la.

*
* *

“ Je me suis senti maître de mon âme, et “ voilà pourquoi je me suis imposé comme élé- “ ment de persuasion sur les êtres près de moi. ” La pensée de Carrière, en effet, s’impose, et l’esprit ne s’en libère point aisément ; même l’incompréhension subit sa force et n’en est que plus hostile. Mais ceux qu’une affinité naturelle attire vers lui éprouvent, presque jusqu’à l’angoisse, l’obsession de cette force, la secrète puissance de cette œuvre, le besoin d’en pénétrer le mystère, d’en justifier l’autorité.

Lorsqu’au temps même de sa mort s’ouvrit le Salon de 1906, une petite salle, on s’en souvient, était spécialement consacrée au maître disparu. Les yeux saturés de couleurs, l’esprit noyé de pensées médiocres, l’âme passive et vaguement ouverte aux sensations incohérentes, aux impressions contradictoires, on arrivait dans cette salle... et c’était comme si, de la vie extérieure, illusoire et vaine, on eût pénétré tout-à-coup en ce que la vie intérieure a de plus réel, de plus grave et de plus émouvant. Des regards, des sourires, des mains; des visages émergeant de l’ombre, et des

gestes faisant de deux êtres un seul être, de deux pensées une seule pensée, de plusieurs cœurs un seul cœur, c'était tout : rien des apparences familières ne subsistait, et les réalités surgissaient seules.

“ La multiplicité des nuances de l'âme humaine “ révélée par les formes ” se dégageait lentement, pleinement. Les sentiments dont nos cœurs débiles prennent une si faible conscience, s'imposaient dans leur force et leur éternelle vérité. Mais était-ce *malgré* ce qu'il abandonne des aspects visibles de la nature que Carrière nous le révélait ? ou bien le sacrifice de l'accidentel et de l'éphémère était-il la condition même et le prix de cette révélation ?

Beaucoup, qui demeuraient hantés de cette peinture vivante, n'avaient guère le moyen d'en saisir le principe et d'en découvrir le secret. Les *Lettres et écrits* de Carrière le leur ont donné : livre étrange et merveilleux ! Invinciblement, la parole évoque l'œuvre : même obscurité apparente d'où surgit la lumière ; même forte construction intérieure sous des enveloppes flottantes ; mêmes pensées indéfiniment reprises et poussées, même sensation de maîtrise, d'extraordinaire conscience et de larges sacrifices. Définir une impression si rare est un besoin, reconnaître une influence si forte un devoir ; et non pas pour Carrière — de plus autorisés l'ont fait — mais pour nous-mêmes, il nous faut dégager de ces

paroles, de ces notes, de ces lettres, les éléments de persuasion qu'elles contiennent. " Sois un " esprit désireux de lumière " écrivait-il un jour à l'une de ses filles : c'est agir selon lui, dans la mesure de nos forces, que de tirer de son œuvre écrite et de sa pensée pieusement rassemblée, une leçon de vie ; lors même que des années ont passé depuis la publication de ses lettres, lors même qu'elles ont illustré des travaux considérables et des jugements définitifs sur le peintre et sur l'homme.

*
* *

" Il n'est rien, a-t-il dit, sans idées générales. " Pour leur libre développement, pour la lente élaboration " d'une pensée longuement veillée, " la destinée de l'artiste est incomparable. Il vit en contact intime et direct avec la nature ; elle est pour lui la grande source de méditation, la grande maîtresse de détachement, la pacificatrice : isolement, attention, silence, assagissement de l'esprit, concentration d'une mémoire qui choisit pour retenir, d'un jugement qui, dans sa soumission à l'objet, grandit en lucidité et en liberté... tout ce qu'il faut pour arriver à prendre conscience de l'univers et de soi-même, elle le réclame, elle l'impose à celui qui veut nous donner son image. Si, par un hasard admirable, il possède, avec les dons

visuels, une intelligence philosophique, ces idées qui se dégagent peu à peu de tout art sincère (mais qui souvent demeurent latentes, incomprimées, sans action sur la vie même, arrivent à former un tout, une conception d'ensemble, une doctrine cohérente, d'une portée non seulement artistique, mais morale, non seulement professionnelle, mais humaine.

L'étroit rapport de nos sens et de notre esprit apparaît ici pleinement ; car, parmi ces dons visuels qui font le vrai peintre, et qui sont rarement unis au même degré chez un artiste, les uns sont bien plus que les autres générateurs de pensée : les sensations que l'œil perçoit et que la conscience enregistre ont une valeur intellectuelle bien inégale. Certains voient les couleurs, certains autres les formes : distinction banale et un peu grossière entre deux types d'artistes qui n'existent jamais si nets dans la réalité. Mais, entre ces visuels de la forme, les uns considérent la silhouette, contour et limite des objets, la ligne qui n'a pas plus de réalité absolue que la couleur, et qui n'est comme elle qu'une apparence ; les autres — et Carrière au plus haut degré — considèrent les volumes, reliefs et creux, masses et mouvements, matière même de l'objet et aspect sensible de sa réalité profonde. Qu'une telle disposition visuelle soit indice ou cause de supériorité mentale, peu importe : une telle notion des formes, entraînant celle des sub–

stances, des proportions et des rapports, est une notion féconde et révélatrice, tandis que le sentiment le plus riche et le plus délicat de la nuance et des contours, borné à lui-même, ne mène qu'à un petit nombre d'idées, et n'atteint de l'objet que sa surface.

“ Tout dans la nature nous parle par des formes ”, parole de sculpteur autant que de peintre, mais parole surtout de celui qui voit, et veut voir uniquement, dans la couleur, les rapports subtils de la lumière et de l'ombre ; et dans ce jeu des ombres et des lumières, dans cette gamme infinie des valeurs, la révélation des formes et des volumes, seuls expressifs, seuls éloquents.

* * *

“ Tout dans la nature nous parle... ” Il faut donc chercher à comprendre, et loin de se complaire à “ la satisfaction passagère des apparences ”, et d'envisager l'univers comme un spectacle, considérer ces formes et leurs rapports comme les moyens que la nature nous donne de la connaître et de pénétrer sa “ logique consciente. ”

Lignes visibles de réalités cachées, les formes ne sont point destinées à l'amusement d'une curiosité raffinée, à la satisfaction d'une sensualité supérieure ; elles ne s'offrent pas à l'artiste comme une inépuisable réserve de sujets, de motifs ou

d'accessoires ; mais elles le conduisent, par la " contemplation aimante," à l'intelligence de l'univers, qui seule importe. Les jeux où se complaît l'imagination humaine, qu'elle prend pour des marques de génie, sont donc bien pauvres au prix du réel. " La vraie puissance imaginative est dans " notre effort incessant pour prendre conscience " de nous-mêmes et de ce qui nous entoure.... la " découverte seule est vraie. "

Mais " les découvertes sont toujours personnel- " les. " Nous ne commençons pas par comprendre, nous finissons par là ; et l'interprétation des lois naturelles, la reconnaissance des vérités cachées et des " subtils passages " entre les choses, se fait lentement. Il nous faut passer par cet âge où les apparences seules se révèlent, où l'homme est comme un enfant que tout amuse ; il nous faut ensuite arriver à l'âge où tout se complique, l'âge savant où, soumis à des influences et à des disciplines multiples, l'homme erre dans la confusion et l'obscurité ; il nous faut enfin parvenir à la simplification, à cette seconde et volontaire ignorance qui élimine de nous-mêmes tout l'accessoire et tout l'inutile, à " cette heure d'émouvante surprise " où les yeux, devant la nature, s'ouvrent sous " l'empire d'une pensée enfin voyante. "

Ainsi se détermine et se précise lentement la philosophie de Carrière, toute faite de soumission à la nature, et à la marche naturelle de sa propre

pensée. Considérant non seulement, dans chaque objet, sa structure intime et profonde, les proportions de volume et de valeur des diverses parties, mais d'un objet à l'autre, les rapports entre ces formes, ces volumes, ces valeurs, la notion de continuité et d'unité des formes naturelles s'impose à son esprit. " Une synthèse absolue de la " terre est visible dans tout squelette, " dira-t-il hardiment : et dans la série merveilleuse des structures animales, il voit " l'expression complète " de la vraie beauté ", puisque l'artiste y peut découvrir l'enchaînement et la succession des formes, l'accord de chaque être avec sa fonction, l'harmonie étroite de la cause à l'effet, du moyen au besoin, " la loi unique d'adaptation naturelle."

" La multiplicité des êtres nous fournit la " preuve matérielle de la logique terrestre ", nous confirme les vérités essentielles, car " la variation " même des apparences nous éveille au sentiment " profond d'une loi générale, produisant toutes les " variétés et leur imposant une intérieure unité... " Il n'est qu'une seule et même force, une seule " matière... Que selon les continents, la mer soit " bleue ou grise, elle n'est jamais qu'un seul et " même élément ! Un peu plus ou moins de " soleil ne change pas le cœur des hommes ; la " naissance, la souffrance et la mort seront partout " les conditions naturelles à toute humanité."

Ainsi du monde physique passons-nous dans le

monde moral : et la contemplation des formes sensibles, éléments terrestres, plantes, animaux, conduit logiquement à s'interroger et à se répondre sur l'être intérieur.

* * *

Comme il n'y a qu'une vie physique, indéfiniment continuée par le renouvellement des êtres, il n'y a qu'une vie morale, dont chaque génération reçoit et transmet l'héritage : par une assimilation légitime et hardie, la vie morale apparaît, elle aussi, comme un ensemble de rapports et de proportions : l'homme moral ou pour mieux parler l'homme réel, est celui qui, prenant conscience de sa valeur, de sa place et de son rôle dans le tout, connaît et accepte sa destinée, et contribue ainsi à cette harmonie nécessaire qui se confond avec la force même et la logique des choses.

Mais une telle conception ne s'impose pas à l'âme comme la lumière aux yeux et la vérité n'apparaît à la plupart des êtres qu'en incertaines et fugaces lueurs. " Réveiller dans l'esprit le sens " de la nature et de la vie, c'est le rôle même de " l'art. " La nature n'est pas également éloquente pour tous les hommes, parce que les degrés de leur conscience sont infinis, parce que les conditions de la vie matérielle émoussent leur sensibilité, parce que chez beaucoup d'entre eux, ce qu'il

reste d'animalité s'arme contre la raison. Nous perdons vite la faculté de l'admiration, force et joie de l'enfance, nous perdons la surprise et la naïveté : rien ne nous étonne, et comme nous n'interrogeons pas, nous ne recevons pas de réponse. Parfois pourtant une forte secousse morale — amour, douleur, remords — rend à la vie un caractère de nouveauté, une valeur de révélation : suivant l'émotion qui nous agite, tel ou tel de ses aspects nous apparaît dominant, se subordonne tous les autres, lui confère l'unité. Mais bientôt cette unité nous échappe, car " il est " aussi difficile de retenir que de conquérir " : l'art nous aide à la retrouver.

La supériorité de l'artiste, c'est donc qu'il conserve, en face des choses, cette surprise dont l'homme moyen devient vite incapable : c'est qu'elles lui apparaissent avec une éternelle nouveauté, une beauté toujours sensible : c'est que, de son " admiration clairvoyante, " il sait dégager une conclusion générale, qui vaut pour tous les aspects de la nature et s'exprime dans toutes ses œuvres. L'art n'a de prix que comme moyen de rendre la réalité plus réelle, et plus présentes ces vérités essentielles que nous oublions trop ; la vraie valeur de l'art est sa valeur humaine ; ce n'est donc pas la recherche curieuse d'une forme d'art originale qui importe : orgueil personnel, culture égoïste du moi, isolement intellectuel,

dilettantisme moral, ce sont là les apparences du génie. L'art véritable en implique le sacrifice : " Les vertus humaines seules sont les vertus " d'artiste. "

De même aussi, l'humanité est la matière de l'art. Si tout se tient dans la nature, si l'homme en est l'être le plus complet et le plus conscient, il devient pour le peintre l'objet d'études le plus révélateur. Par ses formes et ses proportions, il se rattache au monde sensible : il le synthétise, et contient, en outre, le plus que l'univers puisse enfermer de vie morale : aussi *représentatif* que la terre, la mer, les champs, il est plus *expressif*, il l'est comme eux, autrement et plus qu'eux.

Et il est d'autant plus humain qu'il est dégagé de l'anormal, de l'accidentel, de l'extérieur, de l'illusoire : sa beauté propre, sa valeur absolue, c'est son âme : c'est donc l'âme humaine que le peintre doit rendre visible, par la forme et par la lumière : d'où la série des sacrifices d'apparences qui font de la peinture de Carrière une peinture si spéciale, et pour beaucoup si déconcertante.

Entendons-nous pourtant sur le mot *sacrifice :* il n'implique pas forcément lutte, douleur, et comme une sorte de mutilation : il signifie ici, tout simplement, abandon réfléchi, et libre quoique nécessaire, de tout ce qui n'est pas logiquement compris dans la conception de l'artiste. Carrière veut nous montrer des formes, des volumes, et il

nous en montre d'un équilibre, d'un relief admirable ; il veut nous montrer des lumières, et sa toile s'éclaire du jour le plus puissant et le plus nuancé ; il veut que ces lumières et ces formes expriment nos sentiments profonds, nos pensées vraiment humaines, et les secrets de l'âme s'illuminent pour nous, plus que douloureux, plus que tendres, plus que passionnés. Et il ne veut que cela.

La rançon de cette œuvre, c'est la couleur, c'est le pittoresque, c'est la beauté convenue et externe, c'est le renouvellement factice, l'apparente variété, la fausse richesse d'inspiration, la fortune et le succès faciles. Tout simplement.

* * *

“ Si quelque chose doit-nous rassurer sur nous-“ mêmes,” c'est cette splendide démonstration, ce témoignage fourni par le monde sensible que “ rien “ n'est hasard, que tout est logique. Si nous “ sommes nous-mêmes harmonieux, d'accord avec “ une intérieure nature, si notre destinée nous est “ donnée avec la vie, il n'y a qu'à chercher à de-“ venir plus conscients, à être nous-mêmes davan-“ tage et complètement... L'homme a le droit de “ n'accepter que ce qui est conforme à sa pensée, “ logique avec lui-même, et de rejeter toutes les “ moisissures parasites ! ”

Telles sont les conclusions morales de Carrière,

considérant au Museum toute la série des squelettes. Et, de sa puissante méditation sur l'unité et l'ordre de la nature, il dégage, non pas comme on pourrait le croire, l'idée que nous sommes enserrés dans son dessein général et pris dans son réseau, mais l'idée que nous sommes libres, qu'il nous appartient de travailler nous-mêmes à la réalisation de notre être et de notre vrai destin : " A travers " ces ossements qui nous environnent, forêt de " splendeur vivante, je sens circuler, s'écrie-t-il, " comme une brise de liberté ! "

Libres ? assurément nous le sommes, puisque nous pouvons " consentir à notre rôle proportion- " nel dans l'héroïque évolution des êtres " : prendre conscience de notre âme ; " connaître nos " forces pour les grandir ; " tout souffrir pour vivre en nous-mêmes et selon la loi naturelle ; agir conformément à cette logique intérieure qui ne nous fait jamais défaut si nous ne lui refusons pas notre volonté ; accepter l'inévitable ; mettre en nous, par un lent et douloureux effort, l'accord et l'unité. Unité, continuité : ces deux termes qui dominent en Carrière sa conscience d'artiste, dominent aussi sa conscience d'homme, car les deux se confondent, malgré " l'outrageante opinion qui " sépare l'homme de sa profession et lui dit, non " pas : Toi, tu es homme, mais : toi tu es peintre, " toi sculpteur, toi poète ". L'art, la science en effet, formes supérieures de la vie, sont choses

naturelles, et c'est par une " abominable mystification " que nous sommes arrivés à leur donner des apparences mystérieuses, que nous avons créé " la superstition artistique, la superstition scientifique" et tant d'autres préjugés moins nobles qui nous font " sacrifier la vie véritable à toutes les poussières " et perdre la conscience de la proportion des choses dans la nature, du rôle des individus dans l'effort commun de l'humanité.

En nous comme autour de nous règnent le désordre et la confusion. Tous nous sommes complexes, doubles, multiples, car " l'homme naissant est un résultat " dont la valeur d'atavisme n'est pas toujours respectée ni par l'éducation, ni par les hasards de la vie : aussi la plupart d'entre nous obéissent successivement ou simultanément aux différentes impulsions de leur nature, aux différentes influences de leur milieu : et c'est ce qui nous rend incohérents, illogiques. A la culture de notre être en ce qu'il a de plus général et de plus humain, nous substituons le culte de notre moi personnel et contradictoire : nous tirons gloire de ce qui nous éloigne et nous distingue des autres hommes, nous développons les accidents et les anomalies de notre âme, et nous nous complaisons dans l'orgueil et l'égoïsme, les plus vaines des apparences. Seuls parviennent à l'unité les êtres forts, ceux qui savent détruire ou discipliner les contradictions intérieures, et subordonner leur

apport infime à ce fonds que nous tenons de la nature, et qui est tout.

Plus encore que la notion d'unité, celle de continuité inspire la philosophie de Carrière. Héritier du passé, solidaire du présent, responsable de l'avenir, l'homme doit entretenir la vie universelle dont il ne peut se séparer. " Vous n'êtes pas seul " en vous, dit Carrière ; vous portez la pensée de " ceux qui souffrirent avant vous, et ceux à venir " ont le droit de vous en demander compte. Que " nous ayons n'importe quelle idée sur les reli- " gions, nous sentons que la vie continuera, que " nous en sommes des précurseurs pour ceux qui " viendront après nous, que ce seul fait de conti- " nuité est *captivant* [1] en soi, qu'il nous impose " l'effort de vivre, de regarder et de sentir. "

Croire que l'on vit pour soi-même et de soi-même, c'est donc une grossière erreur. L'indépendance aussi est apparence ; et la vérité, c'est que nous sommes tous " des produits de la collaboration " humaine." Ce que nous appelons causes générales, c'est le groupement mystérieux d'influences lointaines, éparses, anonymes : " personne n'a connu son véritable héritier ", et s'il nous est impossible de prévoir la répercussion infinie d'un de nos actes, d'un de nos exemples, il ne nous est pas plus permis de reconnaître à qui nous devons ce que

[1] Il faut remarquer que pour Carrière, les mots ont toute leur force expressive et leur valeur d'images.

parfois nous avons de meilleur en nous. Cette certitude n'est pas pour nous amoindrir : créatrice d'action, elle implique en effet le plein développement de notre nature et de nos forces.

Il faut agir, et ne pas être dans la communauté humaine celui qui reçoit tout et ne donne rien. Mais comment agir ? " Notre pouvoir se limite à nous-mêmes " et l'action directe sur autrui est presque toujours illusoire : en vérité, nous ne pouvons faire triompher notre expérience, qui ne vaut que pour nous ; mais nous devons en faire part à l'humanité, sous la forme d'actes et d'œuvres; élément des expériences futures, elle contribuera à la formation d'autres âmes, et la possession de nous-mêmes, la discipline intérieure de notre vie et de notre pensée sera bonne à tous. " On néglige " les autres en se détournant de soi-même : notre " être, qui seul nous appartient en partie, réclame " toute notre attention ; tout homme qui se déve- " loppe en compréhension fait naturellement du " bien aux autres.... tout homme vrai multiplie la " vie autour de lui... que tous nos efforts se portent " donc sur nous, c'est la seule façon d'atteindre " les autres. "

Agissons donc, et sachons renoncer à tout ce cortège d'apparences qui entoure les actions humaines. Agissons, non comme individus, mais comme parties d'un tout ; dédaignons la louange, qui nous fait " croire que notre action est acciden-

" telle... mettons les opinions des autres à leur pro-
" portion d'intérêt ; " sachons dépouiller notre effort de ce que l'égoïsme et l'orgueil lui surajoutent.
" Agissons, et ne pensons pas à celui qui fera la
" moisson : l'important est que la semence lève,
" voilà la joie du semeur. "

Cette continuité de la vie morale, ce perpétuel échange, cette transmission sans fin de la vérité donnent à l'homme, en échange des biens apparents qu'il sacrifie, d'admirables compensations.

" Ceux que nous avons éclairés sont la preuve
" de nous-mêmes, les témoins de nos efforts. " Ils nous apportent la plus précieuse des certitudes, celle de notre identité morale ; ils nous obligent en nous estimant, et nous leur devons de ne point rompre " la continuité de notre pensée. "

Et ceux de qui nous avons reçu quelque lumière, ceux qui, connus ou ignorés, nous ont aidés à devenir ce que nous sommes, ceux en qui nous avons retrouvé un jour le secret de la vie, et par qui nous avons pris une plus pleine conscience de nous-mêmes, quelle richesse ils mettent en nous ! L'amitié, la reconnaissance et leur " forme suprême " qui est l'admiration, nous inclinant à la modestie, grandissent en nous, avec le sentiment de notre responsabilité, celui de notre force et des biens puissants qui font de l'humanité un seul être.

" L'admiration donne à la vie son éloquence. "

*
* *

Il y a, dans ce que Carrière appelle la *logique* — connaissance et acceptation des rapports nécessaires et naturels — de profondes causes d'optimisme.

Cet optimisme n'est pas plus joyeux que la peinture de Carrière n'est riante : il en a toute la gravité : il comporte les mêmes renoncements ; il apparaît avec la même puissance. Comme dans cette œuvre douloureuse, il triomphe dans cette vie qui fut un long effort contre la pauvreté, l'obscurité, l'incompréhension, la maladie sous sa forme la plus cruelle ; et cela ne saurait nous étonner.

Car ce n'est pas de notre sensibilité que nous viennent nos plus grandes douleurs. Mais bien de notre intelligence, et ce qui est proprement intolérable, c'est de ne pas savoir et de ne pas comprendre. Si l'univers nous apparaît comme livré au désordre, à l'anarchie, si le désordre et l'anarchie régnent en nous, si nous sommes dupes des apparences et ne savons pas évaluer les choses à leur vrai prix, quelles peuvent bien être nos raisons de vivre ? Si la vie, au contraire, nous apparaît intelligible, et régie par une loi unique ; si nous avons su — ou cru — découvrir autour de nous l'ordre et l'harmonie, si nous sommes arrivés à les mettre en nous ; si nous pouvons, comme Carrière, nous dire : " Je me suis senti maître de mon âme," notre destinée, même douloureuse, nous semble belle, et le problème de la vie, résolu, met en nous cette sorte de joie purement spirituelle que donne la

résolution de tout problème, la conquête de toute certitude.

*
* *

La pensée de Carrière forme un tout, nous pourrions presque dire un système. Quelle en est la valeur, la portée philosophique ? Dans quelle mesure y retrouve-t-on la trace des théories scientifiques et des doctrines morales contemporaines ? quelle est le part de Marc Aurèle — ou de tel autre philosophe — dans le stoïcisme admirable des dernières paroles et des dernières années ? Cela nous est indifférent : que l'unité et la continuité de la vie physique et morale soit réalité ou illusion, que les idées de Carrière soient vraies ou fausses, une chose demeure certaine : c'est que, par un lent et vaillant effort d'esprit, il est arrivé à les penser, et à les penser tellement, avec tant de suite et de force, qu'elles ont dirigé toute sa vie. Cette cohérence, cette logique, cette maîtrise de soi-même et cette obéissance au sentiment intérieur qui apparaissent en chaque œuvre du peintre et en chaque parole du penseur, ne furent pas des jeux de l'intelligence.

La philosophie de Carrière est tout entière son œuvre et l'œuvre de la vie ; elle émane des choses même ; elle est la conclusion spontanée d'un esprit droit et vigoureux. Que demander de plus ?

Une telle construction intellectuelle vaut par sa solidité, sa force en quelque sorte naturelle.

Elle indique un chemin ouvert, en somme, à tous les êtres de bonne volonté. Elle montre comment, d'une disposition individuelle, et nous dirons presque toute physique, peut naître, pour une âme attentive et logique, toute une doctrine de vie. Elle montre comment, ne pouvant embrasser à la fois l'univers, nous pouvons du moins ne pas nous engager au hasard dans le premier chemin venu, pour déplorer ensuite, et jusqu'à la fin, son étroitesse et sa vanité ; comment nous pouvons, au contraire, nous faire à nous-mêmes notre propre route, suivant la logique de notre esprit, et choisir nos sacrifices au lieu de nous les laisser imposer sans savoir comment ni pourquoi. Le sentiment parfois intolérable de ce que notre vie a de factice et de conventionnel, elle le précise et nous en console puisqu'elle nous offre, à la place des apparences définitivement reconnues comme telles, des réalités dont nous ne pouvons plus méconnaître le prix.

*
* *

Le génie apparaît aux hommes sous des aspects bien différents, Tantôt c'est une faculté unique, une force directe, à marche en quelque sorte inévitable ; tantôt c'est un ensemble complexe de

supériorités qui d'ordinaire ne s'associent pas, parfois même s'excluent ; qui se développent parallèlement, comme chez Fromentin écrivain et peintre, ou se subordonnent et se combinent, comme chez Carrière peintre et penseur. Presque toujours, l'œuvre de tels esprits est moins parfaite en sa réalisation et moins heureuse en sa destinée que l'œuvre des esprits à voie unique : elle peut manquer de force, ou manquer de clarté.

Mais elle est infiniment riche et féconde pour ceux qui cherchent en l'artiste l'homme, et en l'œuvre la vie. Elle nous offre une image agrandie de nos contradictions, de nos incertitudes. de nos combats, de nos victoires possibles : car tout est relatif, et si nous n'avons pas la force d'un Carrière en face d'une destinée héroïque, peut-être avons-nous celle qui convient à notre modeste sort. Peut-être, si nous savons nous mettre en face de nous-mêmes, et chercher — non dans notre esprit ni dans notre imagination, mais dans ce que Pascal appelait notre "cœur" — l'intuition directe de la vérité, parviendrons-nous aussi à mettre dans notre vie, par le sacrifice de tout ce qui n'est pas *réel*, l'accord et la paix intérieure.

C'est dans ce sentiment d'espoir et de reconnaissance que nous écrivons ces lignes ; le désir de propager la bonne et belle parole, le besoin de mieux la saisir et de la rendre nôtre par un plus grand effort, nous soutient ; et il nous apparaît

comme une obligation de contribuer si peu que ce soit à faire connaître à ceux qui l'ignorent encore, celui qui écrivit un jour ces mots admirables, par lesquels il faut terminer : « En pensant à mes enfants, et ainsi à tous les hommes....... »

JEAN TALVA.

LA BEAUTÉ D'ASSISE.

A André Chevrillon

Bloc abrupt de fervente et de ferme austérité
Dressé haut sur l'immensité
De la vallée avec un envol de victoire,
Le couvent séraphique est comme un promontoire
Aux flancs duquel,
Siècle à siècle, les vents et les clartés du ciel
Ont mis en se brisant une couleur de gloire.

Ferveur, audace et force ! D'un élan
Irrésistible, violent,
D'ardeur mystique et de foi volontaire,
Ces murs cyclopéens ont poussé de la terre
Pour qu'à leur front, rose dans la lumière,
S'épanouisse une lucide fleur de pierre
Et de prière,
Et que, toujours drapé de transparent azur,
Rayonne, aussi majestueux et aussi pur

Que le profil d'un temple antique,
Le geste droit de la sublime basilique.

* * *

O ville des clartés, miraculeuse Assise,
La première fois
Que je vins vers toi,
Un jour voilé faisait ta face terne et grise
Comme si toute joie
Se fût flétrie en toi...
Et je croisais, par tes chemins aux tournants brusques,
Des paysans avec un farouche visage
De brique cuite aux yeux d'émail noir, très barbus,
Fils de ceux que dans l'ombre des caveaux étrusques,
La veille, j'avais vus
Rêver ou dormir étendus
Sur le lit froid des sarcophages.

Mais lorsque j'atteignis ta porte crénelée,
Un sourire du ciel t'illumina soudain,
Et toute étincelante au sommet des gradins
De muriers, d'ormeaux et de blé,
On eût dit que de toi s'épandait sur la plaine,
Jusqu'à l'horizon bleu des collines prochaines,
La lumière dont tout à coup s'était fleurie
L'ascétique et voluptueuse Ombrie.

Et je me suis assis au bord de tes terrasses
Haletant, ébloui, comme lorsqu'on s'assied
Devant la mer, pris du vertige de l'espace...
Car la féconde plaine étalée à tes pieds
Sous le réseau d'argent pâle des oliviers
Est aussi vaste, aussi chatoyante, aussi belle
Que la divine mer, que la mer éternelle !

Et dans le silence des nuits
Où ne s'entend plus d'autre bruit
Que celui de l'eau vive aux vasques de tes places,
J'ai goûté le délicieux enchantement
Que tu verses si simplement
Aux âmes que la vie énerve et lasse.

* * *

Qu'est-ce donc qui te rend si séduisante, Assise,
D'une séduction si forte et si exquise ?
Serait-ce parce que les yeux purs de François
Se sont posés sur toi,
Ont regardé ce ciel, ce torrent, ces collines,
Qu'ici tout est si doux à regarder ? Et l'air,
Serait-il plein d'effluves si câlins
S'il n'y traînait encor, par ces soirs cristallins
Où l'on croirait que l'on boit la lumière,
Les sanglotants soupirs d'amour de Sainte Claire ?

Là, le long du rempart, entre ces vieux cyprès,
Passe en serpentant la venelle
Par laquelle
Le petit pauvre, dans la paix du matin frais,
S'en allait fredonnant une chanson française...

Là-bas, c'est la fenêtre ouverte à l'orient
D'où Claire contemplait la vallée en priant...
Et voici, près de sa cellule,
Le modeste jardin
Dont de ses chastes mains
Elle venait au crépuscule,
Les yeux mouillés de tendres pleurs,
Soigner les humbles fleurs...

Oui, c'est de tout cela que ta suavité
Ineffable et ton charme sont faits, c'est cela,
Ces mille riens touchants parmi l'immensité
Du paysage dont tu es le centre et l'âme,
Le sommet et la flamme,
C'est cela,
O cœur toujours vivant de la terre ombrienne,
Qui fait qu'au monde il n'est point de beauté
Plus émouvante que la tienne!

* * *

Ta beauté, j'en connais tous les détours,
Tous les secrets... O les radieux jours
Où par les ravins frais qui t'environnent
J'ai promené ma fièvre! O les radieux jours
Où sur les cimes
Qui te forment une couronne
J'ai monté, longeant des abîmes!

Un jour, à travers les remous du vent sublime,
Un chant, dans l'éclatant silence de midi,
S'éleva jusqu'à moi.
C'était le chant d'amour, c'était le chant de joie
Qui des lèvres divines de François
Malade, aveugle presque, avait jailli jadis
Et qu'il chantait quand, grimpé sur son âne,
Il passait, bénissant de ses mains diaphanes
Les moissons et les nids, la terre et l'air vermeil:
L'Hymne joyeux de Notre Frère le Soleil.

La voix disait:
" Très Haut, Tout Puissant, Bon Seigneur,
A toi louange, gloire, honneur!
Loué sois-tu avec le soleil notre frère
Qui nous donne le jour, par qui tu nous éclaires
Et qui est rayonnant et très splendide et beau!
Loué sois-tu, Seigneur, Très Haut,

Pour notre sœur la lune et nos sœurs les étoiles
Que tu créas au ciel précieuses et belles
Et claires !

Et loué sois-tu pour notre frère le vent,
Et pour les nuages et pour l'air,
Et pour le serein et pour tous les temps !
Et loué sois-tu, mon Seigneur, Très Haut,
Pour notre sœur l'eau
Qui est utile et précieuse et humble et chaste !
Et loué pour notre frère le feu
Par qui tu illumines la nuit vaste
Et qui est fort, robuste, beau, joyeux !
Et loué sois-tu, mon Seigneur,
Pour la mère terre, notre sœur,
Qui nous nourrit, nous porte et engendre les fleurs
De toutes couleurs,
Et les fruits variés et l'herbe grasse !
Bénissez, louez le Seigneur, rendez-lui grâces
Et servez-le en grande humilité ! "

* * *

Quand je redescendis vers la ville, enivré
De soleil et d'espace, entre les toits serrés
La nuit déjà comblait les ruelles étroites.
Des femmes revenant des fontaines, très droites,

Portaient à leur épaule une amphore de grès
Et l'air était chargé de l'odeur langoureuse
Des roses
Qui ont fleuri dans l'ombre des cyprès...

Et le soir chastement se couchait sur l'Ombrie.
Derrière les collines assombries
A peine restait-il encor
Une indécise lueur d'or...
Et tandis que tintaient aux cloches des églises
Les angelus de l'angélique Assise,
Je voyais les bœufs blancs remonter de la plaine
Et deux à deux gagner les étables prochaines,
En balançant d'un rythme lourd et morne
La haute lyre de leurs cornes.

Gabriel Mourey.

LA BANCALE

(fin)

III.

Elle alla, comme on dit, de place en place.

Elle fut la servante de tout le monde, pour très peu d'argent, autant dire pour rien, pour ses repas de midi et du soir. Pourtant, à la maison, elle se contentait de quelques cuillerées de soupe, et d'un morceau de fromage sec sur du pain dur. Elle n'était pas de ces petites filles gourmandes qui ont toujours besoin de confitures, de gâteaux, qui vont jusqu'à boire du vin. Mais elle ne se sentait pas beaucoup de forces, et la ville lui faisait peur. La ville, pour elle, était peuplée de gens riches, de "maîtres", commerçants ou bourgeois, qui n'ont été mis au monde que pour faire travailler les autres, les pauvres. Ils sont durs. Ils savent tout. Il ne faut pas essayer de leur en conter.

Elle aurait pu dire à ses parents :

— Laissez-moi rester ici. Je ne tiens pas beaucoup de place. Depuis qu'Augustine est partie, la maison est bien assez grande pour nous trois.

On ne sait pas s'ils l'auraient écoutée, mais elle ne songeait même point à le leur dire. Il fallait qu'elle

travaillât. Il eût fait beau voir qu'une gamine pareille restât à la maison ! Tout le monde en aurait parlé. On aurait dit :

— Eh bien, pour le coup, les Panainnin ne se mouchent plus du pied ! Voilà qu'ils gardent leur Bancale chez eux, à ne rien faire !

On les aurait montrés du doigt. Dans les trois lavoirs, on en aurait fait des gorges chaudes. Et la Lécrevisse aurait apostrophé la mère Panainnin :

— Et ta Bancale, est-ce que tu ne vas pas aussi lui faire apprendre le piano ?

Les Panainnin avaient leur dignité : la Bancale travaillerait.

Elle apprit à connaître les bourgeois, leurs femmes surtout, ou, pour mieux parler, les dames. Il ne lui venait même pas à l'idée qu'elles aussi, autrefois, avaient pu être de petites filles, tant leurs gants, leurs chapeaux, leurs voilettes, lui en imposaient. Pourtant, elles étaient allées, comme elle, à l'école chez les sœurs. Mais les sœurs avaient, pour les filles des bourgeois, des attentions spéciales. Elles dirigeaient, en plus des deux classes pour les filles pauvres et de l'école maternelle, le pensionnat. C'est du pensionnat que sortent toutes les vertus, toutes les intelligences. Elle en avait connu, elle en connaissait encore, des demoiselles du pensionnat. Car ce n'étaient pas des petites filles : c'étaient des demoiselles, s'il vous plaît, qui apprenaient beaucoup plus, beaucoup mieux que les filles du peuple. Et puis, leurs manières distinguées les mettaient à l'abri du contact des garçons qui courent les rues. Elles avaient des bottines, des tabliers exprès pour les heures de classe. Surtout, elles apprenaient le

piano. La musique est ce qu'il y a de plus difficile au monde. N'importe qui peut lire le feuilleton du *Petit Journal*, mais tout le monde ne peut pas jouer une polka. Il n'y a que les demoiselles. Et les demoiselles se mariaient pour devenir des dames ; et les pauvres filles se mariaient pour devenir des femmes. On disait :

— Madame Geffroy, la pharmacienne ? Mais vous ne la connaissez donc pas ? C'est une demoiselle Renault.

Et de la mère Panainnin :

— C'est une fille Bourg.

Elles étaient toutes riches. On citait Madame Morizot dont le mari, clerc de notaire, gagnait des cent cinquante francs par mois. Cependant, elles allaient en personne au marché, elles ne se gênaient pas pour marchander indéfiniment avec les femmes qui, des villages d'alentour, apportaient du beurre et de la crême qu'elles avaient eu bien du mal à réussir. Toutes les idées d'économie leur étaient familières, leur étaient communes. Il y avait entre elles une sorte d'émulation à tout payer le moins cher possible. Si l'une se vantait, à la fin du marché, d'avoir eu son beurre à vingt-deux sous la livre, les autres, qui l'avaient payé vingt-trois, même vingt-quatre sous, la regardaient avec admiration, avec jalousie. Elle les accompagnait. Elle portait le panier qui, à la fin, devenait bien lourd. Elle était heureuse quand “ madame ” marchandait, parce qu'elle pouvait le poser à terre, tout en veillant bien à ce que personne ne le renversât. Heureusement, le marché se tenait sur la place, au centre de la ville. Et les maisons bourgeoises ne seraient pas allées se compromettre dans ces quartiers que l'on appelle les fau-

bourgs. Elles y auraient été dépaysées comme des dames à chapeaux au millieu de femmes à bonnets.

Il y en avait de sévères dont on ne voyait que la façade, comme un dur visage de pierre. Elles avaient beaucoup de fenêtres à chaque étage, et certaines avaient jusqu'à deux étages : c'est une belle hauteur dans le ciel pour une petite ville. Les ouvriers, les malheureux passaient devant elles avec respect, avec crainte. Seuls, quelques braillards comme Poitreau, qui avait rapporté du régiment des idées anarchistes, criaient que, le grand jour venu, elles appartiendraient à tout le monde, qu'elles deviendraient la propriété du peuple, et qu'ils ne se gêneraient pas pour coucher dans le lit de Madame Camille, la rentière, et de Madame Geffroy, la pharmacienne. D'ailleurs, en attendant, ils n'en saluaient pas moins bas Madame Camille et Madame Geffroy qui leur donnaient du travail. Mais les ouvriers, les malheureux se rendaient bien compte que, plus on a d'argent, plus on a besoin d'avoir ses aises. Dans ces hautes, dans ces spacieuses maisons, il y avait quelquefois jusqu'à trois habitants : Monsieur, Madame et la bonne. Les enfants étaient dans des collèges, dans des lycées. Chez les ouvriers, le grenier tenait lieu de premier étage, et l'on s'entassait un grand-père qui n'a plus que la force de se chauffer, un homme, une femme et trois ou quatre enfants, dans une pièce où il avait bien fallu, bon gré, mal gré, trouver la place de trois lits et d'un berceau.

Il y en avait de gaies qui, tout de suite, offraient aux regards de grands jardins plantés d'arbres, avec des pelouses si soignées que pas un brin d'herbe ne montait plus haut que les autres. Elles avaient des vérandahs, des tourelles à la pointe desquelles des girouettes tour-

naient au vent du jour et se reposaient lorsque le vent était fatigué.

Sévères ou gaies, elles étaient toutes, pour la Bancale, habitées par des maîtres. Les maîtres ne veulent pas d'un grain de poussière sur leurs meubles, d'une tache sur leurs parquets : c'est bien leur droit. Madame veut que, dans la cuisine, tout soit toujours luisant. Alors, la mère Panainnin se présentait, et disait :

— Madame Maugras, il paraît que vous avez besoin d'une petite bonne. Voici ma fille Marie-Louise, qui va sur ses treize ans. Je crois qu'elle ferait bien votre affaire.

Madame Maugras regardait Marie-Louise, qu'elle connaissait déjà pour être la fille des Panainnin. Mais elle la voyait aujourd'hui, pour la première fois, comme servante, et elle disait :

— Est-ce qu'elle est assez forte ? C'est qu'il y a beaucoup à faire, chez nous !

— Elle n'en a pas l'air, répondait la mère Panainnin. Mais ce n'est pas le travail qui lui fait peur, n'est-ce pas, Marie-Louise ?

Elle se donnait beaucoup de mal. Elle voulait dompter les cuivres, les parquets, les carreaux de faïence, les vitres, le dessus des meubles, mais elle n'arrivait pas à se multiplier. Ils étaient trop nombreux contre elle trop seule. Il fallait aussi tirer de l'eau dans les puits, et c'était une rude besogne pour une gamine comme elle. Ah ! L'eau n'était pas à portée de la main. Autrefois, les soldats de Gédéon n'avaient qu'à s'agenouiller pour en boire. Maintenant, ce n'est pas seulement le pain, c'est l'eau qu'il faut aussi gagner à la sueur de son front, à la sueur de tout son corps.

Sans doute, elle allait sur ses treize ans. Elle alla, ensuite, sur ses quatorze, sur ses quinze ans, mais sans joie, mais avec sa jambe d'infirme. Il semblait qu'elle ne pût grandir, qu'elle ne pût grossir. Elle ne gagnait pas un pouce, parce que le travail pesait sur elle comme un couvercle de plomb ; elle restait toujours aussi menue, parce qu'elle était trop fatiguée pour pouvoir manger. Elle fut tellement fatiguée qu'elle était obligée de se reposer à la maison, des huit, des quinze jours de suite. Mais la ville n'avait rien à dire, puisque les Panainnin se rendaient bien compte qu'elle ne pouvait pas vivre comme une demoiselle. Elle retrouvait les meubles qui, eux, gagnaient leur vie à se rendre utiles dans la maison, sans bouger de place. La table était bien rayée, bien entaillée de coups de couteaux, mais elle ne s'en plaignait point, parce que cela faisait partie de sa vie de table dans une maison de travailleurs qui ont la main lourde et qui n'ont pas le temps de prendre des précautions pour couper leur pain dur. L'armoire n'était pas élégante, mais elle était massive, solide. Elle gardait toujours ses portes closes. On sentait qu'elle avait conscience de renfermer, de protéger ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison : le linge. La Bancale, parfois, enviait le sort de la table, de l'armoire. Elle ne se lassait pas de regarder sa maison, de s'y trouver bien. La vie, chez les ouvriers des petites villes, n'est pas compliquée. A Paris, le plus petit ménage a besoin d'une chambre et d'une cuisine. Ce sont des chambres où l'air fait tout son possible pour entrer par une fenêtre étroite, où l'on ne peut guère tenir plus de quatre autour de la table ronde,

des cuisines où l'on mange d'habitude près de l'évier que l'on s'évertue à tenir constamment propre, sans odeur ; mais ce sont des logements ; mais quand on dit, à ceux des provinces :

— Nous avons à Paris un logement que nous payons trois cents francs par an !

Ils s'exclament :

— Pour ce prix-là, vous devez être rudement bien. Nous, ici, nous payons quatre-vingts francs, le jardin compris.

A Paris, le jardin n'est pas compris dans les trois cents francs.

Ici, l'on se contente d'une grande pièce, sans cloisons, sans alcôves, avec un ou deux placards seulement. On fait la cuisine dans la cheminée, l'été, sur un fourneau, quand on a pu s'en payer un ; l'hiver, on profite du feu. Le feu n'a pas été créé uniquement pour réchauffer les pieds transis, les mains gelées. On le pousse, on l'active. On le pique à coups de pincettes comme un bœuf à coups d'aiguillon. Et il se hâte ; il va et vient autour de la marmite où la soupe tarde bien à bouillir. On est chez soi. On ne fait pas de frais pour les voisins. On dit :

— Nous sommes toujours assez bien logés comme ça ! Ce n'est pas le Président de la République qui va nous faire une visite, n'est-ce pas ?

Elle connut aussi les commerçants. Presque tous se tenaient dans la grand'rue, la seule qui fût pavée. Les voitures, qui roulaient ailleurs sans bruit, n'y pouvaient passer qu'avec fracas ; mais les vitres des devantures avaient pris l'habitude de trembler, et, à la fin, elles

n'y faisaient même plus attention ; elles tremblaient quelquefois sans qu'une voiture vînt à passer. On voyait, d'un bout à l'autre de la grand'rue, deux pharmaciens qui ne s'accordaient que pour mettre à leurs devantures de grands bocaux rouges, verts et bleus, des épiciers, des mercières, des boulangers, des bouchers, des marchands d'étoffes, jusqu'à des tailleurs qui n'avaient pas beaucoup de clients parce qu'ils faisaient payer leurs complets un peu trop cher, trente-cinq francs ; on voyait encore des menuisiers, un maréchal-ferrant chez qui toujours il y avait du feu avec des étincelles, et un sabotier qui ne connaissait point l'art de varier son étalage : il n'exposait que des sabots. Elle alla chez tous, suivant que ses maîtres se fournissaient chez l'un ou chez l'autre. Elle n'avait, quant à elle, de préférences pour aucun. Tous étaient solennels, imposants, et se retranchaient derrière leur dignité comme derrière un comptoir. Ils avaient, certes, besoin de leurs clients, mais on eût pu se dire qu'on avait beau leur payer leurs marchandises le prix qu'ils en demandaient : on leur était encore redevable. Ils n'avaient jamais l'air satisfait. Quand Madame Camus, l'épicière, se levait de sa chaise haute pour la servir, la Bancale était toujours tentée de lui dire :

— Madame Camus, ne vous dérangez donc pas, je vous en prie. Je commence à connaître votre magasin. Je me servirai bien toute seule : j'y suis habituée. Après, je vous apporterai l'argent sur le comptoir. Est-ce que ça ne vous fatiguera pas trop, de me rendre la monnaie ?

Quand elle était chez les bourgeois, c'est ainsi qu'elle

allait chez les commerçants. Quand les bourgeois l'avaient remerciée, — c'est une façon de parler — elle servait chez les commerçants, les jours de presse. Et elle avait encore plus peur d'eux, parce qu'elle était, alors, tout-à-fait sous leur dépendance. Les jours de presse étaient, chaque semaine, le Dimanche avec sa grand'messe où l'on venait des villages, le Jeudi avec son marché, et, une fois par mois, le jour de la foire.

Le Jeudi et le Dimanche, il y avait affluence surtout dans les épiceries. Si l'on n'y vendait que des épices, il n'y aurait guère qu'à se croiser les bras. On n'a besoin, dans les villages, pour donner du goût à la soupe, ni de poivre, ni de gingembre. Une longue journée de travail, qui creuse l'estomac, suffit à l'assaisonner. Mais on a besoin de clous pour ferrer les sabots, — les sabots bien ferrés sont inusables, à moins qu'on ne les fende en deux, — de graines pour semer dans les jardins, de cordes, de couteaux, d'étrilles, de balais. Tout cela se trouve dans les épiceries. Elle allait de l'un à l'autre, essayant de se rendre utile, voulant à toute force gagner ses dix sous et son repas de midi. Elle disait :

— Attendez un peu, Madame. Ça ne sera pas long. On va vous servir tout de suite.

Les jours de neige, elle s'occupait avec un torchon et un balai. Elle essayait de tenir le moins de place possible.

Les jours de foire, la vie se concentrait, se tassait dans les auberges. Du matin au soir, elles étaient pleines, tant il venait de monde ici. Des gars de vingt-cinq ans se bousculaient pour se distraire, des hommes mûrs portaient

dans leurs yeux le souci des récoltes et de leurs familles à nourrir. Des vieux s'appuyaient des deux mains, totalement, sur des bâtons lisses, luisants à force de servir : ils portaient sur leurs épaules l'inquiétude de se sentir à charge et de n'être plus bons à rien. Ils ne venaient aux foires que pour ne pas en perdre l'habitude : ils n'avaient rien à vendre, rien à acheter. Mais ils tournaient autour des bœufs en connaisseurs, simplement pour le plaisir. Les plus pauvres avaient de gros sabots jamais cirés, des pantalons qui, à force de s'élimer par le bas, ne leur venaient même plus à la cheville. D'autres, moins gênés, marchaient dans des souliers à lacets de cuir jaune. On distinguait entre tous trois ou quatre gros marchands de bœufs que tout le monde connaissait : ils faisaient sonner l'argent dans leurs poches. Leur blouse enlevée, ils apparaîtraient vêtus comme des bourgeois. On entendait des rires lourds, des plaisanteries grasses, des discussions surtout : les intérêts différents fonçaient les uns sur les autres, avec force et bruit, comme les bœufs énervés qui se donnaient, sur le champ de foire, des coups de cornes. Ils arrivaient dans les auberges, l'un après l'autre ou plusieurs à la fois, en fumant des cigarettes, des pipes. Ils crachaient sur le seuil, puis avaient l'air de se décider brusquement à entrer. Des cris se heurtaient aux plafonds bas, tandis que des poings frappaient sur les tables.

— Un litre et deux verres !

C'étaient deux gars qui avaient l'habitude de la bousculade des cantines, tandis que trois vieux, terrés dans un coin près de l'horloge, leurs bâtons entre les jambes, n'arrivaient pas à se faire servir. Elle n'était ni assez leste, ni assez avenante pour qu'on la fît circuler entre les

tables. Elle aurait à coup sûr cassé des bouteilles. On l'employait, dans la cuisine, à rincer les verres, à laver les assiettes. N'étant guère habile, elle n'avait pas une minute à perdre. Autrefois, les jours de foire, elle allait se promener sur la place où toujours les mêmes baraques étaient installées. Elle reconnaissait les figures des marchands. Elle se disait :

— Certainement, s'ils reviennent ici, c'est qu'ils doivent bien y faire leurs affaires.

Et elle passait et repassait devant leurs étalages, en petite fille importante qui est d'ici même, et qui contribue, sans en avoir l'air, à l'accroissement de leurs fortunes. Il n'y avait même pas besoin qu'elle leur achetât quelque chose.

Il ne s'agissait plus, aujourd'hui, de désirer avoir un sou pour le donner aux marchands contre un bâton de guimauve. Il fallait gagner vingt sous pour toute une journée de fatigue, d'ahurissement, de tête qui tourne, vingt sous qu'elle rapportait, le soir, à la maison, en les serrant dans sa main, de crainte de les perdre. On ne sait jamais si une poche n'est pas percée. L'argent est si vite perdu ! Mais les journées de travail sont bien longues.

Une année, au milieu de l'été, Augustine arriva, un Dimanche matin. Elle n'avait pas écrit. On ne l'attendait pas. La diligence l'amena, s'il vous plaît, jusque devant la vieille maison des Panainnin qui n'était pas habituée à si grand honneur. Quelquefois, pour aller chercher jusqu'à l'extrémité du faubourg quelque voyageur, elle passait, mais ne s'arrêtait jamais devant leur maison. Elle se disait :

— A quoi bon ? C'est une maison de malheureux qui

n'ont pas besoin de moi, qui ne peuvent pas voyager, faute d'argent.

Augustine avait l'air tout-à-fait d'une grande dame. Elle sentait bon. Pour traverser la cour rarement balayée, elle se retroussa en riant. On entendit le bruissement de son jupon rose. Cependant, le conducteur posait à terre une grande malle à clous dorés, — la vieille malle avait dû partir, toute seule, pour un bien long voyage ! — une valise en cuir souple, et des cartons à chapeaux. Tout cela donna à la mère Panainnin une haute idée d'Augustine, qu'elle embrassa quatre fois de suite, en répétant :

— Mais ce n'est pas toi ! C'est pas possible que ça soit toi ! Ma foi, les grandes dames d'ici ne sont pas aussi bien mises que toi, Dieu me pardonne ! Et pour combien de temps que t'es venue ?

Du seuil, la Bancale regardait sa grande sœur. Elle vint à elle, et lui dit en l'embrassant aussi :

— C'est que tu es rudement belle, tu sais !

Augustine parlait en grasseyant. Cela lui donnait un air distingué, un air de Parisienne.

Elle était venue avec de l'argent. Ce furent huit jours de fête, pendant lesquels la mère Panainnin se reposa, pour la première fois peut-être de sa vie. Elle était gourmande à sa façon. Elle s'occupait moins de la qualité que de la quantité de ce qu'elle mangeait et buvait. Elle aimait mieux un litre de vin à huit sous qu'une demi-bouteille de Bourgogne. Le meilleur repas était celui de midi. Elle avait cuisiné quelque plat solide. Le premier litre s'était, tout-à-coup, trouvé vide, mais d'autres étaient là, qui n'attendaient que leur tour. Après le café, après l'ample goutte de marc, elle s'attardait, les coudes sur la

table, écoutant parler Augustine. Elle oubliait sa vie de laveuse de lessives. Elle regardait l'avenir avec certitude, avec force, comme pour le défier. Augustine était riche. Augustine avait bon cœur, et ne laisserait point ses vieux parents mourir à l'hospice quand ils ne pourraient plus travailler. Il y eut quelques après-midi où, les joues rouges comme le soir de la première communion, elle dut s'appuyer la tête sur le lit pour dormir. Mais, le soir, Panainnin était là. Lui, l'arrivée d'Augustine n'avait point modifié sa vie. Il ne se sentait à l'aise qu'au milieu des bois. Il ne rentrait, en été, que très tard, pour manger la soupe, fumer une courte pipe en prenant le frais, et se coucher. Les bavardages, les rires d'Augustine ne le touchaient point. Il la laissait dire. Ce fut tout juste s'il remarqua que, sur la table, le litre de vin avait pris la place du pot d'eau.

Elle sortit quelquefois avec la Bancale. Elles allaient voir des amies d'enfance, un peu plus agées qu'elle, les unes déjà mariées avec de pauvres ouvriers, les autres femmes de petits commerçants pas assez riches pour vivre dans la grand'rue: celle-ci était mercière, celle-là aubergiste. Entendant ouvrir la porte, elles arrivaient du fond de la pièce attenante à la boutique. Elles souriaient déjà, se disant :

— Enfin, voici de la clientèle !

et se préparaient à demander :

— Que désirez-vous, Madame ?

Mais elles reconnaissaient tout de suite la Bancale, puis Augustine, et, quelque peu déçues :

— Tiens ! C'est toi, Augustine ? disaient-elles. C'est gentil, de venir me voir !

et gardaient quand même leur sourire de bon accueil.

Ce sont de petites boutiques où il passe très peu d'argent. Chaque matin, on se lève de bonne heure, parce que l'avenir est à ceux qui se lèvent tôt. Le premier rayon du soleil trouve tout en ordre. Mais c'est à croire que les clients, eux, se moquant de l'avenir, passent leur journée au lit.

On dit à Augustine :

— Ah ! le commerce ! Ça ne vaut plus rien ici ! C'est la concurrence qui nous tue ! *L'Epicerie Parisienne*, qui vient de s'installer dans la grand'rue, nous fait bien du tort : ils donnent des primes à tous les acheteurs. Il va falloir que nous nous y mettions aussi. Et toi, qu'est-ce que tu deviens à Paris ? Tu as toujours une bonne place ? Voilà bien longtemps qu'on ne t'avait vue !

Elles l'examinaient avec de la défiance, de la jalousie. Mâtin ! Pour une femme de chambre, elle était rudement bien mise ! On en avait vu d'autres qui étaient parties à Paris ! On avait vu la Louise Fichot, la Célestine Bailly, qui ne faisaient pas, elles, tant d'embarras, et qui s'habillaient simplement. Il est vrai qu'elles n'étaient pas jolies, tandis qu'Augustine... Mais ce n'est quand même pas une raison ! Et l'on se demandait ce qu'elle pouvait bien faire à Paris. C'était bien ennuyeux que les Glaudine fûssent partis en Allemagne avec leurs maîtres, depuis deux ans. On aurait pu leur faire écrire par les Boussard, pour se renseigner. Car la petite ville avait la prétention de surveiller, de diriger la vie d'Augustine, comme celle de la Bancale. Et les bonnes langues marchaient :

— Savoir ce qu'elle fait à Paris, maintenant ? Jamais une femme de chambre ne pourrait se payer des toilettes comme celles qu'elle a ! Moi qui vous parle, madame, je

suis restée bonne vingt-deux ans dans la même maison : eh bien, je vous assure que jamais je ne me suis mis sur le corps le demi-quart de ce qu'elle a ! Ce n'est pas pour dire, mais la jeunesse d'aujourd'hui......

Et l'on ajoutait, en levant les yeux au ciel :

— Mais la mère Panainnin, elle, ça lui est bien égal. Elle n'y voit pas plus loin que le bout de son nez !

La Bancale n'en cherchait pas si long. Elle était heureuse de la présence de sa sœur. Partout où elles allaient ensemble, on lui offrait une chaise, à elle comme à Augustine. Elle n'était pas habituée à tant de prévenances. Elle n'osait pas s'asseoir. Il fallait qu'on lui dît :

— Allons, Marie-Louise ! Tu peux bien t'asseoir aussi !

Pour elle, Augustine résumait toutes les élégances. Augustine était belle, sentait bon, entre toutes les jeunes filles. Mais aussi elle était grande, svelte ; mais elle appuyait sa jeunesse sur deux jambes dont aucune ne tremblait. Qu'Augustine fût ainsi, la Bancale trouvait cela tout naturel. Pourtant, lorsque des jeunes gens, des hommes mûrs, les abordaient dans les rues avec des yeux luisants qui ne regardaient, ne dévisageaient qu'Augustine, elle rougissait malgré elle. Elle eût voulu se jeter sur eux, les mordre, les chasser.

On a eu beau dire, par vantardise :

— Il n'y a encore rien de tel que la vie de Paris !

On a eu beau médire de la petite ville où les gens se couchent de bonne heure, en même temps que les poules. Il y a toujours, — que l'on soit une petite fille ou une jeune femme, — le déchirement du départ. On a, tout le temps de son séjour, renoué d'anciennes

relations ; au coin de toutes les ruelles, des groupes de souvenirs se sont dressés soudain. Des milliers d'heures mortes ont fait signe. A Paris, on est trop loin d'eux. Ils ont beau, de temps en temps, agiter les bras : ce sont des gestes vagues, qui se confondent dans la brume. Mais, le matin des départs, tous sont là réunis, autour de la diligence, parce que c'est peut-être la dernière fois qu'ils nous verront.

Cette fois, il n'y a pas que la Bancale qui pleure. La mère Panainnin a tiré son mouchoir.

Il n'y a pas jusqu'au père Panainnin, qui, — c'est bien extraordinaire, pourtant ! — ne se sente envahi par une émotion qu'il ne connaît pas. Qu'est-ce qu'il y a donc, dans l'air, ce matin ?

IV.

Personne, pour ainsi dire, ne s'y attendait, le père Panainnin pas plus que les autres. Ce matin-là de Décembre, il se leva la tête vide, et pourtant si lourde, qu'elle l'entraîna, qu'il chancela, qu'il serait tombé, s'il ne s'était rattrapé au bois de lit. La mère Panainnin dormait encore. Mais lui, bien qu'il n'allât plus au bois à cause du mauvais temps, du froid et de la neige que l'on attendait d'un moment à l'autre, il ne pouvait, après cinq heures du matin, rester couché. Il alluma le feu, comme d'habitude ; seulement, au lieu d'ouvrir la porte et d'aller dans la cour ou dans la cave où il y a toujours à bricoler, il s'assit près de la cheminée, et se soutint la tête avec les mains. Il

y sentait des tourbillons, comme si tout le vent d'hiver y était entré ; il avait froid, comme si ses veines eussent été pleines, au lieu de sang, de grésil, de neige fondue. Il se disait :

— C'est drôle, tout le même ! Jamais, depuis que le monde est monde, je ne me suis senti comme ça ! Qu'est-ce qui va m'arriver ?

Ensuite, il réfléchissait :

— Oh ! ça ne sera rien ! Au petit jour, ça sera passé.

Il grelottait. La maison, comme tous les autres matins d'hiver, était glaciale, mais d'habitude il n'y faisait pas attention. Il eût voulu, pour se réchauffer aujourd'hui, s'asseoir au milieu du feu. Quand la mère Panainnin se réveilla, ce fut pour être toute surprise de le voir là, immobile. Elle lui dit :

— Quoi que t'as donc, que tu restes comme ça au coin du feu ?

Il murmura, d'une voix un peu changée déjà :

— Je me sens tout drôle. Ça ne va pas. C'est comme si j'avais du vent dans la tête. Mais ça passera.

— Si tu te recouchais ?

Il ne répondit même pas : jamais la lumière du jour ne l'avait trouvé au lit. Ce n'est pas aujourd'hui que cela commencera.

— Je vais toujours te faire du tilleul, dit-elle.

Le tilleul est le thé des pauvres. Il y a, dans toutes les petites villes, de ces braves arbres, trapus, solides, noueux comme des paysans, et qui ne demandent pas mieux que de donner pour rien leurs petites fleurs qui sentent bon, et qui peuvent guérir des maladies.

L'infusion le réchauffa, le ranima un peu. Le petit jour vint. On vit, à travers les carreaux, sa figure grise, blafarde. On avait plus froid rien qu'à le regarder, rien qu'à voir, devant soi, les champs couverts de gelée, et les branches des arbres, depuis longtemps dépouillées de leurs feuilles, couvertes de glace. Mais Panainnin ne pouvait déjà plus rester immobile. Il dit :

— Maintenant, ça va tout-à-fait bien. Je vais aller scier du bois chez M. Morin.

Et il partit.

C'était dans une cave humide, sombre, où l'on ne pouvait travailler qu'avec une bougie allumée dans une lanterne. Il scia, de huit heures à midi. Il scia, sans penser à rien, la tête de plus en plus lourde. Machinalement, ses deux bras poussaient et ramenaient la scie parce que, depuis des années, ils en avaient l'habitude. La sciure, de chaque côté du chevalet, s'accumulait en deux tas inégaux. M. Morin était un petit rentier qui avait toujours fait travailler le père Panainnin. Vers dix heures, en pantoufles, il vint le voir.

— Eh bien, vieux, comment ça va-t-il ce matin ?

— Ma foi, Monsieur Morin, comme ci comme ça ! Je me sens tout drôle depuis que je suis levé.

M. Morin n'attacha point d'importance à ce que disait le père Panainnin. Ces vieux-là ne peuvent pas être malades. Ils sont solides comme des rochers, et il faut un fameux coup de mine pour les ébranler, pour les faire sauter. Il répliqua :

— Dame, ce temps-là n'est sain pour personne. Moi, je ne vais pas fort non plus.

M. Morin se portait mieux que vous et moi, mais

il ne cessait pas de se plaindre. Chez lui, le moindre malaise était élevé à la dignité de maladie à peu près incurable.

— Ah ? C'est pas possible ? dit le vieux. C'est pas possible que monsieur Morin soit malade ?

En vieux misérable, il s'oubliait lui-même pour ne plus songer qu'à ce richard qui avait autrement d'importance, pensait-il, que lui.

A midi, il grignota deux bouchées de pain et de fromage. Puis, il fallut qu'il se sentît bien mal pour défaire le lit, pour se coucher à cette heure. C'était justement pendant une période où la Bancale travaillait dehors. Il essaya bien de fermer les yeux pour s'endormir, mais, le sommeil ne venant pas, il regardait la maison qui, vue du lit, semblait toute changée. Pour la première fois de sa vie, il était couché bien avant qu'il ne fît nuit.

La mère Panainnin, qui lavait, vint voir, vers une heure, comment ça allait. Elle fut bouleversée quand elle aperçut, avant même que d'entrer, le lit défait. Elle se précipita :

— Mais enfin, quoi qu't'as donc ?

Il bougonna :

— C'est toujours la même chose que ce matin. J'ai froid aux pieds. Mets-moi quelque chose de lourd dessus.

— Si j'allais chercher le médecin ? dit-elle.

A cela encore, il ne répondit pas. Il se tourna du côté du mur. Aller chercher le médecin, pour payer une visite trois francs ? Il faut toute une journée d'été pour gagner trois francs. Et on irait les donner à un médecin qui n'a que la peine d'entrer chez vous, de vous regarder cinq minutes, et d'écrire sur un bout de papier des mots qu'on ne peut même pas lire ? Puis, c'est le pharmacien qui vous

vend très cher des denrées qui ne valent pas une livre de bon pain blanc. Elle ne tenait pas non plus à aller chercher le médecin, mais elle ne retourna point laver. Elle avait peur. Il s'agitait dans le lit.

Vers trois heures, on frappa à la porte : M. Morin entra. C'était une de ses vieilles habitudes de faire, chaque après-midi, " un tour. " Il n'avait pas vu revenir le père Panainnin, et il entrait, histoire de se distraire.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? Couché à cette heure ? Je vois que vous avez voulu vous reposer. Mais vous êtes encore plus gaillard que moi !

Le vieux fut bien obligé d'essayer de rire. On vit trembler sur le drap gris sa barbe blanche.

— C'est pas pour dire, allez, monsieur Morin ! Mais je ne me sens pas bien. Non ! Pas bien du tout ! Seulement, ça passera. Et je finirai bien de scier votre bois.

Jamais il ne finit de scier le bois de M. Morin. Une fièvre intense se déclara qui eut raison, en une nuit, de ce pauvre vieux corps usé par soixante années de travail. Le médecin,— qu'il fallut bien se décider à appeler,— n'y fit rien, pas plus que l'Extrême-Onction. Déjà la mort voilait les yeux, agrandissait la bouche qui hoquetait, appuyait son genou sur la poitrine d'où sortait un râle.

Terrifiée, la Bancale se tenait dans un coin. Jamais elle n'avait vu la mort. Jamais elle n'avait pensé qu'un jour elle pût perdre son père. Il faisait partie de la maison. Il n'était pas méchant. Jamais il ne l'avait battue. Seulement, comme il paraissait toujours grave, sévère, jamais elle ne l'avait appelé " papa. " Elle disait toujours, quand elle parlait de lui : mon père. Aujourd'hui, elle sanglotait. Elle avait seize ans. Elle était une jeune fille. Et elle se répétait :

— Mon papa va mourir ! Mon papa va mourir !

On télégraphia à l'ancienne adresse d'Augustine, à l'adresse qu'elle avait laissée deux ans auparavant, lorsqu'elle était venue.

Ce fut l'enterrement d'un vieux misérable, d'un vieux manigant, comme il s'appelait lui-même. Il y avait derrière son cercueil sa femme et seulement une de ses filles, la Bancale. Jusqu'au dernier moment, on avait attendu Augustine. C'était ainsi que quatre de ses filles, parties de la maison, vivaient maintenant à Paris, et ne savaient même pas qu'il était mort. C'était ainsi que l'on montait son corps vers le cimetière, dans un cercueil couvert d'un pauvre drap noir, tandis qu'elles, quelque part, éclataient peut-être de rire, ou regardaient de jeunes hommes.

Il faisait froid. Ce fut sinistre. Et dans la cave de M. Morin, il y avait, sur le chevalet, une bûche à moitié sciée, par terre une très-vieille scie presque usée tellement on en avait limé les dents, une cognée, et trois ou quatre coins éparpillés....

La mère Panainnin répétait :

— Jamais j'aurais cru qu'il parte si vite que ça, non, jamais ! J'ai pas même eu le temps de retourner l'oreiller!... C'est pas possible qu'il soit mort! A chaque instant, je me dis : Je vais le voir !

Et l'on écoutait, aux approches du crépuscule, si, dans la ruelle, de vieux sabots ne résonnaient pas sur le sol glacé.

Des gens venaient exprès, ou entraient en passant.

— Qu'est-ce que vous voulez ! Il faut se faire une raison ! Je sais bien que c'est plus dur quand on ne s'y

attendait pas. Ainsi, moi, quand ma femme est morte.....

C'étaient presque tous des vieux, de plus vieux encore que le père Panainnin, qui venaient ainsi ressusciter leurs souvenirs à eux, en parlant de leurs morts. C'était comme si toute la maison eût été envahie par les fantômes, par les spectres.. Ah ! Ils ne se contentaient plus, comme aux soirs de l'enfance, de coller leurs visages aux vitres ! Ils entraient. Ils étaient ici chez eux, dans la maison d'un mort. La Bancale, épouvantée, fermait les yeux. L'ombre du soir était plus noire que la nuit du tombeau !

La mère Panainnin, hochant la tête, tirait son mouchoir, et s'essuyait les yeux. Du bout des lourdes pincettes, machinalement, elle remuait les tisons. Elle ne parlait pas d'Augustine. Elle ne voulait pas en parler. Mais elle embrassait souvent Marie-Louise.

On disait encore :

— Au moins, il n'a pas souffert longtemps. Qu'est-ce que vous auriez fait, s'il était resté couché des mois et des mois ?

— C'est vrai, que les visites du médecin et les médicaments coûtent cher, mais on l'aurait soigné quand même.

V

Deux femmes n'ont pas besoin, pour elles seules, d'une maison tout entière. Elles n'ont que faire de la cour, de la cave, du grenier, qui sont le domaine de l'homme. C'est dans la cour que l'on scie le bois lorsqu'il fait beau, que l'on étend, sur une toile de bâche, les haricots pour qu'ils sèchent au soleil, que l'on construit, avec de vieilles plan-

ches, une cabane dont on recouvre le toit avec des morceaux de fer blanc rouillé pour que la pluie ne tombe pas trop sur les poules. C'est dans la cave que les outils, chaque nuit, et souvent une saison entière, se reposent dans le coin qui leur est réservé près de la porte, entre la lucarne à toiles d'araignées et le grand coffre à charbon de bois, dans la cave que se suivent les casiers à qui l'on distribue, comme à des personnes, les légumes, au premier les pommes de terre, au deuxième les carottes, et les choux au troisième, dans la cave qu'il y a bien assez de place pour un tonneau de vin; la place est ici, mais souvent c'est le tonneau qui ne vient pas. C'est dans le grenier que l'on empile les fagots, que l'on entasse le bois, que l'on a toujours en réserve quelques bottes de paille, que l'on remise, pêle-mêle, tout ce qui ne peut plus servir, de vieux berceaux par exemple. La cour, la cave, le grenier font partie de la maison qu'ils complètent, qu'ils agrandissent. Ils en font un grand royaume à part des autres où l'homme est le maître. Lui parti, c'est comme si la maison se disloquait. La cour, la cave, le grenier sont inutiles, sont de trop. Une chambre suffit.

La chambre, d'abord, leur parut bien petite. Elle avait une porte pleine, et une étroite fenêtre carrée qui donnait sur une cour où l'on voyait deux toits à lapins couverts de tuiles, comme de véritables maisons. C'était une cour commune, que nulle barrière ne séparait du chemin, une cour où toutes les poules du quartier se donnaient rendez-vous, en été, pour dormir tranquillement à l'ombre, dans la poussière.

Elles avaient vendu quelques meubles qui n'auraient pu tenir ici, un lit, la grande table, des chaises. Elles avaient

entassé, dans un réduit sombre, humide, qui dépendait de la chambre, ce qu'il leur restait de bois, de légumes. Quand la provision serait épuisée, elles en achèteraient au détail, à mesure, suivant leurs besoins. Le vieux berceau était trop usé pour que l'on pût penser le revendre. Il avait servi pour les cinq filles: il avait accompli sa destinée. Il n'était plus bon à rien, et il ne fallut pas beaucoup de temps pour le brûler. Dans la maison, les meubles avaient toutes leurs aises. Ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, se promener pendant qu'il n'y avait personne, sans se bousculer, et revenir chacun à sa place au premier tour de clef dans la vieille serrure qui faisait beaucoup de bruit ; mais dans cette chambre, ils étaient presque les uns sur les autres. L'armoire touchait d'un côté le lit, de l'autre l'arche à pain où l'on range aussi la vaisselle. La misère et la mort avaient passé sur eux comme sur leurs maîtres. Et ils se tenaient là, immobiles, dans la demi-lumière qui pénétrait par la petite fenêtre, pensifs, comme se demandant ce qui pourrait bien encore leur arriver.

Elles restèrent là, quelques jours, immobiles et pensives, devant leurs meubles. Leur vie avait été retournée, comme la terre d'un champ par le soc d'une charrue. Les journées ne ressemblaient plus à celles d'auparavant. On eût dit que les heures en étaient mêlées, embrouillées, jetées pêle-mêle les unes sur les autres. Il n'était plus question du repas du soir. Le vieux n'allumait plus le feu le matin ; on ne l'entendait plus aller et venir. On ne l'entendait plus partir. Autrefois, il avait beau ne pas être avec elles de toute la journée, il rentrait à la tombée de la nuit. Mais il s'était enfoncé dans la nuit, dans la mort, dans des pays tout noirs où l'on ne voit pas assez clair pour revenir sur

ses pas. Jamais la mère Panainnin ne s'était inquiétée de savoir si elle aimait son homme. Ils s'étaient mariés, avaient eu des enfants, parce que cela arrive à tout le monde, et qu'il n'y avait pas de raisons pour qu'ils ne fîssent pas comme les autres. Ils s'étaient disputés quelquefois. Mais, par exemple, jamais ils ne s'étaient battus. Et voici que, lui disparu, elle n'arrêtait pas de pleurer. Marie-Louise non plus. Elles avaient les yeux tout rouges. Elles ne vivaient plus que pour la mort. Elles allaient, chaque après-midi, lui faire une visite au cimetière, puisque, lui, ne pouvait pas se déranger. Il ne fallait pas penser lui porter de fleurs en cette saison. La terre de la tombe était dure, gelée. Elles s'agenouillaient machinalement. Elles cherchaient, au fond de leur mémoire, des formules de prières. Elles en retrouvaient des bribes qu'elles ajustaient, qu'elles ajoutaient les unes aux autres un peu au hasard. Puis, le laissant là, elles regagnaient leur chambre. Nul doute que, s'il avait pu les suivre, il ne se fût dit : Mais elles se trompent de chemin !

Car elles avaient aussi changé de quartier. Ce n'est pas dans toutes les rues d'une petite ville que l'on peut trouver une chambre à louer. Certes, les maisons inhabitées ne manquent pas. Il y en a même, dont personne ne s'occupe, qui se lézardent, qui vont tomber en ruines. Mais le loyer en était trop cher, allant de quatre-vingts à cent francs, tandis que, dans le chemin qui monte à l'église, elles avaient trouvé cette chambre quelles paieraient cinquante francs par an. C'était déjà une grosse somme. Dans leur nouveau quartier, elles furent aussi, tout d'abord, dépaysées. Les habitudes ne sont pas les mêmes aux Teureaux que route d'Avallon, que dans le quartier de l'église.

C'est une pompe au lieu d'un puits qui occupe le milieu d'une espèce de place plantée d'herbe à côté des promenades plantées de tilleuls ; c'est la boutique d'un menuisier au lieu de l'atelier d'un forgeron ; c'est le sacristain qui, trois fois par jour, va sonner l'angelus du matin, de midi et du soir ; ce sont les dévotes qui montent, en groupes, presque chaque soir, à l'église, et qui ne font pas beaucoup de bruit ; c'est tout le monde qui passe, chaque Dimanche, pour aller à la grand'messe. Elles étaient là, elles vivaient dans le rayonnement de l'église. Jamais elles n'avaient su au juste ce que l'on y faisait, ni à quelles heures exactement on s'y rendait. Elles en vivaient autrefois à un bon kilomètre ; elles n'en étaient plus, maintenant, qu'à cent pas. On aurait pu croire que la douleur les avait rapprochées de Dieu. Mais non. Elles n'y pensaient pas. Elles n'avaient pas besoin de lui pour chercher, pour trouver leur raison d'être.

Mais on ne peut passer sa vie à pleurer. Il vient une nuit où l'on est si fatigué que le sommeil fond sur vous comme la mort. Et l'on est tout étonné de se réveiller, le lendemain, les yeux secs. On se le reproche. On aurait dû pleurer même en dormant. N'importe. Il faudra, maintenant, que les larmes recherchent leur chemin.

Elles avaient arrangé déjà leur vie. La mère Panainnin avait dit à la Bancale :

— Ma pauvre fille, il ne me reste plus que toi. C'est encore toi la meilleure de toutes. Moi, voici que j'ai plus de soixante-cinq ans, mais je ne suis pas malade. Je suis encore solide. C'est heureux. Et je ne peux pas m'arrêter de travailler. Je m'ennuierais à

ne rien faire. Toi, tu vas rester ici, à t'occuper du linge, du ménage. Tu te feras ta cuisine. De temps en temps, tu viendras me donner un coup de main au lavoir, mais il ne faut plus que tu travailles chez les autres. Oh ! Tu ne dirais rien ! Mais ce n'est pas de ta faute si tu n'es pas forte. Tu t'es assez fatiguée avant la mort de ton père.

La Bancale l'avait embrassée en disant :

— Mais non ! Je ne suis pas fatiguée, je t'assure. Je veux travailler, moi aussi.

Les trente sous que gagnait, chaque jour de la semaine la mère Panainnin arrivaient à faire trente-neuf francs par mois, lorsqu'il n'y avait pas de chômage, et à la condition qu'elle ne fût point malade. Comme elle était nourrie à midi et le soir, c'était plus qu'il n'en fallait à deux femmes qui n'ont pas de frais de toilette et ne sortent jamais qu'en sabots. De plus, il y avait, dans l'armoire, à peu près cent cinquante francs en pièces d'or, qui représentaient les économies de toute une vie de travail, à deux, dans une petite ville. Il y a des retraités qui font du découpage, d'autres de la photographie. D'anciens receveurs des contributions indirectes s'installent, avec chevalet et pinceaux, devant des paysages. Ceux-ci vont pêcher. Ceux-là restent dans leurs jardins à cultiver des fleurs dont les noms et les aspects étranges les ravissent. Tous, apathiques et dignes, se prélassent, la cinquantaine sonnée, dans les petites villes où l'on a, pour eux, de l'estime, de l'admiration. Et les vieux et les vieilles misérables, qui ne voient pas profond dans la vie, les saluent, ne songeant même pas que l'argent donné à ces inutiles devrait

leur revenir, ou, mieux, rester dans leurs poches à eux dont la mort seule peut arrêter l'effort des bras.

Ce furent des mois de vie tranquille pour la Bancale. On la considérait avec sympathie, avec pitié, parce qu'elle venait de perdre son père. Des femmes l'arrêtaient dans la rue et lui demandaient :

— Eh bien, Marie-Louise, est-ce que ça commence à aller mieux ? Est-ce que tu te consoles un peu ?

Elle était bien heureuse que l'on ne fît attention à elle que pour la plaindre. Quand elle allait chez les commerçants, ils la servaient tout de suite ; certains, même, lui mettaient un peu plus que le poids. Elle s'en apercevait bien, mais elle était si confuse qu'elle ne trouvait point d'assez belles paroles pour les remercier. La vie était vraiment douce, comme après les orages où l'on a eu peur. L'eau coule sur le gravier. Des brins d'herbe bruissent. S'il reste des nuages dans le ciel, ils ne sont plus dangereux.

Elle se tenait dans la chambre et s'habituait à elle. Elle ne la peuplait pas de ses rêves de jeune fille. Pourtant, celles de son âge commençaient, comme disent les vénérables mères de famille, à lever le nez dans les rues. On en voyait, des couturières surtout, qui s'en allaient, par groupes de deux, trois et quatre, les yeux en éveil, et la bouche ouverte pour le rire. Elles fréquentaient les bals dans les auberges, l'hiver, et, l'été, dansaient sur les parquets, les jours de fêtes publiques. Elles n'avaient peur de rien, de personne. Elles allaient jusqu'à lire les feuilletons du *Petit Journal*, où l'on parle beaucoup d'amour. Elles répondaient hardiment aux garçons qui les interpellaient, qui les suivaient. Elles

portaient des bottines, et des chapeaux. Elle ne leur ressemblait pas. A seize ans, elle était la même encore qu'autrefois. Elle ne s'arrêtait pas à flâner dans les rues. Et puis, elle avait eu beau perdre son père : les garçons ne faisaient pas attention à elle. Ils s'abstenaient seulement de se moquer d'elle, en imitant sa démarche et criant :

— Cinq et trois font huit !

Les premiers Dimanches, comme c'en est l'habitude lorsque quelqu'un de la famille est mort, elles allèrent ensemble à la grand'messe. L'église n'avait plus le même aspect que le jour de l'enterrement : elle était moins triste. Elle n'était pas non plus la même que le Jeudi de la première communion : elle était moins étincelante de lumières. C'était une église de Dimanches ordinaires. L'après-midi, elles sortaient vêtues de noir, ou bien, elles restaient au coin du feu. La Bancale était heureuse. La mère Panainnin commençait à trouver les heures longues : les Dimanches devaient avoir vraiment plus de vingt-quatre heures. Pourtant, dans les lavoirs, on ne la reconnaissait plus. Elle qui avait toujours le mot pour rire, qui racontait des histoires à n'en plus finir, elle ne disait plus rien. Elle qui n'avait pas sa pareille pour vider son verre chez les bourgeois, qui ne se gênait pas pour réclamer la goutte quand le travail avait été dur ou qu'il faisait froid, elle ne buvait presque plus que de l'eau. Les premiers jours, certainement, cela parut tout naturel. Mais, quand la Lécrevisse vit que cela continuait, elle lui dit, devant tout le monde :

— Eh bien, Mélie, tu t'es donc acheté une conduite?

Car ce n'était un secret pour personne qu'elle était portée sur la bouche. On disait même : sur la gueule. Autrefois, elle avait toujours, dans l'armoire, un sac de café et une bouteille de goutte. La Lécrevisse en savait quelque chose. Que d'après-midi de Dimanches elles avaient passés ensemble à boire uniquement pour le plaisir de boire ! Alors, chaque Dimanche était comme une oasis de repos et de joie où l'on entre après avoir traversé le rude et brûlant désert de toute une semaine.

Mais qui ne serait sensible au charme du printemps? Les matins d'Avril sont deux fois délicieux, étant des certitudes de beaux jours en un mois qui est la promesse d'une belle année. Pas une âme ne peut désespérer quand un soleil tout neuf reluit dans le ciel pur. Et la mère Panainnin retrouva, peu à peu, du goût à vivre. Elle redevint, jour par jour, la joie des lavoirs. Sans doute, elle avait perdu son homme, mais plus d'une laveuse, à commencer par la Lécrevisse, pouvait en dire autant, qui n'avait pas, pour cela, perdu sa gaîté. On disait, pour s'excuser :

— Allez ! Il n'y a pas plus tranquilles que les morts ! Ils n'ont pas autant de tourments que nous !

Et ensuite, on tâchait de leur ressembler, en se créant le moins possible de tourments. Au lieu de se dépêcher de rentrer le soir, sa journée finie, elle s'attarda, plus encore qu'autrefois, dans les cuisines des bourgeois. Elle ne pouvait pas se décider à en partir. Elle s'y trouvait bien. Il lui devenait indifférent que sa fille l'attendît pour se coucher, pour s'endormir. Quand on a lavé, brossé, savonné du linge, de sept

heures du matin à sept heures du soir, l'été, ce serait bien le malheur si l'on n'avait pas le droit de se reposer en savourant son café et son verre de marc ! Elle retrouva aussi ses Dimanches, plus beaux encore que ceux d'autrefois : elle ne dépendait plus de Panainnin. Son argent lui appartenait. Sans sourciller, à une heure de l'après-midi, elle disait à la Bancale :

— Il fait rudement beau, cette après-midi. Va donc te promener un peu, jusqu'à six heures. Ça te fera prendre l'air !

La Bancale ne pouvait guère marcher. Elle n'aimait pas rester trop longtemps dehors. Mais, puisque c'était sa mère qui le lui disait, elle sortait. Elle se fût bien gardée d'aller en ville. Comme lorsqu'elle était petite, elle avait encore aussi peur de la ville, surtout le Dimanche. Ceux qui se reposent n'ont pas autre chose à faire que de dévisager les passants, de les suivre du regard, comme des distractions dont on veut profiter totalement, jusqu'au moment où ils disparaissent au tournant de la rue. Elle s'en allait, suivant un sentier qui file entre des jardins. Dans leurs haies poussaient des sureaux dont elle reconnaissait l'odeur. Ensuite, c'était l'écurie où vivait l'âne du menuisier. Elle longeait le mur du cimetière. Des lézards, qui devaient vivre, eux, dans les tombes, sortaient de la nuit pour essayer de dormir au soleil ; mais le bruit des sabots sur le sable, sur les pierres, les réveillait. Ils s'en allaient vite. Ils rentraient peut-être dans les tombes. Puis le sentier descendait vers les bois de la cascade. Mais elle n'allait point jusqu'au bois. Elle s'arrêtait, s'asseyait à l'ombre sous un gros chataîgnier. Elle allait avoir dix-sept ans, et elle était assise, toute seule, par une brûlante après-midi d'été, sur de l'herbe sèche. Elle se disait :

— Ma mère ne m'embrasse plus comme il y a quelque temps... Il va peut-être falloir encore que j'aille travailler chez les autres. C'est que je ne suis guère forte !

Elle était à peine partie, que la Lécrevisse, ou quelque autre vieille femme, arrivait. Et ce n'étaient ni une livre de veau, ni un litre de rouge, qui suffisaient. Elles mangeaient, elles buvaient toute l'aprés-midi, la porte fermée sur leur plaisir pour l'avoir à elles tout entier. Tant que l'on est sur la terre, il faut prendre du bon temps. C'est déjà bien trop que tous les jours de la semaine soient réservés au travail !

Elle ne dépendait plus de Panainnin. Jamais, de son vivant, il ne l'eût laissée se reposer un jour de semaine. D'ailleurs, elle n'y aurait même pas pensé. Mais il n'était plus là.

La première fois, cela lui parut bien un peu drôle, de rester chez elle un Lundi. Elle avait dit, le matin, à la Bancale :

— Ma foi, je suis trop lasse. Va donc donc dire à Madame Thiéblot que je ne peux pas aller laver sa lessive. Qu'elle en cherche une autre ! Qu'est-ce que tu veux, ma fille ! On ne peut pas se tuer ! Je me fais vieille. Et il va peut-être bien falloir que tu te remettes à travailler.

Le Bancale fut courageuse. Elle se raidit, se redressa pour ne pas être écrasée par le poids de la vie. Car il fallut bientôt qu'elle travaillât pour nourrir sa mère. La vieille avait vu qu'un jour de travail peut devenir un jour de repos. Elle n'inventait même plus de prétextes à rester chez elle. Elle se levait tard. La Bancale, en revanche, se levait de bon matin. La vieille, aussi, sentait dans l'armoire ses économies accumulées. Panainnin vivant, elle

se fût bien gardée d'y toucher. Cet argent-là, pour lui, était sacré. Ces dix louis en représentaient, des gros sous, arrachés un par un à la vie qui voulut tout pour elle ! On ne devait s'en servir qu'à la dernière extrémité, lorsque, par exemple, il faut à toute force appeler le médecin. Ils avaient servi, pour la première fois. lors de l'enterrement du vieux, mais aussi, on lui avait fait un enterrement de troisième classe, la quatrième étant réservée aux très malheureux qui s'en vont mourir à l'hospice. Et la mère Panainnin se disait :

— Ma foi, mourir dans un lit à l'hospice ou chez soi, c'est toujours la même chose.

Ou, plutôt, elle ne se disait rien du tout. Elle se laissait mener, emporter par la vieillesse et la gourmandise. Toute sa vie, à cause de son homme, elle s'était retenue de trop boire, de trop manger. Toute sa vie, pour élever ses filles, elle avait travaillé. Elle pouvait bien, maintenant, se reposer. Ah ! Si, de Paris, elles l'avaient aidée, si seulement chacune lui avait envoyé cinq francs par mois, c'eût été le Paradis. Mais, grand Dieu ! qu'étaient-elles devenues ! Il lui restait du moins la Bancale, la plus faible, la plus déshéritée, qui payait, de sa personne, pour les quatre autres. Mais on allait bien voir ce que cent cinquante francs représentent de bonheur.

Tout de suite, dès le commencement de la débâcle, la Bancale avait été frapper à des portes. Mais les dames qui, autrefois, l'avaient prise comme servante, se souvenaient qu'elles n'avaient pas pu la garder longtemps. Elles lui répondaient toutes :

— Pour le moment, je ne vois rien à vous donner. Mais, si j'ai besoin de quelqu'un, je penserai à vous.

Et il fallait bien s'en aller en remerciant quand même, parce qu'avec les riches l'arrogance ou seulement la franchise ne servent de rien, ne peuvent que nuire. Quelques-unes ajoutaient :

— Sûrement, c'est bien ennuyeux pour vous, ma pauvre petite, que votre mère ne travaille presque plus. Mais la Providence est là : il ne faut jamais désespérer !

C'est étonnant, comme l'on parle de la Providence aux malheureux ! On se demande à quoi elle sert puisque, toute leur vie, les pauvres restent pauvres.

A la fin, elle trouva une place de domestique dans une auberge sale, à l'entrée de la ville, près du champ de foire des Roches. Elle était nourrie, logée, et gagnait quinze francs par mois. Elle se levait dès l'aube, et ne se couchait que très tard. Elle n'était pas la servante accorte qui, le sourire aux lèvres, ne s'occupe que de servir les clients : cela ne l'eût point fatiguée, car les clients, en temps ordinaire, étaient rares. Elle était la domestique qui soigne les cochons et les vaches, qui frotte sur le sable, avec un torchon d'herbe verte ou de paille, des marmites irrémédiablement noires de suie, qui va dans les champs piocher, ramasser les pommes de terre, dans les prés aider à charger sur les chariots les bottes de foin et les gerbes de blé. Le Dimanche, elle entendait sonner la grand'messe et les vêpres au clocher de l'église qui lui semblait si lointaine! Pour la ville, c'était vraiment Dimanche : celles de son âge sortaient avec des robes blanches et des ombrelles rouges. Ici, c'était jour de travail, et elle gardait ses vieux sabots, son vieux jupon. Elle n'avait jamais le temps de se peigner, de se laver les mains. A quoi bon, d'ailleurs ! Elle était la domestique qui n'est pas une

jeune fille, qui est une machine à travail, qui est un souillon que les délicats ne voudraient pas toucher avec des pincettes. Elle couchait sur une paillasse, entre la cave et l'écurie, dans une espèce de soupente où d'autres qu'elle avaient déjà couché. Il n'y avait même pas une table, même pas une chaise. Lorsqu'elle était trop fatiguée pour dormir, lorsqu'elle avait trop chaud ou trop froid, elle se retournait sur la paillasse. Été comme hiver, dans les ciels purs, les étoiles sont luisantes. Elle les regardait à travers une lucarne poussiéreuse. Elle se souvenait des temps anciens. Elle était bien moins malheureuse chez les bourgeois, chez les commerçants. Sa vie descendait dans un trou d'ombre, dans un trou noir. Elle avait la fièvre. Elle pleurait. Mais elle travaillait pour sa mère qui était bien vieille, qui, elle, ne pouvait plus travailler, qu'elle ne voyait plus, maintenant, que le premier jour de chaque mois.

Car la mère Panainnin n'oubliait pas de venir chercher les quinze francs. Et elle ne se gênait pas pour se faire servir la goutte, à l'auberge même où peinait sa fille. Lorsqu'elle était bien disposée elle payait un verre à Leuthreau, l'aubergiste, et elle lui demandait s'il était content de la Bancale. Elle avait pris l'habitude d'aller dans les auberges. On ne pouvait pourtant pas la mettre à la porte, refuser de lui servir ce qu'elle demandait. Mais on avait honte pour elle. On pensait :

— Ah ! comme on voit bien que le pauvre père Panainnin n'est plus là !

Les bons repas à huis clos ne lui suffisaient plus. On la rencontrait dans les rues à la nuit tombante, qui titubait. Elle connut les lendemains d'ivresse où, dès le matin,

quand on se réveille, la vue d'une bouteille de vin rouge, d'une assiette où il reste de la sauce, vous font lever le cœur. Il semble que ce soit fini de vivre. On se dit :

— Certainement, si ça continue, je vais mourir tout-à-l'heure.

Il semble que l'âme soit prête à s'échapper, qu'on se la sente, comme le cœur, sur le bord des lèvres.

On avait eu beau la sermonner, beau lui dire :

— Voyons, mère Panainnin, c'est honteux, à votre âge, de vous mettre dans des états pareils !

Rien n'y avait fait.

Pourtant, tout a une fin. C'est une grosse somme, que cent cinquante francs. Avec trente roues de brouette, comme on appelle les pièces de cent sous, on peut promener sa misère par de beaux chemins, mais pas jusqu'au bout d'une vie, quand on ne se décide pas à mourir. La mère Panainnin ne se découragea point pour si peu : elle prit à crédit, lorsque les quinze francs du mois étaient épuisés. De tout cela, la Bancale ne savait rien. Ce n'est pas que les petites villes soient bien délicates, mais on la voyait si misérable et si courageuse à la fois, que l'on évitait de parler devant elle de sa mère.

Un soir de Juin, bien des jours avant la fin du mois, la mère Panainnin arriva chez les Leuthreau, comme une bête traquée, ses cheveux blancs tout défaits. La Bancale était encore dans les champs. Elle voulait que Leuthreau lui avançât les quinze francs. C'est pour le coup qu'il se mit en colère. Au fond, c'était un brave homme qui faisait travailler la Bancale comme une bête de somme, mais qui donnait à regret

à cette vieille “ soulaude ” les quinze francs que sa fille gagnait péniblement. Elle eut beau lui expliquer qu’elle allait être saisie, il lui dit :

— C’est bien de votre faute. Si vous n’aviez pas tant bu !...

Elle regimba. Leuthreau ne voulut rien entendre. Elle partit. Il en est du crédit comme des cent cinquante francs : il ne dure pas toujours. Les commerçants, à la fin des fins, se fâchent.

Le dernier jour du mois de Juin, Leuthreau mit quinze francs dans la main de la Bancale. La nuit était tiède, pleine de grillons, claire d’étoiles. Il lui dit des mots qui se suivaient en phrases, et qu’elle écoutait, bouleversée. C’était comme si un soleil se fût levé en elle, qui portait la lumière dans les moindres coins de sa vie. Leuthreau ne put l’empêcher de partir.

Elle n’eut pas peur, ce soir-là, des gens qui étaient assis sur le pas de leur portes : ils pouvaient la regarder une fois de plus. D’ailleurs, quand ils voyaient que c’était elle, on aurait dit qu’ils s’arrêtaient de rire, qu’ils se mettaient à parler à voix basse, à chuchoter. Elle arriva dans la chambre où vivait d’habitude sa mère : il n’y avait personne. La porte était grande ouverte, comme pour donner aux vieux meubles le temps de s’en aller, eux aussi, avant la saisie, avant demain. Elle appela :

— Maman ! Maman !

Aucune voix ne lui répondit. Elle posa ses quinze francs sur le coin de la cheminée.

Puis elle prit par le petit sentier entre les jardins. Elle passa sous le mur du cimetière. Des plantes, qui

poussaient entre les pierres, faisaient de petites ombres à la clarté de la lune, longues, ténues comme des lézards qu'aucun bruit ne dérange, qui sont bien habitués à la vie des cimetières, à la vie des morts.

Elle descendit plus bas que le châtaignier.

Elle était à l'âge où les jeunes filles disent, comme sa sœur Augustine l'avait dit le soir de la première communion :

— Je suis allée faire un tour du côté de la cascade.

HENRI BACHELIN.

EN RELISANT "COLETTE BAUDOCHE"

Sans doute il est trop tard pour parler encor d'elle... mais pourquoi serait-il trop tard, si tout le nécessaire n'a pas été dit ? Je ne prétends révéler cette œuvre à personne: elle n'a manqué ni de critiques ni de louanges; on l'a d'emblée mise à son rang. Aussi bien faudrait-il être un peu barbare pour n'avouer point qu'elle marque un progrès dans l'art de Barrès. Lui qui naguère, en Grèce, se sentait étranger, on dirait que la grâce attique l'a touché tandis qu'il revenait à sa Lorraine. Les justes proportions d'un sûr dessin, les contours précis, mais baignés d'une atmosphère vaporeuse, la sobriété des couleurs, une discrétion qui n'ôte rien à la force, une sorte de noble familiarité, — tout dans ce roman illustre la récente affirmation de son auteur : "qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture prend un caractère classique." — Mais la pureté de la forme n'est-elle pas d'autant plus aisément obtenue que la matière est moins nou-

velle ? N'est-ce pas être classique à trop bon compte, que de faire fond sur un sentiment traditionnel et populaire, et d'émouvoir ainsi chez le lecteur une fibre toute prête à vibrer ? Tel est le doute que Ruyters formulait ici dès la première heure. Des éloges tendancieux, qui se seraient aussi bien adressés à un livre de qualité moins rare, pourvu que l'intention en fût pareillement édifiante, ont provoqué maints critiques à contester le sujet même, à déplacer le problème posé, à rejeter la solution choisie. Or j'estime que cette solution s'impose; en accordant à Barrès l'essentiel de son dessein, essayons de découvrir quels moyens il a négligés, qui l'eussent fait accepter de tous.

Les deux volumes des *Bastions de l'Est* diffèrent et se correspondent de la manière la plus heureuse. Toute redite nous est épargnée, chaque récit a sa tonalité particulière, grâce au contraste entre les deux figures principales — ce jeune homme et cette jeune fille, à qui le même patriotisme ne peut inspirer ni les mêmes pensées, ni les mêmes décisions. J'admire, dans l'un et l'autre cas, l'appropriation parfaite des personnages et de l'action. En quoi *Colette Baudoche* est-elle supérieure aux *Oberlé* de M. Bazin ? Non seulement le pathétique y reste plus intérieur, moins romanesque, moins théâtral; mais de plus la même anecdote (une jeune fille qui refuse d'épouser un Allemand) n'a

pas dans les deux romans une égale valeur représentative, n'étant pas rapportée à la même province. L'âme de l'Alsace ne peut pleinement se révéler qu'incarnée dans un personnage viril. L'avenir de l'Alsace est dans ses jeunes hommes; c'est à eux que s'offre l'alternative nettement posée par Barrès : émigrer, ou s'adapter; — rester libres, en cédant le sol natal; ou servir pour le conserver. Le second parti ne convient qu'à une race assez forte, assez confiante en ses vertus, pour être sûre que le " service de l'Allemagne " ne se tournera pas en servitude. Dans son effort de résistance, l'Alsace saine et solide a de vigoureux appuis : elle possède l'industrie, la richesse, les qualités d'une bourgeoisie capable de garder un rôle dirigeant et d'opposer son influence aux autorités officielles. D'autre part, l'emploi d'un dialecte séculaire a d'abord permis a tout Alsacien de parler allemand sans se fondre dans la masse germanique, sans rompre avec ses frères ni avec son passé ; et si l'on a vu depuis peu le culte exclusif de ce patois enfermer quelques esprits dans un particularisme sans grandeur et sans avenir, une élite vigilante peut maintenir la langue française comme condition de vraie culture ; elle le peut, sans que la vie quotidienne, sans que l'activité pratique, se trouvent par là compromises, — Mais notre pauvre Lorraine... Toujours je lui prête les traits de ces femmes que j'ai rencontrées

souvent dans les hameaux de la Seille, toutes pareilles de visage, de langage et de costume aux villageoises qui viennent au marché de Nancy. Des deux côtés de la frontière, c'est le même parler lorrain, aussi ancien que celui de L'Ile de France; et des deux côtés c'est la même race, prudente, patiente, réticente, riche en courage militaire, mais longtemps déshabituée, par les malheurs de son histoire, des entreprises hardies et de l'effort en commun; par suite, médiocrement armée pour la lutte des affaires. La Lorraine, plus que l'Alsace, diffère de ses conquérants; elle est plus écrasée par eux. Elle ne peut se les assimiler sans qu'ils le sachent et sans qu'ils y consentent; elle ne peut s'assimiler à eux superficiellement, à demi. Il lui faut donc ou bien se réserver, se fermer aux nouveautés allemandes : c'est alors la lente agonie, la décadence économique, toute la richesse, tout le pouvoir tombant aux mains des immigrés; — ou bien se transformer résolument, pour que la concurrence soit égale : mais changer à ce point, c'est proprement mourir. Sans prétentions métaphysiques, l'histoire de Colette est un symbole; elle ne condense pas seulement une foule de destins individuels; elle résume un destin collectif.

Là-dessus un critique nous dit : " Ce symbole n'excuse point une erreur de psychologie. L'amour ne connaît que soi-même. Si Colette aime passion-

nément Asmus, elle l'épousera sur l'heure, en dépit des haines héréditaires." Ah! la belle découverte... La passion arrange si bien toutes choses, qu'en son nom j'ose proposer une combinaison moins prévue: Si Colette aime Asmus assez passionnément, j'entends qu'elle tombe dans ses bras, sans passer devant maire ni curé; ce sera l'apothéose du sentiment humain, planant au-dessus des lois, des religions, des patries... Je voulais exagérer, j'atténue: Colette, séduite, n'aura qu'un enfant, qu'elle a chance d'élever à sa guise ; mais Colette, mariée, s'engagerait à mettre au monde une légion de petits Asmus; ils grandiraient pour servir, non l'humanité, mais le roi de Prusse; et je ne compte pas qu'en un jour de bataille, ils tourneraient la crosse en l'air. En somme, on demande à Barrès, non pas un autre dénouement, mais bel et bien une autre histoire. Passe encore, si lui-même nous avait donné le change et s'il nous avait fait croire à la passion de Colette. Il s'en est soigneusement gardé: Sa Colette modeste et tendre, point sensuelle et peu rêveuse, attend patiemment auprès de sa mère un compagnon qu'elle puisse aimer. Ceux de son peuple sont partis; elle se soucie peu des autres; mais son cœur solitaire, vide de tout amour, ne peut rester impassible à la passion d'Asmus, à son dévouement délicat; peu à peu, elle éprouve à son égard ce qu'il faut d'estime et de sympathie, pour rendre plus qu'acceptable

un mariage de raison. De même, on ne voit pas bien la Lorraine portée un jour vers son vainqueur par un vif élan d'amour; mais que ce vainqueur la ménage et la caresse, c'est un mariage de raison qui pourrait la tenter aussi. Reste à savoir s'il est possible. Les motifs qui font reculer Colette sont ceux-là même devant lesquels la Lorraine s'arrêterait. Il est vrai que la Lorraine a de plus un amoureux qui n'est pas loin; exigeriez-vous donc, pour approuver Colette, que son cœur appartînt d'avance à l'un de nos hussards ou de nos chasseurs à pied ?

Assurément Asmus mériterait d'être heureux. Sa bonne volonté nous désarme, et même nous flatte à l'excès. Il est trop rapidement, trop entièrement conquis; non seulement par le charme de Colette, mais par le prestige de la culture française. La vraisemblance exigerait qu'il se défendît davantage, en s'obstinant à réclamer, pour l'esprit un peu lourd et gauche de son peuple, un privilège de puissance, de solidité, de profondeur. Le conflit des deux cultures, qui devrait avoir lieu, jour après jour, dans la conscience d'Asmus, est remplacé à moins de frais par un conflit extérieur, ou plutôt par une courte discussion entre Asmus et son collègue pangermaniste. Ainsi le roman gagne en concentration, mais aux dépens de la vie; et vingt pages de dialectique abstraite glacent l'émotion la mieux disposée. Toutefois admettrons-nous que

l'auteur se trouve ici dans une position fausse ? que les thèses proclamées par le pangermaniste au profit de sa race soient tout justement les mêmes que Barrès soutient au point de vue français ? — Non, le nationalisme de Barrès, quels qu'en soient d'ailleurs les défauts, se présente comme un programme de défense et de conservation ; le pangermanisme est une doctrine d'expansion et de conquête. A le combattre, Barrès ne se contredit point ; il n'a jamais demandé qu'on envahît la Belgique ou la Suisse, en affirmant aux Genevois, aux Flamands, qu'ils sont Français sans le savoir, et malgré eux. Je regrette seulement que Barrès ait connu trop peu l'Allemagne pour pénétrer jusqu'à l'essence de l'impérialisme allemand : Comme bien des Français, il en juge surtout par des citations de journaux. La brutalité des formules lui cache le vieux fonds mystique. Peut-être est-il de ceux-là qui prennent Bismarck pour un pur réaliste — oubliant qu'à ses yeux, si la force est sacrée, c'est comme signe et comme résultat de profondes vertus nationales, et qu'ainsi, même préparé par la ruse et le mensonge, le triomphe de la force est un jugement de Dieu. Il y a moins loin qu'on ne pense de cette philosophie à celle de Carlyle, qui chez nous n'a pas manqué d'admirateurs. Dans les deux cas la source est romantique. Et si l'on croit à l'unité du romantisme européen, c'est par là seulement qu'on peut établir une

solidarité secrète entre Barrès et les impérialistes d'outre-Rhin : Soumettre à la terre, aux morts, à l'instinct, la volonté réfléchie des vivants, c'est incliner en effet vers une théorie du droit historique qui justifiera tout ensemble, chez les plus faibles, la défense, et chez les plus forts, l'agression.

C'est au sortir d'une messe solennelle, dédiée à la mémoire des Français tués devant Metz, que Colette éconduit le pauvre Asmus. Ce renoncement soudain l'apparente, nous dit-on, aux héroïnes de Corneille. Pourtant elle ne tend point sa volonté contre une passion rebelle, elle n'a pas conscience de se vaincre elle-même, elle ne pressent point sa souffrance à venir ; car son affection naissante, ses vœux de bonheur personnel, ont disparu dès qu'ont surgi, dans l'ombre de la cathédrale, les antiques traditions de patriotisme et d'honneur. Barrès a voulu qu'il en fût ainsi; cette crise finale ne dément point le caractère de Colette; et toute autre façon de nous acheminer au même dénouement, eût moins ému le plus grand nombre des lecteurs — ceux qui tiennent l'honneur et le patriotisme pour des instincts spontanés, dont c'est presque un sacrilège que de chercher les raisons. Barrès écrit pour ceux-là, non pour les disciples d'Hervé. Mais il existe encore d'autres esprits qu'il valait la peine de toucher et de convaincre ; ils se déclarent cette fois peu touchés et mal convaincus : Déterminée brusquement par l'émotion

d'une solennité funèbre, la décision de Colette apparaît trop comme un acte de soumission au passé, comme un sacrifice des vivants aux morts. Or si, dans cette occasion, la voix des morts mérite obéissance, c'est que ses ordres vont dans le sens de la vie, c'est qu'elle rappelle les vivants à la défense de leurs biens les plus précieux. Nous le croyons, mais il faudrait que nous n'en pussions pas douter. "Pourquoi, me dit-on, Colette indécise, n'irait-elle pas chercher conseil auprès d'une de ces " *dames de Metz* ", qui veillent là-bas au culte des souvenirs français ? Cette dame, moins indignée qu'attristée, forcerait doucement Colette à bien regarder en face tout ce que son trouble lui cache, les conséquences proches et lointaines, pour elle-même et pour autrui, d'un mariage avec Asmus ?... " — Pour moi, voici comment, fermant le livre, j'aime à me raconter la fin de cette histoire: Colette a prié pour les morts; elle a consulté la dame de Metz; et pourtant son cœur reste partagé. Mais en l'absence d'Asmus, elle est reprise et dominée par mille influences lorraines : impressions d'enfance, lectures, propos entendus, attitude de la famille et des amis. Et voici qu'Asmus revient, toujours tendre, toujours docile, mais tout de même un peu " regermanisé ", d'accent, d'allures et de pensée. Peut-être amène-t-il avec lui quelque respectable parente qui, témoignant à Colette une indulgence un peu

contrainte, enveloppant de douceur ses exigences fort naturelles, lui laisse entrevoir l'étendue de ses obligations futures. Bref, Colette découvre à nouveau qu'Asmus est bien un étranger, que l'épouser serait devenir étrangère, et qu'elle ne saurait être heureuse à ce prix. Alors seulement, Colette obéit à ses morts; non pour leur payer une dette, mais parce que leur cause est demeurée la sienne, et qu'elle sent leur âme mêlée à son âme, malgré ses efforts pour l'en séparer.

Qu'on me pardonne cette fantaisie de refaire une œuvre bien faite; je ne me la permets que pour indiquer à quelles conditions un livre, — et particulièrement une fiction romanesque, peut s'employer à rajeunir une tradition affaiblie : c'est en nous en faisant toucher les racines toujours vivantes, où notre existence actuelle s'attache encore et s'alimente à notre insu. Au lieu de maudire la raison critique, fournissez lui les intuitions, les faits certains, qui l'empêcheront de fonctionner à vide. Bon nombre d'antipatriotes sont tels par défaut d'imagination. Des esprits mal informés, élevés loin des frontières, ne connaissant de l'étranger que les gens de leur parti, se figurent que l'intérêt de classe, ou la raison impersonnelle, peut abolir l'ensemble d'habitudes, de souvenirs, de sentiments, qui marque en chaque individu le caractère de sa nation. Ce caractère persiste au plus profond d'eux-mêmes; mais, faute

d'en avoir éprouvé la puissance, ils ignorent que tout leur être en dépend, et qu'une tyrannie qui le blesserait atteindrait du même coup leur raison, leur liberté, leur volonté de justice. Pour dissiper leur ignorance, un seul exemple concret vaut mieux que tous les discours. Dans l'abstrait, toutes les différences de nature (comme celles entre les patries) semblent une offense à l'ordre ; mais pratiquement, efficacement, nous ne pouvons aimer l'ordre que s'il fait une place à notre nature, avec ce qui la distingue. A défaut d'épreuves réelles, l'art peut nous rappeler cette vérité sans qu'on lui reproche de sortir de son rôle. Ce n'est pas nous qui lui demanderons de servir aucune thèse ; mais il doit, par ses inventions, élargir le champ des expériences qui déterminent la direction de notre vie.

MICHEL ARNAULD

L'OMBRAGEUSE

I

Stupéfait et tout essoufflé d'avoir couru pour les rejoindre, Raymond Daquin contemplait en silence, l'une après l'autre, Paulette et Boboli qui souriaient, amusées de son émoi. " Comment, s'écria-t-il enfin, vous êtes ici, et je l'ignorais !.. Si je ne vous avais pas rencontrées par hasard, je ne saurais rien encore !.. Ah, je vous en veux, pourquoi ne m'avoir pas prévenu ?... " Et reprenant la main de Boboli, d'un air à la fois de ravissement et de reproche, il considérait à nouveau la jeune femme dont les yeux brillaient entre ses cils entreclos.

Mais sans laisser à son amie le temps de s'expliquer : Voyons, Raymond, c'est une surprise, fit Paulette. Ne le comprenez-vous pas ?.. Vous finiriez par faire supposer que notre arrivée vous dérange... Au fait, j'ai idée que durant le voyage, vous ne vous êtes refusé aucune distraction... Le jeu, les femmes, que sais-je !... Quand on mène une vie sage et réglée, on n'a point la mine que vous avez. " D'un doigt cruel, en même temps, elle indiquait les joues creuses de Daquin, ses paupières lasses et ridées, le pli qui marquait les coins de sa bouche.

Le tendre plaisir dont s'animaient les traits du jeune homme à l'instant s'éteignit. Il rougit : " Oh, Paulette,

fit-il, pourquoi dites-vous cela, puisque vous savez bien que ce n'est pas vrai ?... Je me porte à ravir au contraire... Et puis, ajouta-t-il, en jetant un coup d'œil anxieux à Boboli, croyez-vous qu'en votre absence, j'aurais eu le cœur de songer à ces choses ? "

Boboli, d'ailleurs, semblait n'avoir rien entendu et coupant court, " Nous sommes arrivées hier soir seulement, fit-elle d'un ton posé, et c'est la première fois que nous mettons le pied dans la rue. Vous jugez si vous avez de la chance de tomber ainsi sur nous !... Ne vous plaignez donc pas... Personne, pas même l'Ombrageuse, ne nous attendait... Que voulez-vous : on s'ennuyait, seules là-bas ; alors, tout d'un coup, nous nous sommes décidées, et voilà... Par exemple, continua-t-elle gentiment, je pensais bien trouver un autre accueil !... Nous ne sommes jamais venues ici ; nous comptions un peu sur vous, je l'avoue, pour nous piloter : si vous boudez, il va falloir se passer de vos soins... "

Vivement, Raymond se redressa. " Chère amie, avez-vous pu croire que c'était sérieux ?... Il est vrai, je vous ai mal témoigné ma joie ; j'étais si peu préparé à cette rencontre !... Mais je vous tiens à présent ; que vous le vouliez ou non, je ne vous lâche plus... Je suis si heureux chaque fois que je puis me dévouer un peu pour vous !... Du reste, reprit-il hâtivement, toutes seules, vous n'en sortiriez pas... Il y a tant de choses à voir ici ! Je vous assure, vous ne regretterez point le déplacement ; le pays est charmant... Pour commencer, si vous voulez, nous irons aux Sources... Justement je m'y rendais quand je vous ai aperçues." Les jeunes femmes n'étaient impatientes que d'avancer : la proposition fut incontinent acceptée.

Loquaces, allègres et le nez en l'air, ce furent elles qui semblèrent l'entraîner au travers des tranquilles jardins qu'une limpide odeur d'eaux et de verdures de toutes parts enveloppait.

Si pressant que fût leur bavardage, Raymond, taciturne et comme absorbé, à peine les entendait-il. Une expression de ferveur maladive éclairait son pâle visage amaigri. Bouleversé encore, il ne pouvait quitter Boboli des yeux. Parfois ses lèvres remuaient, un moment il paraissait chercher en lui des mots qui ne voulaient pas sortir. En riant alors, l'une des jeunes femmes le tirait par la manche. " Eh bien, quoi, Raymond, où êtes-vous ?... Vous rêvez ?... " Il se ressaisissait en sursaut et avec un sourire craintif. " C'est la surprise, faisait-il, excusez-moi : je ne m'y accoutume que peu à peu... " De peur d'une question ou d'une moquerie de Paulette, il se mettait ensuite à parler au hasard, pour détourner l'attention. " Cette espèce de coupole que vous voyez derrière les arbres, c'est le Casino... Les Sources sont de l'autre côté : inutile de chercher, on ne les distingue pas... Ici, nous sommes aux Quinconces. Et montrant les larges allées vides que la fraîche clarté du matin illuminait : Ils ne sont guère fréquentés en ce moment... Vous verrez dans une heure !... Après avoir pris les eaux, tout le monde s'y assemble, à causer et flâner jusqu'à midi... " Mais comme ils atteignaient un carrefour dégarni d'ombrage, il s'arrêta court à l'aspect d'une grosse dame en robe verte qui, du plus loin qu'elle l'avait aperçu, s'était redressée, à demi, d'un air indigné, pour mieux le désigner au jeune homme assis auprès d'elle.

Daquin avait changé de couleur. Immobile, incertain,

un instant il parut près de rebrousser chemin. Tout occupées de parler, Paulette et Boboli cependant avaient continué d'avancer : il lui fallut bien se décider à son tour : tête basse, sans même chercher à se faire une contenance, il rejoignit les jeunes femmes qui, ayant ralenti le pas, l'observaient, étonnées de son manège. Elles eurent beau le presser, il fut une minute à se trouver en état de satisfaire leur curiosité. « Ce n'est rien, finit-il par expliquer. Ne faites pas attention... C'est la Colonelle et son frère Philippe... Philippe Latour. Nous sommes assez amis... Une femme excellente, la Colonelle, mais elle a ses idées sur mon compte... Elle prétend que si je parais parfois un peu fatigué, c'est à cause de ma conduite... Elle me voudrait tout le temps au lit, à prendre des tisanes... Alors, vous comprenez, en m'apercevant avec vous... » Un éclat de rire des jeunes femmes lui coupa la parole. « Vous voyez bien, s'écria Paulette, qu'est-ce que je disais tout à l'heure... J'avais raison... »

Loin de le troubler, leur gaîté parut rendre à Raymond toute son assurance. « N'est-ce pas que c'est absurde, fit-il. Seulement, pour l'empêcher de jaser, j'aimerais autant ne pas me trouver à nouveau sur son chemin... Aussi, réflexion faite, je ne vous conduirai pas aux Sources. A demain, la cure ! Allons au Pavillon plutôt, prendre une limonade ou un porto... A cette heure, nous ne manquerons pas d'y rencontrer des visages de connaissance... D'ailleurs, c'est une des curiosités qu'il faut voir... « Et se hâtant de faire demi-tour avant toute objection, il les emmena à sa suite, par un sentier de traverse qui s'ouvrait non loin, entre deux massifs.

Une rue large et animée, au sortir des Quinconces,

s'étendit devant eux. Une grande ombre oblique coupait de biais son pavement de galets ronds. De chaque côté, au-dessus des petites boutiques qu'ils abritaient, des velums et des tentes de couleur brillaient dans l'air vif. Pour leur faire signe de le suivre, Daquin, près de traverser la chaussée, se retourna vers ses compagnes ; mais elles n'étaient plus près de lui : à quelque dix pas de là, devant la montre d'un bazar, les jeunes femmes étaient brusquement tombées en arrêt. En vain, les ayant rejointes, voulut-il les entraîner, Paulette et Boboli ne l'écoutaient guère ; rien ne semblait plus exister pour elles que les verroteries, les bois sculptés et les babioles profusément assemblés sous leurs yeux. Tout au long des maisons, les étalages se succédaient : en face de chacun d'eux, force fut à Raymond de se morfondre, derrière les jeunes femmes que transportait le plaisir d'une découverte incessamment renouvelée. Elles s'étaient arrêtées de bavarder. Penchées sur les vitrines que leur haleine touchait, pendant un instant, elles restaient immobiles : un objet nouveau les attirait ensuite un peu plus loin ; vivement, elles se rapprochaient, ou bien, tournant la tête, elles invitaient auprès d'elles Raymond qui, sans plus songer à les contrarier, s'empressait aussitôt vers Boboli, d'un air timide et heureux tout ensemble.

Quelque inattention qu'eussent rencontré jusqu'ici ses muettes instances, Daquin, en effet, ne se décourageait pas. Suspendu aux gestes de la jeune femme, au moindre sourire qui tombait de ces lèvres mobiles, son regard n'avait point cessé d'espérer et d'attendre. Paulette, un moment, s'étant attardée, il se rapprocha sur-le-champ de Boboli et parut près de prononcer, enfin, les mots

difficiles qui, depuis une demi-heure, s'efforçaient en sa poitrine. Mais, insouciante, la jeune femme déjà rappelait Paulette. Il eut une moue humiliée, s'effaça à l'instant et jusqu'au Pavillon n'ouvrit plus la bouche.

L'endroit, dès l'abord, enchanta les jeunes femmes. Au milieu d'un jardin plein de lilas et de roses, le Pavillon n'était qu'une sorte de chalet de verre qui, par d'amples baies de cristal, accueillait de toutes parts la fine lumière de cette matinée de Mai. Parmi la compagnie qui s'y trouvait assemblée, l'entrée de Paulette et Boboli ne manqua pas de causer quelque sensation. Un silence se fit brusquement, tandis que tous les yeux les suivaient dans le petit cabinet tendu de glycines et prenant vue sur la rue où elles s'installaient avec Daquin. Les jeunes femmes, du reste, songeaient bien à y prendre garde ! Appuyées à la fenêtre entr'ouverte, elles considéraient inlassablement les cent visages inconnus de l'oisif public qui circulait devant elles, plus nombreux et plus bruyant à mesure que l'heure avançait. De claires toilettes de femmes, un dolman d'officier, par moments, éclataient au soleil, entre les groupes, puis s'éteignaient sous l'ombre des velums. Nonchalantes et sans bruit, des voitures l'une derrière l'autre se pressaient, ou bien une lourde auto ronflait, dont la fuite faisait tinter les vitres. La rumeur légère des conversations, après son passage, se répandait à nouveau dans l'air subtil et transparent. Par l'animation du spectacle, les jeunes femmes se sentaient peu à peu transportées. Une joie charmante illuminait leurs prunelles. Le monde, la vie, en cette minute, leur apparaissaient allègres et suaves comme l'azur épars du ciel sur toutes choses reflété. Mais Boboli, qui s'écrasait le nez à

la vitre, se rejeta tout à coup en arrière en criant qu'elle avait vu le frère de la Colonelle. " Où donc ? fit Paulette qui s'agita aussitôt. Elle n'eut pas à chercher bien loin : Philippe Latour venait d'entrer aux Glaces et se dirigeait vers elles.

Il semblait las et distrait. Sans être beau, son visage avec ses traits durs commandait l'attention. Il avait la bouche bien faite, les yeux froids et sur toute sa personne, un air de tranquillité si assurée qu'elle donnait l'impression à première vue d'une sorte d'insensibilité naturelle. Après avoir salué Paulette et Boboli que Raymond lui présentait, il s'assit à côté d'elles et se mit à dévisager fixement les importuns qui, attablés non loin, semblaient s'efforcer, en élevant parfois la voix, d'attirer l'intérêt des jeunes femmes. Un peu déconcertées par le sérieux de Latour, celles-ci se regardaient et n'osaient plus souffler mot : Raymond lui-même se taisant, il y eut un instant de gêne. Mais Latour s'en aperçut et, se retournant vers les jeunes femmes, pour les mettre à l'aise il leur sourit un peu au hasard. Une douceur imprévue, à ce moment, passa sur sa face qui apparut différente, ouverte, presque affectueuse. Paulette s'en trouva toute remuée. En son émoi, machinalement, elle porta un verre vide à ses lèvres. Boboli, alors, se mit à rire et la glace, du coup, rompue, les jeunes femmes recommencèrent à babiller.

Sur une question de Latour, elles entreprirent même de lui confier leurs premières impressions. Penchées vers Philippe, elles parlaient toutes deux ensemble. Une flamme tendre animait leurs traits délicats. Pour souligner quelque détail, à chaque instant elles s'interrompaient ou se contredisaient : la phrase ici commencée sur les lèvres de

la seconde s'achevait. Souvent, aussi, s'arrêtant net, Boboli, subitement absorbée, fermait un œil à demi afin de mieux voir briller les feux scintillants et contrariés des bagues nombreuses dont ses doigts étaient chargés. Un si volubile entrain peu à peu avait attiré un concours indiscret et familier. Au seuil du petit cabinet qui les abritait, des groupes se formaient. On se montrait en souriant les jeunes femmes. A un éclat de voix plus vif de Boboli, un murmure amusé enfin répondit. Interdite, elle se tut. Latour avait détourné la tête : sitôt qu'il eut remarqué de quelle attention ils étaient l'objet, il reprit son expression morose et glacée. S'étant mis debout alors, il proposa d'un ton bref, aux jeunes femmes, de poursuivre de compagnie la promenade interrompue.

Pendant qu'elles prenaient les devants, Raymond se rapprocha de Latour. " J'ai été bien fâché tout à l'heure, fit-il à mi-voix, de rencontrer votre sœur... Je sais combien elle est fantasque et soupçonneuse... Ne vous a-t-elle rien dit à mon sujet ? " Le signe négatif que lui fit Latour le rassura visiblement. Son front s'éclaircit et sans plus insister, il se hâta de rejoindre Paulette et Boboli qui l'attendaient parmi les lilas et les roses du jardin.

Une lumière agile tombait du ciel splendide sur les façades polies et les velums. Tout dans la rue n'était que clarté, éclat, flottante tiédeur : les dalles mêmes des trottoirs semblaient brûlantes aux pas qui les foulaient. Sous l'abri des toiles tendues, l'ombre pourtant demeurait fraîche et une brise salubre soufflait par bouffées : à nouveau l'on respirait l'odeur limpide d'eaux et de verdures qui semblait partout suspendue. Avec délice, Paulette et Boboli jouissaient de l'allégresse que l'air,

l'heure et le bruit propageaient autour d'elles. Elles marchaient en se tenant par le bras. De temps en temps, se retournant vers les deux hommes, elles interrogeaient des yeux Latour qui, de loin, les invitait à poursuivre. Aussitôt, elle repartaient, légères, sans voir Raymond qui, furtivement, leur faisait signe de ne point tant se hâter. Mais devant les richesses étalées du bazar qui, une heure auparavant, l'avaient éblouie, Paulette encore une fois s'arrêta. Boboli eut beau hausser les épaules, rien ne put retenir la jeune femme de céder à son envie et tandis que Raymond, tout heureux, s'empressait d'entraîner son amie, elle pénétra dans la boutique, suivie de Latour qui souriait complaisamment. Une grosse horloge à coucou dès le premier regard l'attira : combien elle sut gré à Philippe de ne point paraître désapprouver son choix ! La plus tendre reconnaissance, ensuite, la pénétra lorsqu'elle vit le jeune homme prendre sous son bras le colis pesant que, déjà, elle allait regretter de ne pouvoir emporter avec elle.

Ils retrouvèrent Boboli et Raymond à l'entrée des Quinconces. Une affluence frivole, élégante et sans hâte emplissait à présent la promenade ombragée. Tous les dix pas, des chaises étaient rangées en rond ; on s'y arrêtait qui debout, qui assis : des cercles ainsi se faisaient, et les ombrelles ouvertes des dames jetaient des taches vives dans le demi-jour, cependant que flottait sur la brise la rumeur confuse des voix. A cause du paquet dont elle avait un peu honte de voir Latour encombré, Paulette ne prétendit point s'engager dans la cohue. “ Non, fit-elle résolûment, en voilà bien assez pour cette première sortie... Je n'irai pas plus loin. Rentrons.” Et comme Boboli

faisait la moue : " D'ailleurs, ajouta-t-elle, nous n'avons pas encore vu Isabelle, ce matin. " Sur quoi, chacun rebroussa chemin docilement.

Tout en regagnant l'hôtel, Paulette qui avait continué de marcher à côté de Latour, glissait vers lui à la dérobée des regards chargés d'effusion et de complaisance. Philippe, pourtant, ne se mettait guère en frais. A peine semblait-il s'apercevoir de la présence de sa compagne ; de temps en temps, seulement, il lui adressait un mot ou bien, n'ayant rien à dire, il lui souriait avec douceur. Paulette, qui n'en demandait pas tant, baissait les yeux alors et s'empourprait radieusement. Devant l'hôtel, toutefois, comme ils allaient se séparer sans que Philippe eût fait allusion à quelque rencontre prochaine, une ombre se mêla à son contentement. Un instant, indécise et timide, elle espéra la phrase qu'il ne prononçait pas, mais Boboli dans le vestibule s'impatientait ; un peu dépitée, elle tourna brusquement les talons.

Il tardait désormais à Paulette et Boboli de communiquer à l'Ombrageuse le récit de cette matinée. En courant, elles montèrent à leur appartement : sitôt la porte poussée, l'aspect de leur amie en un instant eut glacé leur entrain. Debout, les yeux méprisants, Isabelle semblait accabler du poids de son ressentiment le malheureux Derlon qui, assis près de la cheminée, écoutait en silence et le front bas. L'entrée des jeunes femmes ne l'interrompit point. Sans détourner la tête, comme si elle eût entendu montrer qu'elle tenait pour rien leur présence " Eh, je sais bien, continua-t-elle, que ce n'est pas de votre faute si je m'ennuie ici, comme ailleurs, comme partout... Dieu merci, je dois vous rendre cette justice :

vous ne vous épargnez guère, vous faites tout ce que vous pouvez... Aussi bien, je ne vous reproche rien, pas même de ne point savoir au juste ce dont je suis tourmentée... Certains jours, néanmoins, il faut bien qu'il sorte, ce dégoût de tout et de moi-même qui empoisonne ma vie ! — Qu'ai-je à vous donner tant d'explications du reste !... Si vous étiez homme à comprendre, n'y a-t-il pas longtemps que vous auriez deviné ? Mettez tout bonnement que vous êtes mal tombé aujourd'hui, que je suis plus qu'hier, capricieuse et contrariante... C'est bien simple, vous voyez !.. Et de grâce, ne prenez pas cet air résigné qui m'irrite... Je n'ignore pas que j'aurais malgré tout à vous savoir gré... C'est moi qui suis l'obligée, je ne l'oublie pas... Rebiffez-vous donc, commandez, faites le maître, puisque vous avez tous les droits... Peut-être cela me soulagerait-il d'être forcée de me défendre !.. En tout cas, ajouta-t-elle, cela me délivrerait de la contrainte que m'impose votre humiliante déférence... " Et elle eut un rire énervé, cependant qu'une expression de méchanceté se posait, comme un masque, sur son visage admirable.

Derlon ne répondit pas tout de suite. Accablé, il tenait les yeux à terre : un pli douloureux creusait son front. Enfin, il se redressa et jetant un coup d'œil gêné aux jeunes femmes qui ne s'étaient pas retirées : " Tout ce que vous me dites, Isabelle, fit-il avec effort, me consterne. J'en serais épouvanté s'il m'était permis de supposer un seul instant que vous pensez les choses affreuses que je viens d'entendre... Pouvez-vous me méconnaître à ce point, et quel plaisir cruel prenez-vous à tourner en offense tout ce qui vous vient de moi ?.. Ne

m'en veuillez pas de m'exprimer de la sorte : vous m'avez bouleversé... Dieu m'est témoin cependant qu'en vous proposant ce que vous savez, je n'avais dessein que de vous être agréable... Ma maladresse a tout gâté... A me voir insister, vous avez cru sans doute que je m'étonnais de ne pas vous trouver plus vite docile !.. Contre un tel soupçon, ma sincérité, mon affection dont vous êtes assurée, n'auraient-elles pas dû me défendre ? Mais j'ai l'air à présent de récriminer... Ah ! laissons plutôt tout cela, Isabelle, qui m'embrouille et nous divise : oubliez ce que j'ai pu vous dire, excusez-moi et, surtout, je vous en prie, ne me parlez plus jamais sur le ton que vous venez de prendre ; je ne saurais le supporter, cela passe mes forces... Ah, chère amie, continua-t-il avec émotion, vous le savez, que ne ferais-je pas pour vous rendre heureuse !.. Combien de fois, pourtant, me suis-je heurté chez vous à cette sourde résistance, à cette sorte de méfiance qui vous fait si injuste envers les autres et envers vous-même... Au lieu de tout rebuter, que ne consentez-vous à m'aider un peu... Ma bonne volonté demande à être guidée ; dites un mot seulement, elle saura ce qui lui reste à faire, et il n'y aura plus entre nous de ces malentendus qui me brisent le cœur... Vous vous taisez encore !.. Qu'y a-t-il, je me le demande, que vous ne puissiez me dire... Vous me l'avez reproché tout à l'heure, et c'est vrai, je ne suis pas homme à deviner, du moins je ne suis pas aveugle : depuis que nous sommes ici, je vois votre visage et votre humeur s'assombrir de jour en jour... Ne me parlerez-vous pas, enfin ?... Ah, Isabelle, si vous jugez que ce soit un remède, allons-nous en, partons tout de suite, sans en dire davantage : nous verrons bien après... "

La jeune femme haussa les épaules. D'un air las, elle se rapprocha de la fenêtre : "C'est donc là tout ce que vous avez à m'offrir, fit-elle à mi-voix. Partir !... Vous imaginez qu'à dix lieues d'ici, ce ne sera pas la même chose."

Il avait relevé la tête. Son regard honnête et appliqué la suivait. "Vous voyez bien : vous refusez !... Je le savais !" Et de tout le débat n'ayant saisi que sa propre pensée "N'était-il pas naturel dès lors, reprit-il, que je misse tous mes soins, tous mes efforts à vous distraire, à vous occuper, à rendre, en un mot, le plus agréable que je puis, un séjour que votre choix lui-même décide ? Loin de moi l'idée de revenir sur un projet qui vous a déplu, mais soyez juste, Isabelle, en vous le soumettant, ce projet, tout ne permettait-il pas de supposer que je devançais vos désirs... Le moyen d'ailleurs de vous prévenir : même en me répondant, vous gardez le silence ! Enfin, se hâta-t-il d'ajouter, la cause est entendue : n'en parlons plus, nous trouverons autre chose."

Les yeux fixés sur elle, un instant il quêta une réponse. Mais l'Ombrageuse, immobile, un coude appuyé à la croisée, regardait au loin et ne daigna point tourner la tête. Péniblement, alors, il se mit debout et baissant la voix : "Je vous sens pleine de rancune et de colère contre moi. Il n'est rien, vous le savez, qui me soit plus pénible. Je vous quitte, Isabelle. Peut-être penserez-vous à moi avec plus d'indulgence quand je ne serai plus devant vous..." Comme s'il eût épié un signe qui le retînt, il ramassa un à un, avec lenteur, son chapeau, sa canne, ses gants : sans plus dire un mot, ensuite, il la salua de loin et s'éloigna tristement, le dos voûté comme un vieillard.

Il touchait déjà la porte pour sortir quand l'Ombrageuse se retourna vivement et, le rejoignant sur le seuil : " Venez me chercher demain, fit-elle, je sortirai avec vous, ainsi que vous l'aviez projeté... Et ne m'en veuillez pas ! " — Saisi, Derlon ouvrit la bouche. Son visage en un moment s'était transfiguré. Mais sans lui laisser le temps de se reconnaître, Isabelle lui mit la main sur l'épaule et l'éconduisit doucement.

En s'avançant dans la chambre, elle parut surprise d'apercevoir les jeunes femmes " Comment, fit-elle, vous étiez là ?...

" Il y a une heure que nous sommes ici, répondit sèchement Boboli. Et sans plaisir, je te prie de le croire !... Ce n'était pas la peine, vraiment, de nous presser... Oui, on se hâte de rentrer, on se fait une fête de te surprendre, on est pleine de bonne humeur, et voilà ce qui nous attend ! Tout notre plaisir, à cause de toi, est gâté... Et pourquoi tant d'histoires ? j'ai beau vous avoir écoutés : je n'ai pas compris un traître mot à toutes vos raisons... Que t'avait-il fait,ce pauvre homme, en fin de compte ? "

Un pli amer souleva la lèvre pure d'Isabelle. " Ce qu'il m'a fait, répondit-elle simplement, mais vous l'avez entendu. Il me proposait pour demain une excursion en voiture, j'ai accepté du reste, vous avez dû l'entendre aussi... " Et tournant court, avec une sorte de gaîté ironique : " Et vous, reprit-elle, qu'avez-vous fait de votre matinée... Est-ce là tout ce que vous avez à raconter...

Mais Boboli eut une moue. " Eh, crois tu qu'on ait encore le cœur à causer maintenant... — Pourtant, après une pause d'une seconde : " Tu veux le savoir, reprit-elle d'un ton bourru, et bien, voilà : nous sommes

sorties, nous avons vu la ville, des magasins, des rues, une promenade, que sais-je ! Tout est ravissant ici, et je ne conçois pas qu'on puisse s'y déplaire... Ce que nous allons nous amuser, nous, n'est-ce pas, Paulette ?... Nous avons ensuite rencontré Daquin... Même il nous a effrayées, tant il est pâle et maigre... Il nous a menées au Pavillon et nous avons fait la connaissance de son ami, Philippe Latour."

Isabelle lentement tourna la tête : " Ah, vous avez aussi vu Latour. Vous n'avez point perdu de temps... "

" Quel homme distingué, fit Paulette à son tour. Il a été charmant pour nous... Tu vois ce colis, sur la table : il l'a porté sous le bras jusqu'ici... Car il a tenu à nous reconduire... Peut-être n'est-il pas très communicatif, mais il a une manière de sourire qui vous met à l'aise...

" Vraiment ! " fit Isabelle.

Etonnées de son accent, les jeunes femmes se redressèrent. " Qu'y a-t-il encore, demanda Boboli d'un air agressif, on croirait que cela ne te convient pas, ce que nous disons... Ma parole, on ne sait plus par quel bout te prendre... Il ne te plaît pas, ce garçon : est-ce là ce que tu veux dire ?... Ce n'est pas une raison en tout cas... Au surplus, je pense comme Paulette : tant pis pour toi, ma chère..."

Les sourcils froncés, l'Ombrageuse eut un mouvement d'impatience. " En voilà assez, fit-elle brusquement. Une fois pour toutes, je vous engage à ne plus revenir là-dessus. Vous n'avez pas de chance, ma foi ! S'il est un être que je ne puis souffrir, c'est bien cet homme indifférent, égoïste et glacé, sans intérêt, sans cœur, sans... Je suis bien bonne, au demeurant, de vous conter tout

cela... Il m'est odieux : que cela vous suffise !... " Mais devant la mine altérée de Paulette qui, les traits tirés, semblait prête aux larmes, elle s'interrompit et, radoucie à l'instant, " Comment, petite fille, cela te touche à ce point ?... Que ne le disais-tu tout de suite ! "

Honteuse de s'être si mal défendue, la jeune femme pencha le tête boudeusement et ne répondit pas. Boboli là dessus ne put contenir sa gaîté malicieuse. Isabelle, elle même, se mit à sourire et passant la main sur la joue de Paulette qui se dérobait. " Allons, petite, ne te fâche pas : mettons que je n'aie rien dit et montre-nous ce que tu as apporté... "

Le front de Paulette, se rasséréna. Elle sourit et, comme si elle n'eût attendu qu'un mot pour retrouver son entrain, s'occupa incontinent de déballer son paquet. Il contenait une grosse horloge de bois sculpté, en forme de chalet alpestre : quand sonnait l'heure, un coucou de plâtre sortait d'une lucarne ménagée sous le toit semée de petits galets. Vivement, elle remonta l'ouvrage et ravie, ayant oublié déjà sa rancune d'une minute, elle se mit à pousser du doigt les aiguilles pour faire chanter l'oiseau : chaque fois qu'il paraissait, elle riait en battant des mains.

II

Au bruit de la voiture qui s'arrêtait, les jeunes femmes avaient descendu les marches du perron : préoccupé de retenir son attelage, Derlon, qui conduisait lui-même, ne mit point pied à terre et du haut du siège les salua affectueusement. En apercevant Isabelle entre ses deux amies,

on visage s'était éclairé ; lorsqu'elle prit place à côté de lui, il ne dit pas un mot, mais la considéra un instant avec effusion, afin qu'elle devinât, sans qu'il eût à l'exprimer, sa gratitude et son plaisir. L'Ombrageuse d'ailleurs feignit de ne rien voir et d'une inclinaison de tête, lui répondit froidement. Un peu déçu, il se détourna pour sourire à Paulette et Boboli et tandis qu'elles rangeaient les plis de leurs jupes sous la couverture, il rendit la main aux chevaux qui s'énervaient.

La matinée était bleuâtre, humide et voilée. Dans les rues, que leur solitude semblait faire plus spacieuses, les sabots des trotteurs résonnaient. Personne tout d'abord n'ouvrit la bouche. Les paupières entre-closes, Paulette et Boboli se faisaient un obscur délice du contact de la brise sur leur peau et ne s'inquiétaient point de rompre un silence où leur pensée encore engourdie se complaisait. Ils longèrent les Quinconces. L'odeur déliée des lilas semblait seule les occuper : une vapeur légère achevait de se défaire parmi les cimes emmêlées des massifs. On entendait au fond des allées le balai des jardiniers qui repoussaient les feuilles mortes.

Mais quelqu'un tout à coup les héla : ils reconnurent Raymond qui faisait les cent pas sur le trottoir en les attendant. Il eut tôt fait de rejoindre dans la voiture les jeunes femmes que son arrivée avait brusquement ranimées. “ Eh, mon ami, s'écria Paulette, vous n'êtes donc pas rentré chez vous cette nuit, que vous vous trouvez là juste à point pour nous arrêter au passage !... A voir votre tête, on le jurerait... Vous êtes affreux ! ” Il rougit sous l'affront, voulut protester et se mit à tousser. Maternelle, Boboli aussitôt prétendit lui envelopper le

cou dans sa fourrure. Comme elle l'emmitouflait de son mieux, Raymond baissa la tête et, sournoisement, effleura de sa bouche les mains de la jeune femme qui, effarouchée, se dressa toute droite et prête, eût-on dit, à lui arracher les yeux. Sa colère, du reste, ne dura guère. Un sourire amusé détendit ses traits gracieux et pour lui faire voir la mine piteuse de Daquin, elle s'inclina vers l'Ombrageuse, assise devant elle, à côté de Derlon.

Isabelle ne se retourna pas : indifférente et taciturne, elle considérait au loin, d'un regard absent, la ligne flexueuse des collines qui se détachaient mollement sur l'azur liquide et poreux de l'horizon. Boboli se garda bien d'insister. Un instant, elle l'observa d'un œil attentif et prudent. Avant de se rasseoir, ensuite, elle tira Derlon par la manche et lui désignant sa voisine, lui fit discrètement une moue expressive, comme pour l'avertir et lui montrer le danger. L'avis était superflu : de l'humeur de la jeune femme, le comte s'était bien aperçu ! Deux ou trois fois déjà, il lui avait adressé la parole. Elle n'avait point répondu. De peur de l'irriter, il n'osait plus à présent souffler mot. Penché en avant, il affectait, afin de se donner une contenance, de suivre avec intérêt les foulées de ses bêtes : de temps en temps, seulement, il interrogeait à la dérobée, d'un regard soucieux, le beau visage impénétrable qui l'évitait obstinément.

Tant d'inquiétude ne laissait pas d'étonner les jeunes femmes. Pour les avoir si souvent éprouvés, elles savaient le cas qu'il convenait de faire des caprices de leur amie. Par précaution, toutefois, elles s'arrêtèrent de parler. Leurs rires, après leurs voix, s'éteignirent. Pendant une minute, tout le monde se tut : on n'entendit plus que le

grincement des galets sous les roues qui glissaient. Mais une pensée, subitement, parut traverser Paulette. A son tour, elle se dressa dans la voiture et se haussant vers Derlon : “ Et M. Latour, demanda-t-elle soudain, est-ce que nous devons le retrouver là-haut ?.. ” Derlon eut un coup d'œil furtif vers Isabelle. “ Je crois bien que oui, murmura-t-il. A moins qu'il ne soit revenu sur ses intentions... Je n'en sais rien d'ailleurs. ” Et pour couper court, il se détourna vivement.

A la question de Paulette, l'Ombrageuse avait paru sortir de sa torpeur. Lentement, elle posa son regard sur la jeune femme qui était demeurée debout, toute rayonnante, comme si un attrait imprévu fût venu tout à coup embellir à ses yeux la promenade. En surprenant, sur ce visage qui ne savait rien cacher, l'aveu ingénu de son plaisir, elle eut un sourire dédaigneux et haussa les épaules. Paulette ne remarqua point le mouvement. Appuyée sur Daquin et sans souci des cahots, elle respirait à longs traits l'odeur de résine, piquante et serrée, qu'exhalaient les bois de pins. Des geais s'envolaient en criant : leurs ailes bleues brillaient parmi les ramures noires. Ou bien, aux tournants de la route, elle considérait curieusement les toits et les murs diminués de la petite ville qui reculait dans la plaine, parmi la laiteuse lumière du matin. “ Et en avons-nous pour longtemps encore ? ” fit-elle à nouveau, poursuivant son idée. Pour toute réponse, Derlon, de la main, lui montra les rondes verdures de la hauteur prochaine. Enchantée, elle se rassit près de Raymond qui, enfoui dans sa fourrure, contemplait Boboli d'un air plaintif. La jeune femme, du reste, ne faisait que rire de ses mines et, sitôt qu'il desserrait les

dents, d'un geste impérieux le contraignait au silence.

Enfin, ils gagnèrent les sommets. Derlon ralentit l'allure. Au fond de l'ample clairière qui s'ouvrait devant eux, on distinguait les murs bas et le toit en poivrière d'une vieille auberge à demi cachée dans les feuillages : une auto, près du seuil, était garée. Le cœur battant, Paulette, en même temps, aperçut Latour qui se dirigeait vers eux. A côté de lui s'avançait un grand diable de lieutenant dont l'aspect arrêta net les jeunes femmes qui déjà et avant même que la voiture ne fût arrêtée, allaient s'élancer à la rencontre de Philippe. Sagement, elles attendirent pour l'aborder que l'Ombrageuse les eût rejointes. Celle-ci, derrière elles, était posément descendue. Une ombre morose continuait d'envelopper son front. Tandis que Latour, en lui présentant l'officier, s'inclinait devant elle, il parut à Paulette, qui ne la quittait pas des yeux, qu'une froideur plus hostile se répandait sur les traits d'Isabelle. Cet accueil, au demeurant, était trop conforme aux dispositions actuelles de la jeune femme pour qu'elle songeât à s'en étonner : elle se contenta de détourner la tête et, saluant Philippe qui lui souriait de loin, elle s'achemina à la suite des autres vers une tonnelle de glycines où chacun s'assit sans mot dire.

Lorsque Derlon, y vint retrouver ses hôtes, le malaise qu'il sentit flotter l'affligea dès l'abord. Pour animer les esprits, il se mit à plaisanter jovialement la mine de Paulette et Boboli qui, installées côte à côte, demeuraient cérémonieuses et compassées. Mais le maussaderie d'Isabelle empêchait toute détente : les jeunes femmes penchèrent le front, et le silence fût retombé aussitôt si Latour à cet endroit n'était intervenu. " Mon pauvre ami, fit-il en se

tournant vers Raymond, depuis certaine rencontre qu'elle fit hier, ma sœur n'est plus à tenir. Je pensais ne rien vous en dire : il vaut mieux, somme toute, que vous soyez prévenu... Ce n'est point seulement de la désapprobation qu'elle exprime, c'est de l'indignation... Oui, poursuivit-il, tandis que Raymond devenu pourpre s'agitait, on ne doute plus maintenant que vous ne meniez ici la vie la plus dissolue... La colonelle a même déclaré, en me chargeant de vous en faire part, que si elle y avait quelque droit, elle n'hésiterait pas à mettre d'autorité un terme à vos débordements... Ce sont les paroles dont elle s'est servie que je vous rapporte ici...

" Ah, mon pauvre petit !... s'exclama Boboli en pouffant. Et apparemment, c'est Paulette et moi qui sommes soupçonnées d'être... "

" Justement ! fit Philippe, je ne savais comment me faire entendre. "

D'un geste impatient, l'Ombrageuse l'arrêta et toisant Raymond qui demeurait muet. " Eh bien, est-ce là tout ce que vous avez à répondre ? " — D'ailleurs, sans laisser au jeune homme le temps de placer un mot, elle se retourna vers Philippe, et les yeux brillants : " Madame votre sœur, poursuivit-elle, me paraît apporter à ses jugements une assurance et une rigueur qui la rendent redoutable... Nul doute qu'avec ce caractère ce ne soit pas à cet innocent que se bornent ses sévérités : nous-mêmes, je gage, ne sommes pas épargnés... Puisque vous avez commencé, osez donc poursuivre : je prendrais, croyez-le, l'intérêt le plus vif à apprendre de votre bouche, quels sentiments a bien pu lui inspirer la conduite de Derlon, par exemple, ou la mienne !... "

L'effarement, la consternation se lisaient sur la figure du Comte. " Voyons, chère amie, fit-il en s'efforçant de sourire, quelle idée avez-vous là !... C'est une plaisanterie, et vous en savez assez sur la Colonelle pour ne point douter que ce soit la meilleure femme du monde." Mais Isabelle, déjà, s'était refermée : à peine une rougeur était-elle encore suspendue sur ses joues ; elle n'ajouta plus rien. Comme Derlon ensuite s'arrêtait, cherchant une phrase, elle se leva tranquillement et sortit de la tonnelle. Un instant hésitant, le Comte s'en fut derrière elle, non sans avoir fait entendre d'un geste à Latour qu'il n'y avait guère lieu d'attacher d'importance aux boutades d'une femme autoritaire et irritable.

Philippe ne semblait guère en être affecté. D'un ton enjoué et, comme s'il n'eût pas été interrompu : " Pour la calmer, reprit-il, j'ai jugé devoir me porter garant que Daquin n'éprouvait à votre endroit que l'amitié la plus respectueuse et la plus désintéressée. Comme vous ne faites que d'arriver, il a bien fallu qu'elle me crût... Vous l'avez, en tout cas, échappé belle... La Colonelle, ne parlait de rien de moins que de vous prendre à partie à la première occasion... " Devant l'atterrement de Daquin, toutefois, il ne prolongea point le badinage : " Allons, lui dit-il, ne vous frappez pas... Vous savez comme elle est prompte en paroles : ce ne sont que propos, rien de plus... " Et pour faire diversion, il proposa aux jeunes femmes de pousser en promenant jusqu'à certaine source minérale qu'on disait jaillir non loin de l'auberge.

Tandis que Boboli, avec le lieutenant et Daquin, prenaient les devants, Paulette s'était attardée près de Latour. Une clarté tendre et animée rayonnait dans ses regards

qui demeuraient attachés sur le visage de son compagnon. Celui-ci, cependant, n'en paraissait rien voir et ne se montrait guère loquace : leurs yeux se rencontraient-ils par hasard, il lui faisait un sourire affectueux et distant, ainsi qu'on caresse du bout des doigts la joue d'un petit enfant. Lorsqu'elle se trouva seule avec lui, loin de toute oreille indiscrète, elle s'arrêta tout à coup et, d'un ton sérieux " Je vous en prie, demanda-t-elle à brûle-pourpoint, dites-moi donc pourquoi Isabelle vous déteste à ce point...? "

La question parut prendre Latour un peu au dépourvu. Il eut une courte hésitation. " Me détester, fit-il en riant, où diable, petite fille, avez-vous pris qu'elle me détestât ? "

Au froncement de sourcils de Paulette, il parut bien que la réponse ne la satisfaisait guère. Mais elle n'osa insister et se tut, pleine de pensées. L'officier, d'ailleurs, à son grand déplaisir, les avait rejoints. Le sentier s'étant fait plus difficile, il lui offrit le bras : il lui fallut bien renoncer à revenir sur un sujet dont on voyait que sa petite cervelle était toute travaillée.

En arrivant à la source, ils eurent la surprise d'y apercevoir l'Ombrageuse, assise à côté de Derlon, sur un banc de pierre moussue. La jeune femme semblait rasserénée. Son beau visage n'avait plus cette dureté qui, tout à l'heure, l'obscurcissait. Accoudée au dossier du banc, elle considérait distraitement le comte qui ne s'enhardissait pas encore à parler : de temps en temps, comme pour voiler l'éclat de ses prunelles, elle fermait les paupières à demi. A l'aspect des intrus, elle ne dissimula point sa contrariété et, s'étant levée aussitôt, commanda d'un ton bref à Derlon de reprendre la promenade. Le rouge en monta du coup au

front du malheureux : docile néanmoins, il obéit sur-le-champ et suivit, sans se retourner, Isabelle qui déjà s'éloignait.

Si surpris qu'ils fussent du procédé, l'indifférence, avec laquelle on l'avait accueilli autour d'eux, empêcha Daquin et le lieutenant d'en rien laisser paraître. Latour était demeuré impassible : quant aux jeunes femmes, elles n'en étaient plus à relever l'impertinence de façons auxquelles leur amie les avait dès longtemps accoutumées. Sans autrement se soucier de l'incident, elles s'empressèrent vers la fontaine qui, dans une sorte de vasque naturelle, gonflait mollement, d'un insensible foisonnement, son onde transparente et glacée. A genoux près du bord, elles s'amusèrent à considérer leur claire image suspendue sur les eaux. D'un geste hésitant, ensuite, Paulette risqua la main dans le bassin : le sable au fond était léger et fin comme une poudre ; encouragée par l'exemple, Boboli retroussa ses manches afin de tremper les deux bras à la fois. Mais le froid à l'instant les saisit : avec un petit cri, elles se redressèrent. Bouleversé à tenir entre ses doigts le poignet mouillé de la jeune femme, Raymond, alors, aida Boboli à se sécher, et Latour ayant offert son bras à Paulette, ils reprirent ensemble le chemin de l'auberge.

Ils trouvèrent le couvert dressé sous le berceau où tantôt ils s'étaient arrêtés. Au bout de la table, Isabelle était assise, le menton appuyé sur ses mains. Debout, derrière elle, Derlon semblait inquiet et absorbé. Dès qu'il aperçut les jeunes gens, il se porta au devant d'eux avec un empressement qui faisait assez voir combien il lui tardait d'effacer le souvenir de l'incivilité à laquelle Isabelle l'avait naguère contraint. L'enjouement que montrait la com-

pagnie ne laissa pas de le réconforter. Souriant à la ronde et multipliant les politesses, il se mit incontinent à installer son monde.

Il ne perdait pas de vue, toutefois, l'Ombrageuse. Quelle menace ne lisait-il pas sur ce front obscur et fermé !... Il tremblait que d'un mouvement imprévu, la jeune femme ne rendît en un moment tous ses efforts inutiles. Il n'eut du reste pas à attendre longtemps. A peine eut-il marqué sa place à Latour, Isabelle se leva sans mot dire et faisant le tour de la table, alla s'asseoir de l'autre côté, le plus loin qu'elle put de Philippe. Celui-ci ne broncha pas. Il semblait uniquement attentif à Paulette et Boboli qui, excitées par le grand air, laissaient paraître l'étourderie et la pétulance de deux petites filles en vacances. La bienveillance de Latour peu à peu effaçait l'espèce de crainte déférente qu'il leur avait d'abord inspirée : le naturel, à présent, reprenait le dessus : d'un babil intarissable, elles égayaient le coin, où entre Latour et l'officier, Derlon les avait casées.

Tant de vivacité ne faisait que rendre plus gênant le mutisme de l'Ombrageuse. A mesure que les jeunes femmes s'animaient, elle semblait se contracter et se rembrunir. Son énervement, enfin, fut si manifeste que, prévoyant un éclat, Derlon voulut du moins tenter d'en atténuer d'avance la portée. Un peu gauchement, il se tourna vers Paulette et Boboli et du ton le plus cordial : " Mes compliments, petites !... fit-il. C'est plaisir de vous entendre ! Mais je vous préviens que vous allez rendre jalouse notre pauvre Isabelle... La campagne ne lui convient guère, vous le savez... Je suis sûr que dès maintenant, elle prépare sa migraine de ce soir... " D'un air anxieux

en même temps, il s'inclinait vers l'Ombrageuse, comme pour la conjurer de ne point le démentir.

Elle ne lui répondit que par un haussement d'épaules. " N'en croyez rien, fit-elle avec ennui. Je me porte à ravir, et l'air de la campagne ne m'a jamais fait de mal. Seulement, je ne sais pas commander à mes nerfs : un rien les agace et les irrite. Il n'est ni courtois ni raisonnable de l'avouer... que voulez-vous !... On ne se refait pas... Si je n'ouvre pas la bouche, c'est par prudence, tout simplement, afin de n'offenser personne... " Elle affectait de s'adresser uniquement au lieutenant qui lui faisait vis-à-vis. L'expression de ses traits s'était peu à peu adoucie. Un sourire presque affectueux, tandis qu'elle achevait de parler, reposait sur ses lèvres.

Surpris d'une attention qu'il n'avait rien fait pour mériter, l'officier pencha la tête et ne répondit pas. Un silence suivit. Pendant un instant, tout le monde parut attendre la sortie que préparait cette artificieuse condescendance. Mais contre toute prévision, Isabelle n'ajouta plus un seul mot. Le Comte respira. L'attitude de l'Ombrageuse confondait son âme bénévole et sans malice. Tourné vers Philippe, il admira naïvement qu'indifférent à ûne animosité dont il n'y avait plus à douter que c'était lui seul qu'elle visait, le jeune homme continuât de s'entretenir de l'air le plus naturel avec Paulette et Boboli. Déjà, le vin léger dont la table était abondamment pourvue rendait à celles-ci leur gaîté un instant intimidée. Eperdûment, elles bavardaient, et le plaisir de vivre brillait sous leurs paupières allongées. Pour les remercier d'un entrain qui prêtait seul quelque animation à la réunion, Derlon leur adressa de loin un sourire mélancolique et reconnaissant.

Le répit, il est vrai, fut de courte durée. A un mot que lui soufflait Latour, comme Boboli s'esclaffait, à demi renversée sur sa chaise, Isabelle tressaillit et se redressant tout à coup " Ah, ne te tairas-tu pas !... petite sotte !... lui jeta-t-elle violemment. Depuis une heure, ton rire me poursuit et m'obsède... " D'un air emporté, elle la considéra quelque temps. Son regard, d'ailleurs, la quitta aussitôt pour s'arrêter, étincellant, sur Latour qui lentement détourna la tête.

Derlon avait eu un sursaut. En hâte, avant qu'il fut trop tard, il voulut s'interposer. " Voyons, chère amie, balbutia-t-il. Etes-vous cruelle à ce point ? Laissez donc ces petites s'amuser à leur guise, même si elles sont un peu bruyantes !... " Mais Isabelle ne l'entendait pas. Orageuse et toute contractée, elle semblait chercher autour d'elle où décharger d'un coup son exaspération trop longtemps contenue. Elle eut un rire nerveux enfin et tirant une fleur d'un bouquet posé devant elle sur la table, elle la jeta au visage du lieutenant, puis s'enfuit, cependant que Derlon et l'officier se levaient, interdits.

Ils n'auraient pas manqué de l'être bien davantage s'ils avaient su qu'à ce moment même, Philippe, esquivé à la faveur du tumulte, s'efforçait délibérément de rejoindre la jeune femme. Il la trouva non loin de l'auberge, assise sous un buisson épais qui l'abritait presque entièrement. La tête entre ses mains, elle sanglotait sans bruit. Du bout des doigts, il lui toucha l'épaule. En le reconnaissant, elle s'arrêta net de pleurer. Immobile il l'observa une minute en silence. " Eh bien, fit-il ensuite d'un ton glacé, vous avez honte maintenant... Je m'y attendais... Vous-même n'ignoriez point ce qu'allait vous coûter de

regret et de confusion un mouvement aussi déplacé... Vous ne savez pas commander à vos nerfs : vous nous l'avez bien fait voir... Quel transport vous a saisie ?... Votre rancune, votre dégoût, n'y avait-il donc rien d'autre qui pût l'exprimer, et ne serez-vous jamais capable de manifester vos sentiments sans les défigurer ou les ravaler par votre faute ? "

Elle leva sur lui ses yeux profonds : un souffle gonfla sa gorge ; pourtant elle ne protesta point.

" C'est bien parce que je savais vous trouver en cet état, poursuivit-il, que j'ai tenu à vous joindre malgré tout ce qui devrait m'écarter de vous... Il est bon, il est salutaire qu'une voix étrangère se mêle à la vôtre, à celle de votre conscience, pour dénoncer tout ce qui dans votre conduite apparaît pitoyable et funeste. Est-ce à ce prix que vous entendez vous réconcilier avec vous-même ?.. L'humiliation vous ronge : c'est en y ajoutant une honte nouvelle que vous comptez vous délivrer. Il est d'autres chemins, sachez-le, que je n'ai pas à vous indiquer parce que c'est à vous seule qu'il appartient de les rechercher... J'ai pu comprendre votre tourment caché : n'attendez pas de moi que je m'engage davantage. Et cessez à présent des pleurs inutiles : ce ne sont pas ces larmes arrachées au dépit qui vous tiendront quitte des torts que vous avez envers vous plus encore qu'envers les autres. "

Il avait élevé la voix peu à peu. Avec une sorte de pitié sévère, il considérait de haut la jeune femme dont un désespoir muet désolait la face. Brusquement il se ressaisit et reprenant le ton froid qui lui était habituel : " Levez-vous, ajouta-t-il. Il est temps de retourner là-bas. On doit commencer à s'inquiéter de votre absence...

Mais auparavant, séchez vos yeux... " Elle obéit aussitôt, sans plus s'étonner d'accepter ses ordres qu'elle n'avait fait des reproches dont il venait de l'accabler. L'un derrière l'autre, ils regagnèrent la tonnelle du déjeuner.

Un spectacle imprévu les y attendait. Au moment où l'Ombrageuse s'échappait, Raymond, bouleversé par l'incartade, était tombé en syncope : à peine achevait-il maintenant de reprendre ses sens. On avait déboutonné son gilet, le plastron de la chemise. Affalé sur une chaise, les prunelles éteintes et trop affaibli pour parler, il souriait misérablement à Paulette et Boboli qui s'affairaient autour de lui. Au milieu de l'agitation, le retour de Philippe et d'Isabelle n'attira guère les regards : quand à son tour elle s'approcha de Raymond, personne qui n'imaginât qu'elle était là depuis le début, attentive et empressée.

Sitôt qu'il fut en état de se soutenir, on mena le jeune homme vers la voiture que déjà Derlon avait pris le temps de faire atteler. Sur les coussins où il fallut le hisser, Daquin s'affaissa inerte et sans force: pour l'empêcher de tomber, Paulette et Boboli, qui se tenaient à ses côtés, durent l'entourer de leurs bras. Comme Isabelle allait prendre place auprès elles, l'officier, qui se tenait debout près du marche-pied, lui offrit la main pour l'aider à monter. Une rougeur éclatante en un moment couvrit la face de l'Ombrageuse. Brusquement, elle se souvint du geste qu'elle avait eu. " Imbécile !... " murmura-t-elle, toute frémissante. Et elle passa. Stupéfait, le lieutenant recula sans mot dire et rejoignit Latour dont l'auto l'attendait. Derrière la voiture lancée au galop, ils démarrèrent aussitôt.

III

Tandis qu'avec Paulette et Boboli, elle s'attardait sous les ombrages du Parc, c'est en vain que chez l'Ombrageuse on eût cherché quelque trace des émotions de la veille. Un air de tranquillité sereine enveloppait son pur visage, ses yeux mi-clos ainsi qu'à l'ordinaire. Elle demeurait taciturne et distraite, il est vrai, mais le sourire complaisant de ses lèvres approuvait les jeunes femmes qui n'en demandaient pas davantage et jasaient le nez au vent, tout heureuses, après l'aride soleil des Quinconces, de respirer la fraîcheur profonde et légère que le couvert des vieux arbres répandait sur elles. Des cavaliers, parfois, les croisaient, un indolent promeneur qui ralentissait le pas afin de les mieux considérer. Certains, au passage, ne manquaient pas d'échanger un discret signe de reconnaissance avec Paulette ou Boboli. Si récente que fût leur arrivée, le liant et la facilité de leurs manières, à l'une et à l'autre avaient déjà valu des relations. Seules, elles se fussent volontiers arrêtées à causer un moment : la présence d'Isabelle ne laissait pas de leur imposer quelque retenue ; sans presque détourner la tête, elles se hâtaient de rejoindre leur amie qui continuait d'avancer.

Au sortir de l'allée, un ample carrefour s'ouvrit devant elles. L'air et la clarté de toutes parts y affluaient : au milieu, comme dressée vers l'azur, une haute fontaine déversait à grand bruit dans sa double vasque de porphyre, un flot bouillonnant et brisé. Pour observer de plus près, les fluides arcs-en-ciel qui dansaient parmi les poussières d'eau, Paulette et Boboli aussitôt approchèrent. Peu s'en fallut que dans leur empressement, elles ne heurtassent le

Colonel qui, appuyé sur sa canne, se chauffait au soleil d'un air morose et désœuvré.

En les reconnaissant, le vieillard eut un mouvement de joyeuse surprise. Les bras levés : " Ah, la charmante rencontre, s'exclama-t-il, j'avais cessé de l'espérer... ", et tout épanoui, il se précipita vers les jeunes femmes. Un instant, pour saluer l'Ombrageuse, son visage reprit sa gravité ; revenant ensuite à Paulette et Boboli, l'œil animé, le sourire aux lèvres : " Oui, mes belles, reprit-il, voilà deux jours entiers que je vous cherche... Pas moyen de vous saisir !... Je vous ai bien entrevues hier, mais vous couriez si vite que je n'ai pu vous rattraper... Aujourd'hui, je vous tiens enfin : ne comptez plus que je vous laisse aller... " D'un geste hardi en même temps, il faisait mine de leur prendre le bras.

Etonnées de ces démonstrations, les jeunes femmes se mirent à rire. " Eh, fit Boboli, on ne vous interdit pas de nous suivre ! Nous allions retrouver Daquin au Casino : libre à vous de nous y accompagner... " Elle n'eut pas à répéter l'invitation. " C'est beaucoup d'honneur que vous faites à ce gamin, répondit-il gaillardement. Mais je m'en voudrais de vous contrarier... Allons donc le retrouver ensemble... ", et ayant jeté un rapide coup d'œil à Isabelle, comme pour s'assurer de son assentiment, il les entraîna incontinent. Allègre et fringant, il avait redressé sa taille voûtée. Alternativement incliné à droite et à gauche, il semblait se partager entre les jeunes femmes, de l'air perplexe d'un homme qui se consulte et parmi des grâces différentes, ne sait où poser son choix. Sans perdre une minute, Paulette déjà l'avait entrepris. La tête un peu penchée, il l'écoutait avec la plus déférente attention,

cependant que Boboli considérait d'un regard malicieux le tremblement dont les mains du vieillard, sitôt qu'elles ne pesaient plus sur la canne, étaient agitées. Confus, alors, il se hâtait de les croiser derrière son dos. — Isabelle suivait à quelques pas. Le bavardage des jeunes femmes ne semblait point parvenir jusqu'à elle. Ses yeux calmement erraient au loin ; afin de mieux respirer l'odeur humide des feuillages, elle tenait la bouche entr'ouverte. Son ombrelle déployée laissait glisser un reflet délicat sur son teint limpide.

Entre les arbres éclaircis de la lisière, la masse blanche du Casino enfin leur apparut. La lumière faisait éclatantes sa coupole vitrée, ses hautes terrasses tendues de velums. Des jardins l'entouraient de tous côtés : bien que l'heure fût matinale, l'affluence y était nombreuse ; on n'apercevait partout que gens assis en demi-cercle pour dévisager les passants. " Inutile d'aller plus avant, déclara le Colonel aussitôt. La vue nulle part n'est aussi agréable, et du moins ici, on est à l'abri des indiscrets. D'ailleurs, ajouta-t-il avec un clignement des paupières, en m'aventurant là-bas, je risquerai de me faire surprendre. La Colonelle a des principes. Elle serait fort capable de s'offusquer de la présence autour de moi de tant de grâces." Mais les jeunes femmes ne l'écoutaient plus. A peu de distance et leur tournant le dos, elles venaient de reconnaître Raymond Daquin installé à côté du lieutenant. Boboli, la première, s'élança vers lui. Tout le monde suivit et le Colonel derrière les autres. A son tour, Raymond avait aperçu ses amies. Pour les accueillir, il voulut se lever, faire un pas : force lui fut de se rasseoir, car il vacillait. " Je suis tout à fait remis, s'empresse-t-il d'expli-

quer. Ce n'était rien, vous l'avez bien pensé. Je suis seulement un peu fatigué ". Et craignant qu'on eût remarqué sa faiblesse, il sourit humblement, comme pour s'excuser.

Afin de cacher l'embarras où l'avait jeté l'aspect de l'Ombrageuse, le lieutenant s'était hâté d'avancer un siège au Colonel. Tandis que les jeunes femmes entouraient Raymond, il risqua prudemment un coup d'œil vers Isabelle. Elle semblait bien se soucier de lui ! Un instant, sans doute, en rencontrant l'officier, elle avait froncé les sourcils. Son visage à présent avait retrouvé son indolente sérénité. Elle s'était placée un peu à l'écart ; appuyée au dossier de son fauteuil, les paupières fermées, elle paraissait uniquement adonnée au délice de toutes parts répandu dans le matin. Mais une exclamation de Boboli la tira de sa torpeur. "Tiens, M. Philippe ! " entendit-elle en même temps chuchoter. En tournant la tête, elle l'aperçut qui, débouchant du Parc avec sa sœur, se dirigeait vers le Casino. Même elle crut remarquer que, les ayant découverts, il s'efforçait de faire un détour afin d'éviter qu'une fois encore la Colonelle ne tombât sur eux. Honorine, du reste, déjoua la précaution. Du premier regard, elle avait avisé le jeune homme derrière Paulette et Boboli. D'un pas résolu, elle s'avança vers le groupe au grand effroi de Daquin qui s'agitait sur sa chaise, comme s'il eût redouté que la Colonelle ne mît à exécution les menaces dont son frère, en plaisantant, l'avait entretenu la veille. Mais, la bouche pincée, Honorine passa outre, majestueusement, sans l'honorer de son attention.

En relevant la tête, Raymond appréhendait de rencontrer les yeux railleurs de Boboli : il respira à la trouver

toute occupée de chercher autour d'elle le Colonel qui, à l'approche de sa femme, s'était prestement éclipsé. Il ne fut pas long, d'ailleurs, à reparaître, et la mine réjouie, comme si l'alerte pour lui n'eût été que sujet de flatterie. " Bigre, fit-il à Paulette, si j'avais été pincé ici, je pense que nous aurions passé un fort méchant quart d'heure... "

Paulette ne répondit pas. Du plus loin qu'elle avait vu Latour, son teint s'était empourpré. Une flamme tendre persitait encore à ses joues. Un instant, l'Ombrageuse arrêta sur elle un regard indéfinissable, mais elle ne souffla mot. Boboli n'y mit point tant de réserve. L'émoi de Paulette n'avait pas échappé à son œil perspicace. D'un ton ironique, en la désignant au Colonel : " Le croiriez vous, fit-elle, voilà deux jours à peine qu'elle connaît votre beau-frère, et ma parole, elle en est coiffée... Elle n'a même plus la décence de dissimuler ses passions !... "

" Quelle sottise, fit Paulette qui rougissait de plus belle. Tu exagères à plaisir... J'ai seulement eu l'imprudence de déclarer que je le trouvais charmant et distingué... Je le maintiens encore aujourd'hui... " Et faisant front, elle se tourna audacieusement vers Isabelle, pour lui marquer qu'elle ne se laissait point arrêter par les sarcasmes et les rebuffades dont la jeune femme, l'autre jour, avait accueilli ses appréciations. " De là, reprit-elle, à conclure que j'en suis " coiffée " ou que je ne dissimule plus mes passions, comme tu dis, il y a de la distance... Il me plaît du reste, c'est vrai... Il ne ressemble pas à tout le monde, on sent que c'est un caractère... Et puis, il a une façon de sourire en silence qui m'impressionne. " Mais d'un rire sec, l'Ombrageuse l'interrompit. La belliqueuse assurance de Paulette eut tôt fait de se dissiper : décon-

tenancée, elle se tut et baissa la tête sous le sarcastique regard qu'Isabelle attachait sur elle. L'Ombrageuse du reste ne prononça pas une parole. Au bout d'un instant, dédaigneusement, ses yeux s'écartèrent de la jeune femme. Elle se leva ensuite et, d'un pas tranquille, sans plus se soucier de ses compagnes, se dirigea vers le Casino.

A mesure qu'elle s'avançait parmi le peuple d'oisifs et de promeneurs dont les jardins étaient encombrés, les conversations devant Isabelle s'arrêtaient. Tous les yeux se portaient vers elle. En silence, quand elle les avait dépassés, les hommes suivaient longuement du regard sa démarche assurée. Cette ombre trouble que sa beauté répandait, la jeune femme ne semblait point s'en apercevoir. Pas un instant, elle ne se détacha de la pensée dont on voyait qu'elle était toute occupée. Tête haute, elle gravit les larges escaliers inondés de soleil qui menaient aux terrasses du Casino. A cet endroit pourtant, il lui fallut bien remarquer que des jeunes gens, depuis une minute, s'étaient avisés de la suivre. Brusquement, elle fit volte face et les dévisagea : ils s'effacèrent aussitôt.

Elle ne se remit pas tout de suite à marcher. Une expression de fatigue et de contrainte altérait ses traits. D'un air anxieux, elle parut chercher autour d'elle quelque abri, où elle pût être seule enfin avec elle-même. De toutes parts, cependant, la foule indiscrète la pressait : à ses côtés, pour la mieux examiner, des hommes s'accoudaient aux balustres de la rampe. Force lui fut de continuer. Au long des terrasses abritées de velums, elle gagna l'autre côté du Casino, moins fréquenté d'ordinaire, parce que les arbres du Parc, tout rapprochés, y faisaient règner, même au plus clair de la journée, une pénombre un peu

triste. Avec quel soulagement, Isabelle s'y fût enfoncée ! Mais d'un coin de la galerie, quelqu'un à nouveau surgit et se rapprocha : elle reconnut Derlon. " Oui, c'est moi, je vous guettais, chère amie, fit-il timidement. On m'avait dit que vous n'étiez pas loin... Je savais bien que c'est dans ces parages tranquilles que j'allais vous rencontrer.... "

Isabelle lui sourit. Elle avait repris tout son empire sur elle-même. Plus rien ne paraissait, sur son front ni dans ses yeux, de la fugace lassitude dont un moment elle avait été accablée. " Oui, répondit-elle simplement, je quitte tout juste Paulette et Boboli : ces petites filles m'étourdissaient. Je suis ravie de vous trouver : voulez-vous que nous circulions un peu ? Mais pas ici, je vous en prie : ces jardins sont trop bruyants à mon gré. Je préfère la solitude du Parc..." Il importait bien peu à Derlon: tout ému de la douceur d'un accueil auquel il n'avait pas accoutumé, il s'empressa d'acquiescer.

Lorsqu'ils se virent dans l'allée, qu'à dessein elle avait choisi la plus déserte et la plus abritée, l'Ombrageuse, doucement, posa la main sur le bras de Derlon et se penchant vers lui. " J'espère, fit-elle à mi-voix, que vous ne songez pas à m'en vouloir de la scène pénible qu'hier j'ai provoquée... Comment ai-je pu m'oublier ainsi : j'en ai honte encore !... Du moins, faites que je n'aie pas à supporter votre ressentiment par surcroît ; le poids m'en serait par trop intolérable... "

Cette effusion inattendue, l'accent même qu'y avait mis Isabelle, étaient si peu familiers à la jeune femme que le Comte ne put se défendre de quelque surprise, " Que je vous garde rancune, répondit-il avec hésitation. Y

pensez-vous, chère amie ? Je sais du reste que le cœur chez vous n'a point de part à ces vivacités où parfois votre humeur vous entraîne..." Et tremblant de s'attarder sur un terrain où il se sentait si mal assuré, il se mit aussitôt à parler d'autre chose...

L'Ombrageuse n'insista pas. En souriant, elle inclina son beau visage attentif vers le Comte qui, pour lui dérober ses appréhensions, s'efforçait d'être enjoué et discourait un peu au hasard. A peine achevait-il, elle parlait à son tour ou bien, d'une question, le faisait repartir comme si elle eût tenu à éviter le moindre instant de silence et de réflexion. En arrivant au rond-point à la fontaine, il proposa de ne pas s'écarter davantage : " Voulez-vous que nous allions rejoindre Daquin, fit-il. Le pauvre garçon me fait pitié... nous lui demanderons de déjeûner avec nous... " Elle n'y fit aucune objection et, tranquillisé par tant de bonne grâce, Derlon peu à peu prenait confiance quand il s'arrêta, bouleversé devant l'air de détresse et de souffrance dont la face de la jeune femme lui apparaissait tout à coup ravagée. " Mais Isabelle, s'écria-t-il, qu'avez-vous, au nom du Ciel ! et que se passe-t-il donc ?..." un instant, elle le considéra sans répondre. Elle se mordait les lèvres avec force : ses paupières battaient sur ses yeux obscurcis : " je vous en prie, murmura-t-elle enfin, laissez-moi, ne me dites rien..." et détournant la tête, elle s'éloigna rapidement.

Derlon ne fit pas un geste pour la retenir ou la rejoindre : il se contenta de la suivre de loin. L'un derrière l'autre, ainsi ils traversèrent tout le parc. Pas une fois, elle ne parut se souvenir qu'il était là, à quelques pas, tout consumé d'inquiétude et d'anxiété ! Près des Quin-

conces, pourtant, comme elle allait s'engager dans un sentier dérobé, son regard, fortuitement, tomba sur lui. Si humble, si soumis que fut l'aspect du Comte, Isabelle en l'apercevant eut un mouvement d'irritation. " Vous êtes encore là, fit-elle durement, ne vous avais-je pas dit de me laisser, j'ai besoin d'être seule... allez-vous en !..."

Derlon s'inclina en silence. Lentement, il rebroussa chemin. Il marchait les yeux à terre, désespéré, car il aimait la jeune femme et sentait bien que dans la pensée d'Isabelle il n'avait plus de place désormais.

(A suivre.) ANDRÉ RUYTERS.

JOURNAL SANS DATES

VOYAGE AU VAL D'ANDORRE

Jeudi. Ax les thermes.

Arrivée à dix heures du soir. Pas de place à l'hôtel Sicre ; en cette saison de l'année, c'est injure faire à M. Sicre que de supposer qu'il en ait. Le portier de l'hôtel nous entraîne sur la route d'Espagne jusqu'à l'une des dernières maisons du village, où l'on prend des pensionnaires. La patronne est déjà couchée ; attente morne dans un petit salon poussiéreux, envahi par les fourmis ailées, sous les regards stupides des portraits de famille, de l'école du douanier Rousseau.

Pour gagner ce qui va me tenir lieu de chambre, on m'indique qu'il faut traverser la cuisine, puis une sorte de remise ténébreuse ; sur mon passage j'y distingue bien, à la lueur de ma chandelle, un paquet de linge lessivé, mais point les bras de la brouette qui le porte ; où je m'en vais buter, projetant à terre mes affaires de nuit, la lumière, et moi-même tout de mon long. Faute de spectateurs, forcé de rire moi-même, dans le noir, en frottant mes contusions.

Vendredi.

Levé trop tôt ; mes compagnons ne sont point prêts et

la voiture ne doit venir nous prendre qu'à six heures. Dehors ; le ciel déborde déjà d'allégresse ; l'air est acide et frais comme un sorbet. Qu'il fait clair ! Sur la place on saigne un cochon aux cris aigres ; un cheval s'ébroue dans le gave ; les premières boutiques s'ouvrent où je peux acheter du chocolat, des biscuits et de la poudre insecticide. A six heures et quart nous partons.

Merens ; 8 h.

Bol de café au lait ; le fromage de roquefort remplace le beurre, et pas désagréablement. L'allégresse sauvage roule en cascade du haut des monts ; de l'écume argente les profondeurs des gorges. Levant les yeux, que j'aime, au bord du ciel, le vert gris des pâturages ras ! Au fond de la vallée sur les cimes un peu plus hautes, s'attarde une neige attendrie. De petites cultures de céréales montent à l'assaut des pentes, s'arrêtent à mi-flanc ; un peu plus haut, les déchirures ne sont plus rapiécées ; le roc paraît. La route qui lentement s'élève, suit le gave couleur de truite. Peu de plantes nouvelles ; quelques frêles linaires blanches, dont je ne sais pas le nom. Des molènes brillantes dont toute la hampe est fleurie. Des statices très haut sur tige, qui de loin semblent des scabieuses, frères du gazon de falaise qui borde les allées de mon jardin. Un peu plus haut, des œillets délicats, laciniés à l'excès, presque décolorés, mais à l'odeur délicieuse.

Une roulotte à l'entrée du village campe depuis trois jours à Merens. Dans l'écurie de l'hôtel je vois la chèvre savante qui le soir, grimpée sur une table d'auberge, dit la bonne aventure en frappant du sabot sur la carte forcée.

Dix heures.

Nous arrivons à l'Hospitalet par la chaleur battante ; sept heures de marche jusqu'à l'étape ; nous décidons de déjeûner aussitôt. Voici le vieux guide que nous avons averti ; mais c'est son plus jeune fils, un svelte et beau gaillard de seize ans, qui nous conduira.

Peu à peu, aux statices s'entremêlent des pompons bleus que je crois être des jasiones. Plus haut, de gros chardons acaules, fixés au ras du sol comme des broches. Sur un champ d'euphraises mauve pâle vole un Parnassien Apollon ; je me souviens de ma joie lorsqu'enfant, pour la première fois je vis dans le Jura ce papillon superbe que je croyais n'habiter que les Alpes. Nous remontons le cours d'eau qui sépare l'Andorre de la France ; nous sommes en Andorre depuis longtemps.

Mes pieds brûlants glissaient dans mes sandales trop larges ; j'étais honteux de me sentir si las. Peu avant d'arriver au col, nous nous assîmes un instant à côté d'une source parcimonieuse et sans beauté. Elle filtrait entre les feuilles de schiste, glacée ; on pense s'en humecter seulement, on ne peut se retenir d'en boire. Compagnons ! si j'eusse été seul, là je me serais arrêté, couché près de la source ; j'aurais bu plus d'un verre ; puis, vers l'Hospitalet je serais doucement redescendu. — Nous repartons.

On fait les foins ; les paysans en rapportent des meulons sur leurs têtes. Troupeaux de vaches et taureaux ; au passage du col, troupeaux de chevaux.

De la neige morte avant de parvenir au sommet ; au

bord de la neige des gentianes. La végétation ne me paraît pas beaucoup différente de celle des Alpes ; des pins trapus remplacent pourtant les fastidieux mélèzes et les epiceas.

Ces montagnes n'ont somme toute d'autre avantage sur les Alpes que d'être un peu moins hautes, un peu plus au sud, et, partant, baignées d'une lumière un peu moins crue. Au demeurant les Grecs ou les Latins y auraient regoûté le même effroi du chaotique : " Ce pays que Dieu a fait pour être horrible " eût redit tout de même Montesquieu.

Sur la pente espagnole des aconits bleu sombre ; plus bas, l'iris xiphioïde bleu porcelaine; surprise de le retrouver ici à l'état sauvage.

Incapables d'aller plus loin que Soldeu (qu'on prononce Soldéou), maigre village où nous pourrons coucher. Depuis longtemps déjà je ne songe qu'au bain. Dès que nous nous sommes assurés du logement dans l'auberge, nous descendons vers la rivière. Une cascade écumait non loin, que sur d'énormes blocs glissants nous gagnâmes ; plus aérée, l'eau paraissait moins froide ; chacun de nous tour à tour s'offrit à la douche profonde ; c'était dans un épais remous de ramures, où le soleil plongeait ses derniers feux.

Posada, je redirai le repas sur ta terrasse couverte. Le gave semblait renforcer sa voix dans le soir. A l'heure où j'écris ceci, une chandelle vacillante éclaire la table où nous achevons de dîner. La lune pleine apparaît au-dessus de la montagne, précisément à cet endroit du col où nous avons passé. Me souviendrai-je des œufs frits, du jambon

par trop sapide, des noisettes grillées que nous croquâmes avec du sel, du robuste vin au parfum enveloppé de goudron ; et surtout, au sortir du bain, des verres d'eau glacée amusée d'un peu d'anisette ?... N'ayant plus devant nous que du repos, nous nous abandonnions à notre soif ; je me sentais de sable.

L'excès de fatigue enfièvre ma nuit. Le lit est bon pourtant, vide de puces et de punaises. Iehl occupe, dans la même chambre, un lit contre la fenêtre grande ouverte, par où la lune regardera toute la nuit.

Réveillés à quatre heures et demie, nous partirons dès cinq heures ; émus par la cordialité de nos hôtes. Je retrouve auprès d'un grand feu, dans la cuisine, blottis, les trois petits enfants qui, hier soir, se poursuivaient pieds nus à travers les chambres.

Nous avons pu louer un cheval, que j'enfourche au départ, car je me sens rien moins qu'ingambe. Au loin, dans la vallée que le sentier domine, on distingue les troupeaux de moutons encore parqués.

A***, au premier étage d'une petite posada, nous nous faisons servir du pain, un saucisson plat où le poivre surabonde, du fromage de brebis, et des œufs frits dans une huile un peu nauséeuse ; vin noirâtre et râpeux.

Las Escaldas ; station thermale ; nous rêvions piscines comme celle d'Alet, eaux à notre souhait chaudes ou froides... Nous ne trouvons qu'un médiocre hôtel posé en traquenard sur la route ; peu alléchantes, les baignoires que l'on nous propose... Aussitôt après avoir commandé le

déjeûner, nous repartons, remontant la rivière torrentueuse que nous venons de descendre, cherchant un endroit protégé.

L'abominable auberge ! tandis que j'écris ceci, un phonographe aboie dans la salle, où nous allons manger tout-à-l'heure. Six prêtres arrivent et sont tout aussitôt chez eux. Nous voulions déjeûner à onze heures, puis repartir de manière à coucher à la Seo d'Urgel. On nous force d'attendre le repas général.

— Vous n'êtes pas pressés, affirme l'aubergiste.

— Qu'en savez-vous ?

— Eh ! vous n'êtes pas les premiers voyageurs que je retiens.

Quel repas ! Notre appétit pourtant robuste saute à pieds joints par-dessus d'inavouables plats ; mais, tout le long du repas, l'aubergiste prend soin d'éventer ses hôtes avec un énorme plumeau-chasse-mouches en banderoles de fin papier multicolores.

A Andorra la Vieja l'on peut voir : une oie à l'aile retournée qui revient à hauteur de bec ; un canard sans bec ; une poule à la patte rafistolée ; au sortir du village, un mulet qui, de côté, lance une jambe brisée, à la manière des ataxiques. C'est tout.

Les parois de roche réverbèrent la chaleur. Route bordée de buis ; hellébores. Arrivés à Saint-Julia de Loria vers quatre heures, notre premier désir était de pousser jusqu'à la Seo, mais je me sens fourbu, et du reste, ce soir, l'on ne peut plus trouver de mulets pour porter jusqu'en Espagne notre bagage. On décharge celui que

nous avons pris à l'Hospitalet et qui n'a pas droit de passer la frontière. Des cordes ont maintenu, sanglés sur son dos, la montagne de manteaux, de couvertures, et le grand sac de toile brune où pêle-mêle roulent effets et provisions. Après quelques jours de cohabitation dans ce sac, les objets les plus disparates entrent dans un commerce intime ; les boîtes crèvent et s'épanchent ; tout s'agglutine et s'unifie en un conglomérat sans nom. Le plus accommodant c'est mon parapluie — un parapluie dont je n'ai que faire, mais que je n'ai pu ni mettre dans une valise ni laisser nulle part en consigne — et que le muletier me rendit, le premier soir, arqué, ayant pris, selon le dos de l'âne, forme d'une impropriété surprenante ; je parvins à en redresser la tige métallique, mais dès que je prétendis l'ouvrir, usé par le frottement des cordes, de toutes parts éclata l'alpaga.

Fin du jour au bord de la rivière ; des enfants posent des filets qu'ils iront relever à l'aube le lendemain.

Chaleur sur la terrasse où nous dînons, éclairés à l'acétylène. Chaleur dans les chambres ; punaises. Iehl se persuade et m'explique qu'elles descendent de Saint Joseph. Saint bénévole, qui suspends ton sourire au-dessus de son lit, (au-dessus du mien Saint Ignace), est-il vrai que ton image à-demi décollée les abrite ? Entre le fer du lit, qui forme médaillon décoratif, et la chromo, Iehl dressé projette la poudre insecticide ; ce qui le fait beaucoup éternuer, sans effrayer beaucoup les punaises...

Dimanche.

Quatre heures ; premiers bruits sur la place ; un chat miaule la faim dans le couloir ; j'entends s'apprêter et descendre l'aîné des pêcheurs de la veille, fils du patron de l'auberge ; déjà l'attendent sur la place les deux autres enfants ; je me lève et me penche au balcon ; la place est gris de cendre. Les enfants me reconnaissent et m'appellent. Ils ont remis leurs vêtements trempés de la veille. Le sommet des monts tremble et blémit, mais toutes les couleurs dorment encore ; une vieille femme conduit de maigres chevaux... A peine ai-je fermé les yeux cette nuit. L'air est plein d'une odeur vineuse. Je me recouche encore quelques instants.

Cinq heures ; je pars de l'avant, retrouver un instant les pêcheurs qui me font signe de l'autre rive ; ils se plaignent qu'on ait relevé leurs filets ; ils n'ont pris qu'un poisson, un seul ! Les voici tout trempés encore, toujours riants.

Extraordinaire étroitesse de cette vallée ; nous voici, sans nous en apercevoir, en Espagne ; en Andorre déjà nous avions croisé de ces mules frangées de rouge. La rivière se fait plus profonde ; un canal s'en distrait, que nous suivons, quittant la route où nous voyons de loin nos chevaux faire lever la poussière.

Sitôt passé la douane, posada, où l'on nous sert saucisson noir et miteux fromage de chèvre. Au fond de la salle que la grande clarté du dehors fait obscure, un escalier aux marches d'ardoise ; sur la dernière marche s'assied

une fillette nue. Elle regarde étriper un agneau, dont l'aubergiste suspend au plafond bas les viscères ; tout à l'heure, distraitement me levant, j'y donnerai du front. Notre guide, assis auprès de nous, saupoudre de sel gris une tomate. Sur la table, échappé du fromage, un maigre asticot caracole. La vieille aubergiste pèse le saucisson pour savoir ce que nous en avons consommé.

Prés humides ; rocs lumineux. Sur la Cerdagne heureuse, le val s'ouvre ; la lumière ruisselle du sommet des monts comme un lait.

En Espagne de nouveau ! J'avais pourtant juré de n'y remettre pas les pieds de si tôt.

Seo d'Urgel.

Pampres emprisonnés dans la muraille jusqu'au premier étage, se répandant sur le balcon. Rues étroites, toits débordants canalisant étroitement le ciel. Cathédrale obscure ; beau cloître roman (v. Bædeker), arcades profondes où s'achalandent les boutiques ; marché frugal.

Entre la Seo et Saint-Vincent, de trois à cinq ; il fait très chaud ; mes compagnons ne disent plus que des niaiseries ; si je ne me taisais davantage, j'en dirais sans doute autant qu'eux.

Dimanche à lundi : nuit aux bains de Saint-Vincent.

La lune, je ne sais par quel mystère admirable, est pleine depuis quatre ou cinq jours. Ma chambre, à l'extrémité de l'hôtel, domine de très haut la rivière, dont un peu en amont je distingue à travers les branches l'eau scintiller ; pas d'autre bruit que celui de cette eau

fuyante. Que la nuit coule lentement ! L'objet qu'on ferait tomber du balcon, à peine entendrait-on sa chute. Ah ! rester là, ivre et dévêtu sous la lune, à cuver la chaleur du jour. Il fait si beau qu'on ne comprend pas pourquoi tous les oiseaux de nuit sont muets ; on s'étonne ; tout semble attendre.

Départ à cinq heures ; une heure de patache. A ***, la route cesse. On passe sur un pont de bois tremblant et déjeté. Les mules chargées de nos sacs et de nos couvertures passent à gué. Le sentier s'enfonce sitôt après dans la montagne.

A six heures nous faisons la rencontre du Jabiru qui, parti ce matin à trois heures de la Seo d'Urgel, descend en même temps que nous d'une autre patache. Le Jabiru voyage avec son fils. Tandis que notre ami E. R. se découvre avec le Jabiru d'intéressantes relations communes, nous convenons, Iehl et moi, qu'il sied de voir en lui le représentant bien caractérisé d'une espèce ; espèce que depuis peu de temps des psychologues de nos amis se travaillent à définir ; baptisée récemment par le charmant dessinateur Charles Delaw, elle appartient à la famille des échassiers. Le Jabiru porte le plus souvent le bec pointu ; pourtant la variété qui s'offre à nous présente le bec en spatule, ce qui nous porte à chercher ailleurs les signes distinctifs du Jabiru. Il appartient à notre époque de les fixer, car jusqu'aujourd'hui l'espèce est demeurée indécise et flottante entre deux ou trois types convenus dont à présent elle se différencie. J'encourage Iehl à écrire l'histoire de la formation du Jabiru ; déjà nous précisons ses traits essentiels.

La conversation du Jabiru est assez difficile à rapporter car chacune de ses phrases porte la marque de l'impersonnalité. Le Jabiru ne se sert jamais que du mot propre. Le Jabiru répugne au banal, mais il se dérobe au tragique. Nous constatons que la complaisance de la variété à spatule est sans bornes ; grâce aux relations de notre ami, cette complaisance va jusqu'à nous offrir une place dans l'auto qui doit attendre le Jabiru à Bourg-Madame.

Toute table d'hôte qui se respecte a son Jabiru ; on rencontre rarement plus d'un Jabiru par table d'hôte. Le Jabiru ne se rend jamais compte de la mauvaise impression qu'il produit.

Le Jabiru a fait son droit ; est avocat, mais il ne plaide pas par insuffisance d'organe. Le Jabiru ne voyage jamais sans son kodak. Le Jabiru préfère aux sandales basques que je renouvelle à Belver, le soulier ferré des montagnes.

Le petit Jabiru fait la route à mulet ; il s'arrête en route et s'attarde, car la cuisine à l'huile a quelque peu relâché ses intestins.

Arrivée à Belver où nous déjeûnerons. Iehl et moi nous laissons la caravane continuer ; le Jabiru apprend avec réprobation notre intention de nous plonger d'abord dans le canal, au pied de la colline que coiffe la ville. Loin des regards du Jabiru, nous nous dévêtons, dans une prairie, sous des saules, entre la rivière et un canal peu profond mais assez rapide, où chaque brasse dans le sens du courant nous entraîne comme la marche sur un tapis roulant.

Auberge de Belver. Olives fondantes qu'on suce en attendant le repas. Grange énorme aménagée comme un

palais ; corridors aux voûtes de foin doré ; dans une cour au plein soleil, des chevaux en manège foulent les gerbes de blé. Le Jabiru qui ne se baigne jamais qu'en baignoire, et ne fait jamais dans la campagne, se montre consterné par l'état des lieux.

La tartane du Jabiru prend les devants ; notre cheval est fourbu. On aperçoit sur la hauteur Puigcerda trop longtemps avant d'y atteindre ; mais Bourg-Madame est tout auprès. A Bourg-Madame, l'auto venue à sa rencontre avec sa femme et son plus jeune fils, nous enlève le Jabiru.

Bourg-Madame, porte de l'Espagne, ne doit qu'à la proximité de Puigcerda sa faveur. Bædeker nous apprend que Puigcerda est fréquenté par la haute société espagnole. A l'heure où nous y arrivons, c'est-à-dire à la tombée du jour, la haute société déserte éperdûment la ville ; de fastueux autos descendent en trombe la pente que nous gravissons. Où vont-ils ? — Nous aurons la réponse dans une heure, quand, redescendant à Bourg-Madame, nous les retrouverons, rangés tout au long de l'unique tronçon de rue. De cinq à sept les autos de Puigcerda descendent s'approvisionner d'essence, qui coûte en France meilleur marché.

Qu'ils sont riches ! Certains, en guise de trompe, exhibent un dragon de cuivre doré qui semble envolé du Brésil. Rien à faire, rien à voir, rien à boire à Bourg-Madame. Sur une longueur de vingt mètres, des bancs de bois sont rangés contre les murs des maisons ; là s'assoient señoras et señoritas de la haute société dont chaque auto espagnol verse sur le pavé de Bourg-Madame de huit à

douze représentants. D'autres señoras et la plupart des hommes se tiennent debout sans rien dire, et sans paraître penser à rien. Toutes et tous très laids, très vulgaires, insolemment riches, et immensément sots. Que font-ils, le reste du jour ? A présent que les autos ont bu, qu'attendent-ils ?... De l'autre côté de la rue, les chauffeurs prennent des airs de grands d'Espagne.

A sept heures nous nous mettons à table ; tous les autos sont encore là. A sept heures et quart, me levant de table pour voir ce qu'ils deviennent, tous les autos ont disparu.

Diligence de Bourg-Madame à Montlouis.

A Montlouis nous nous faisons servir une bouteille d'un rancio pimpant, qui faisait Keats revoir les rondes et les chants au soleil.

Visite de la caserne ; j'eusse voulu voir la bibliothèque des soldats si longtemps bloqués sous la neige ; mais, en réparation ; tous les livres sont enfermés dans les armoires.

Six heures du matin. Quillan.

J'ai reconduit mes trois compagnons à la gare ; le ciel est plus pur et soyeux que jamais. Un mystère riant flotte sous les avenues de platanes, poussière légère qui simule une brume. Alibert ne vient me retrouver qu'à huit heures. Il m'a laissé hier son manuscrit que je vais lire en l'attendant. Ces vers occupent et soutiennent ma joie. Est-il déjà fini notre voyage ? Que je marcherais vite ! Que je monterais haut, ce matin !

ANDRÉ GIDE.

NOTES

MARCEL CHABRIER. — En tête du fascicule même qui publiait la première partie de *Charles Blanchard*, nous annoncions la mort foudroyante de Charles-Louis Philippe. Le mois dernier, nous donnions un *Maurice de Guérin* et avant même que la brochure fût parvenue aux auteurs de cette délicate étude, un billet de faire part nous apprenait que subitement, à Ypres, Marcel Chabrier venait de mourir. Une rupture d'anévrisme l'avait emporté dans la nuit du 2 septembre, à l'âge de 35 ans.

Sous la double signature de tant d'articles si personnels d'écriture et de ton, beaucoup de lecteurs ne savaient deviner la présence de deux collaborateurs. Cette prose alerte et raffinée semblait progresser de façon si sûre et dans une note si égale que rien n'y décelait qu'elle ne fût pas l'œuvre d'une seule main. Point de menues solutions de continuité, point de changements d'atmosphère, rien de cette inadaptation secrète entre la langue et la pensée par où une collaboration se trahit presque toujours. Dès la *Mangwa*, le caractère le plus évident des contes de Legrand-Chabrier c'était leur extraordinaire réussite, la propriété des mots, l'harmonie du détail, la vivacité d'un style sans bavures. L'*Amoureuse imprévue* présente les mêmes qualités. Et depuis dans combien d'articles n'avons-nous pas retrouvé cette fusion si particulière d'esprit enjoué et d'esprit de finesse.

André Legrand et Marcel Chabrier refusaient qu'on dissociât leurs apports. N'ayons pas l'indiscrétion de forcer les secrets de leur œuvre commune et faisons taire notre curiosité dans un moment où elle manquerait de piété.

Je n'ai rencontré Marcel Chabrier que deux ou trois fois. Sa conversation était charmante. Il me parla de son père, le musicien Emmanuel Chabrier, puis de choses littéraires avec une justesse qui témoignait d'une culture variée et d'un esprit averti. Je ne le quittai qu'avec l'espoir de le connaître mieux et de le voir plus souvent.

Dans une lettre émouvante, André Legrand nous écrit : " Il m'a maintes fois répété qu'il mourrait jeune et qu'il espérait mourir net. Pourquoi a-t-il été exaucé ? Mais il désirait la continuation du survivant sous la même signature et selon la même ligne de conduite littéraire. Il voulait que l'on ne conservât de lui qu'un souvenir heureux, et que ce souvenir égayât la vie des autres... Vous voyez bien que je tente de continuer et il ne mourra pas spirituellement tant que j'aurai un souffle d'énergie au cerveau... "

J. S.

* * *

CHASTELARD, par *Swinburne*, traduction de Mme H. du Pasquier. (Grasset.)

Ecrit il y a près de cinquante ans, conçu sous l'influence du romantisme de Hugo, ce livre traduit d'hier, garde la plus séduisante fraîcheur. Il pourrait être d'après-demain. Innocent parce que toute notion de coulpe en est absente, il est immoral précisément pour la même raison, et, s'il propose une conception de la vie que notre âge mûr peut entrevoir comme légitime, il doit éloigner ou tout au moins déconcerter la jeunesse. Pourtant ce n'est pas qu'il n'exalte les sentiments les plus nobles, si on veut entendre par là les plus désintéressés. Mais la morale n'est jamais autre chose qu'une projection de notre raison d'être en dehors de nous, tout au moins en dehors de notre présent, elle implique toujours " viser à quelque chose, " et dans Chastelard, les personnages ne visent à rien. C'est même là l'essence de leur aristocratisme. Ils s'acceptent avec leur folie, leurs lacunes et leurs dons — ils acceptent par avance toutes les conséquences qui en résulteront. Jamais ils

ne se plaignent ni ne contestent. La vie est en eux comme une chose achevée qui ne va pas au-delà d'elle-même. Ils sont une fin, dans le sens de but, aussi bien que de terminaison. Le drame qu'ils jouent en acquiert une couleur inédite, une atmosphère qui n'est comparable à aucune autre.

Nietzsche crut avoir inventé l'immoralisme. Mais en le nommant il l'entamait. Swinburne n'en dit mot, il laisse la parole à John Knox.

Voici l'essence de la tragédie : Chastelard, poète et chevalier français, fut l'amant de Marie Stuart, reine de France. A la cour d'Ecosse, elle continue d'avoir avec lui les façons les plus tendres et de lui témoigner de l'amitié.

Cependant, parce qu'il est plus commode qu'il disparaisse, et par distraction, et par nonchalance, elle ne s'oppose pas à la peine capitale, qu'il a encourue par sa trop folle hardiesse à lui témoigner son amour.

Quoi qu'il y ait de l'action extérieure, le drame n'a pas de développement, car de mouvement intérieur il n'y en a point, ou plutôt d'évolution, ce n'est qu'une sorte d'oscillation sur place. On ne peut pas dire que des choses arrivent : tout d'avance était donné.

Le parti pris lyrique, une sorte de dédain du concret, un romantisme volontaire enlève à la psychologie des personnages l'immédiate persuasion de la réalité ; en les pénétrant on est étonné de la force et de la subtilité de vie qui les anime. Ce qu'il y a de chimérique en eux nous empêche de les prendre pour des types généraux d'humanité ; mais ils sont de beaux symboles.

Chastelard est celui qui n'est point possédé par son amour mais le possède, le poète chez qui la force de la vision intérieure tient en échec toute autre puissance de vie et de mort. La beauté de la reine est visible d'une façon intense. Elle est cruelle et tendre, mauvaise avec douceur, fausse avec une sorte de franchise. On ne sait pas exactement les raisons de toutes ses actions, ce qu'elle fait n'est pas toujours très logique ou très plausible, mais l'ensemble a couleur de vérité.

Il y a aussi le pauvre amour souffrant, le seul, celui de

Marie Beaton, si passionné sans beaucoup de paroles. C'est sans doute ainsi que, selon Swinburne, les femmes doivent souffrir pour n'importuner personne, pour ne pas déranger la beauté.

Livre provocant et charmant, volontairement dédaigneux des réalités de la vie, détourné des hommes, désolidarisé d'avec leurs œuvres et leurs opinions, c'est à son manque de sérieux " sérieux " qu'il doit son atmosphère si étrangement libre et au-dessus de la vie. Beaucoup le trouveront irritant, mais sans doute ravira-t-il ceux qui aiment l'amour.

La forme est extraordinairement fluide et poétique — de la traduction il y aurait ceci à dire : qu'elle sent beaucoup plus la transposition des vers en prose, que de l'anglais en français.

St H.

*
* *

MES CAHIERS ROUGES par *Maxime Vuillaume* (6 vol. Cahiers de la Quinzaine.)

La République parlementaire est encore aujourd'hui gênée par le souvenir de la Commune insurrectionnelle. Cette raison, entre beaucoup d'autres, fait que l'histoire de 1871 nous reste plus mal connue que celle de 93 ou de 48. Les légendes sont dissipées, nous avons le détail des faits, mais les grandes lignes se laissent mal entrevoir. Mieux informé, jugerais-je encore, comme à présent, que jamais mouvement populaire ne fut à ce point ignorant de son but, incohérent et confus ?

Depuis les souvenirs publiés autrefois par *la Revue Blanche*, qui nous montraient Paris vu de Versailles, l'arrivée des insurgés prisonniers, la terreur des bourgeois et des femmes se vengeant par de lâches cruautés, — nous n'avions lu sur cette époque nul témoignage plus émouvant que celui de Maxime Vuillaume. Il vaut d'abord par sa richesse, par l'abondance des épisodes et des portraits. Si Vuillaume avait été l'un des gouvernants de la Commune, il ne nous renseignerait de près que sur l'objet de sa fonction : guerre, finances ou police. Rédacteur au *Père Duchêne*, il dut s'intéresser à tout, et recevoir des informations

variées. Les scènes de la révolte et de la répression lui ont apparu d'autant plus clairement qu'il en connaissait presque tous les acteurs. Sa curiosité ne se borne pas à ce que lui-même a pu voir : durant son exil, après son retour en France, il écoute, il interroge ses compagnons, avec le constant souci de séparer le vrai du faux. Aussi le récit de la mort des otages, à laquelle il n'a pas assisté, n'est-il pas moins exact et saisissant que le tableau de la cour martiale qui faillit le condamner. Dire qu'il nous met toujours en présence des choses, ce n'est pas louer peu son talent d'écrivain. Ce bon journaliste pourrait enseigner à des confrères plus fameux le choix de l'expression nette et concise, l'horreur de la bouffissure et des faciles effets. Sans tendre à la verve brutale de Vallès, il est bien de la même école ; il a le même don de vie ; son style direct et rapide n'émousse pas la vigueur de ses perceptions. Il retrouve, en revenant sur le passé, tout le nerf de sa jeunesse ; et les images se dressent en lui trop vives et trop pressées pour qu'il leur mesure la place, pour qu'il y mêle des phrases vides et d'inutiles ornements.

Les émotions qu'un tel récit impose sont dures à supporter, viriles et salubres ; qui veut se tenir prêt à tout événement doit les rechercher, non les fuir. Dans la fausse sécurité du présent, il nous répugne d'évoquer des tableaux de sang et de mort ; apprenons à nouveau que le sang et la mort se laissent regarder en face, quand l'âme devant eux ne reste point passive, quand le sentiment de son action l'emporte en elle sur les impressions du dehors.

Nous ne reprocherons pas à l'auteur de nous laisser mal entrevoir ce qu'il n'a pas eu dessein d'exposer. Nous jetant en pleine crise, il ne nous révèle pas par quelle combinaison de faits, d'idées, de passions diverses, la Commune s'est formée. Si bien choisis que soient les épisodes, si précis qu'en soient les détails, par leur rapprochement nous ne devinons guère ce que fut, en ces mois troublés, l'existence quotidienne de Paris. La vie des petites gens apparaît mieux (mais avec une part de conjectures) dans *La Colonne* de Lucien Descaves et *La Commune* des frères Margueritte. Ces romans nous donneraient pour un peu l'illusion d'un mouvement collectif, anonyme, où les

individus se perdent dans la masse. Mais Vuillaume a mieux connu les meneurs, les dirigeants, l'aristocratie de l'insurrection. Je crois à leur rôle effectif, et, par suite, à leur responsabilité. Ils semblent ne l'avoir aucunement sentie. "Ah ! belle jeunesse !" s'écrie Descaves dans la préface des *Cahiers Rouges*... Oui, ces jeunes bourgeois étaient d'une autre trempe que nos petits attachés de cabinet ; la plupart ont bien prouvé leur courage et leur désintéressement. Tout de même, on cherche en vain de quelle préparation sérieuse, de quelles réflexions, de quelles inspirations, ils tenaient le droit d'agir. Un des plus forts griefs contre l'Empire est l'insouciance, la légèreté de ces enfants élevés, par lui, contre lui. Ils disposent du pays comme s'il ne s'agissait que d'eux mêmes, et d'une révolte de collège. Ils s'amusent plus qu'il n'est permis, même quand on risque sa tête au jeu. Ils imitent en écoliers la première Révolution. Les hommes de 89, et même de 93, voyant avant tout le but, avaient inventé les moyens au jour le jour, comme ils pouvaient. A ceux de 71, les moyens cachent la fin ; ils ont d'avance leurs modèles d'émeutes, de discours et de pamphlets. Tel singe Robespierre et tel autre Saint-Just ; Rigaut voudrait entrer dans la peau de Hébert. Une grande tradition, prise à la lettre, les a si fort égarés, qu'après eux, et à cause d'eux, on s'en méfie, on en méconnaît l'esprit. Ce sont choses qu'on peut dire sans préjugé de parti : ceux-là mêmes qui, tous les ans, portent des fleurs au Mur des Fédérés, semblent tenir la Commune pour un exemple à ne pas suivre. Qu'il faille ou non prévoir et désirer un réveil de la violence populaire, du moins est-il sûr qu'elle a chance de faire œuvre moins malfaisante — ou plus féconde — si, débarrassée des modèles légendaires, elle se tourne franchement vers l'avenir.

M. A.

*
* *

L'ART LIBRE consacre son dernier numéro à Paul Claudel. En tête, un poème en vers réguliers que l'auteur de la *Connaissance de l'Est* écrivit en 1886. Suivent un article de Tancrède de Visan : L*e Catholicisme de Claudel;* de Henry Dérieux :

Claudel et Jammes, poètes de la Paternité ; enfin de Jacques Rivière : *Les œuvres lyriques de Claudel.* Extrayons de cette dernière étude les passages suivants :

. . . .

" Dans les *Odes*, la phrase ne se déroule pas, régulière, uniforme. En son début, la fin n'est pas impliquée. Au lieu de se développer suivant une courbe calculée, elle se compose du tumulte même des images. Sa richesse fait son désordre. Tant de spectacles et d'idées se pressent dans l'esprit du poète qu'ils n'attendent pas de laisser la période se former exactement. Une impatience les pousse et les force à se produire tous ensemble avant de s'être rendus compatibles. Ils se font accepter avec toute leur tressaillante différence. La phrase se précipite comme un courant gorgé, comme une rivière qui charrie.

Chaque image se présente avec la forme de proposition qu'elle appelait ; elle refuse de se soumettre à la construction générale. Il faut qu'elle trouve place, entière et vivante."

. . . .

" Aucune continuité préconçue ne vient ordonner la naissance des propositions, ni agencer leurs contacts. Elles surgissent selon la force sensuelle des visions qu'elles traduisent. Chacune s'ajoute tout entière à la précédente et ne se déforme en aucun point pour préparer sa liaison, pour se joindre à celles entre lesquelles elle est comprise. Aussi a-t-on le sentiment que les images sont planes et horizontales, qu'elles ne se disposent jamais suivent une déclivité et qu'elles s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme les marches étales d'un escalier rustique. "

. . . .

" Cependant, nous apercevons que ce grand courant d'images ne se laisse pas conduire au seul hasard. Pas de fil logique. Mais une intention toujours présente évite les divergences inutiles, ramène sans cesse cet élan multiple avant qu'il ne s'éparpille. Il y a " la petite pression de la main pour gouverner ". Il y a l'intervention des " Muses modératrices ".

Une pensée secrète, la même jusqu'au bout, pèse au cœur du poème. Elle l'entraîne par sa simple présence sans se dévoiler jamais complètement. Elle reste close et sourde. Mais elle persiste. Et si je ne peux pas, à la dernière ligne, l'exprimer, du moins l'ai-je comprise, *prise avec* moi.

De temps en temps seulement, comme sous une mer agitée et confuse on entrevoit le roc, l'idée sous la fluctuation des images se découvre. Elle est là, je vais la saisir. Mais déjà une nouvelle vague de visions s'élève et la submerge.

Ainsi s'énonce la joie. La large ondulation sensuelle qui caractérise les Odes, traduit tout ce qu'il y a en elle de générosité.

Mais dans les *Hymnes* s'exprime surtout la jalousie de la joie. C'est une passion exclusive. A mesure qu'elle monte, elle rend celui qu'elle possède de plus en plus solitaire. Le chrétien se voit seul en présence de Dieu :

Et il regarde face à face avec tranquillité dans la force et dans la plénitude de son cœur.

Vous êtes seul ici avec moi, et je m'en vais faire à loisir pour vous seul un beau cantique comme un pasteur sur le Carmel qui regarde un petit nuage.

La joie distingue comme le feu. Elle tient séparé. Dans l'*Hymne du Saint-Sacrement*, chaque strophe se termine par un vers plus court que les autres, qui semble vouloir la fermer avec avarice. Qu'aucun impie ne s'introduise dans le désert de lumière où se sent ravi le chrétien. "

. . . .

" De cette âpreté et de cette solitude de la joie, on trouve l'expression dans la forme même des Hymnes. La régularité rythmique des vers, leurs rimes, leur répartition en strophes donnent au poème l'allure d'une brûlante litanie. Le retour des mêmes sons et des mêmes mouvements imprime à la voix je ne sais quelle monotonie impitoyable. Je sens tout de suite que dans l'hymne entière ne sera récitée qu'une seule passion, que rien ne viendra l'inquiéter, qu'il ne faut m'attendre qu'à sa

croissance, qu'à son ascension dévorante. C'est ainsi que le feu prend et n'augmente sa violence qu'en se nourrissant de sa riche sécheresse.

Aucune ombre. Aucun instant de fraîcheur. Nous sommes dans un champ aride et flambant. Il n'y a que du chaume par terre. Une ardeur pèse. C'est la canicule de la Vérité :

Terrible silence de Midi où votre nom seul est répondu !

Votre Amour est comme le feu de la mort, votre zèle est plus dur que l'enfer.

Voici " du soleil sur nous "

la face évidente et torride.

Et la langue de Dieu sur nous avec un cri éclatant !

Il semble que les *Hymnes* soient faites avec cette lumière cruelle de la joie. Tous les éléments en sont éblouissants de dureté. Peut-être faut-il attendre désormais de Claudel des œuvres qu'aucune souffrance ne pénétrera plus, qui se composeront de l'éclat même de sa foi. J'entrevois des drames formés par de courts rayons étincelants comme des glaives croisés, une poésie fervente et brève comme l'Eté."

* * *

Pour paraître prochainement aux éditions de l'*Occident : Le Buisson ardent*, poème par François-Paul Alibert, et les *Epigrammes romaines*, de Jean Schlumberger.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 20.

G.K. CHESTERTON (*trad. P.C.*) : Les Paradoxes du Christianisme.
JEAN-LOUIS VAUDOYER : Allégories.
JACQUES RIVIÈRE : Voyage à Reims.
JEAN GIRAUDOUX : Jacques l'Egoïste.
LOUIS ALIÈS : Poèmes.
HENRI GHÉON : Propos divers sur les Ballets Russes.
THÉODORE LASCARIS : Une Rencontre.

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par HENRI GHÉON, JEAN SCHLUMBERGER :

Adieu à Moréas, par Maurice Barrès. — *Portraits tendres et pathétiques*, par Edmond Pilon. — *Le Chemin, l'Air qui glisse*, par George Périn. — *La très véridique histoire de deux gredins*, par Jean Variot. — Trois pièces de Tristan Bernard. — La *Flore* et la *Pomone* de Maillol.

SOMMAIRE du No 21.

LEGRAND-CHABRIER : Sur Maurice de Guérin.
GEORGE MEREDITH : L'Amour dans la Vallée (*trad. André Fontainas*)
JEAN GIRAUDOUX : Jacques l'Egoïste (*fin*).
LUCIEN MARIÉ : Poèmes.
GUY LAVAUD : Univers, Univers...
HENRI BACHELIN : La Bancale

ANDRÉ GIDE : Journal sans Dates.

NOTES par MICHEL ARNAULD, HENRI FRANCK, EDMOND PILON, JEAN SCHLUMBERGER :

Notre jeunesse, par Charles Péguy. — *Ann-Veronica*, par H.-G. Wells. — *Regarde de tous tes yeux*, par Raymond Schwab. — *Le Calumet*, par André Salmon. — *Petits Poèmes*, par Tristan Derême — *Les Branches lourdes* par Léon Bocquet. — Une Soirée aux Français. — Autour de Meredith.